

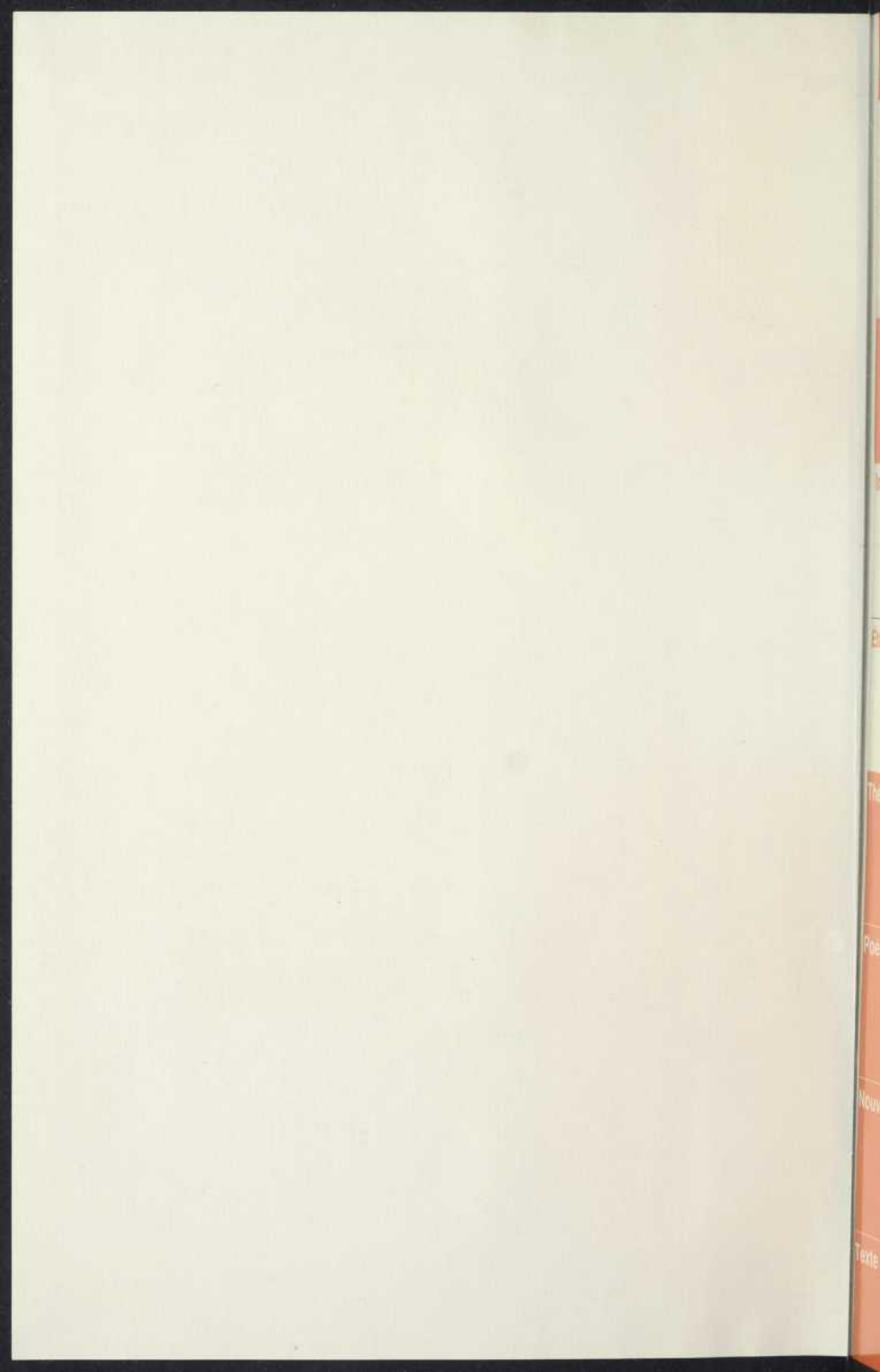
PER

E-419



Bibliothèque Nationale du Québec





43

PER
E-419

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

Inédit

Alain Grandbois
Le dernier homme
Deux versions d'un poème

Études

René Garneau
Valeurs et dimensions du silence
chez Grandbois
suivi de la présentation
du poème inédit de Grandbois

Théâtre

Monique Bosco
Le cri de la folle
enfouie dans l'asile de la mort

Poésie

Jean Ethier-Blais
Le Prince-Dieu

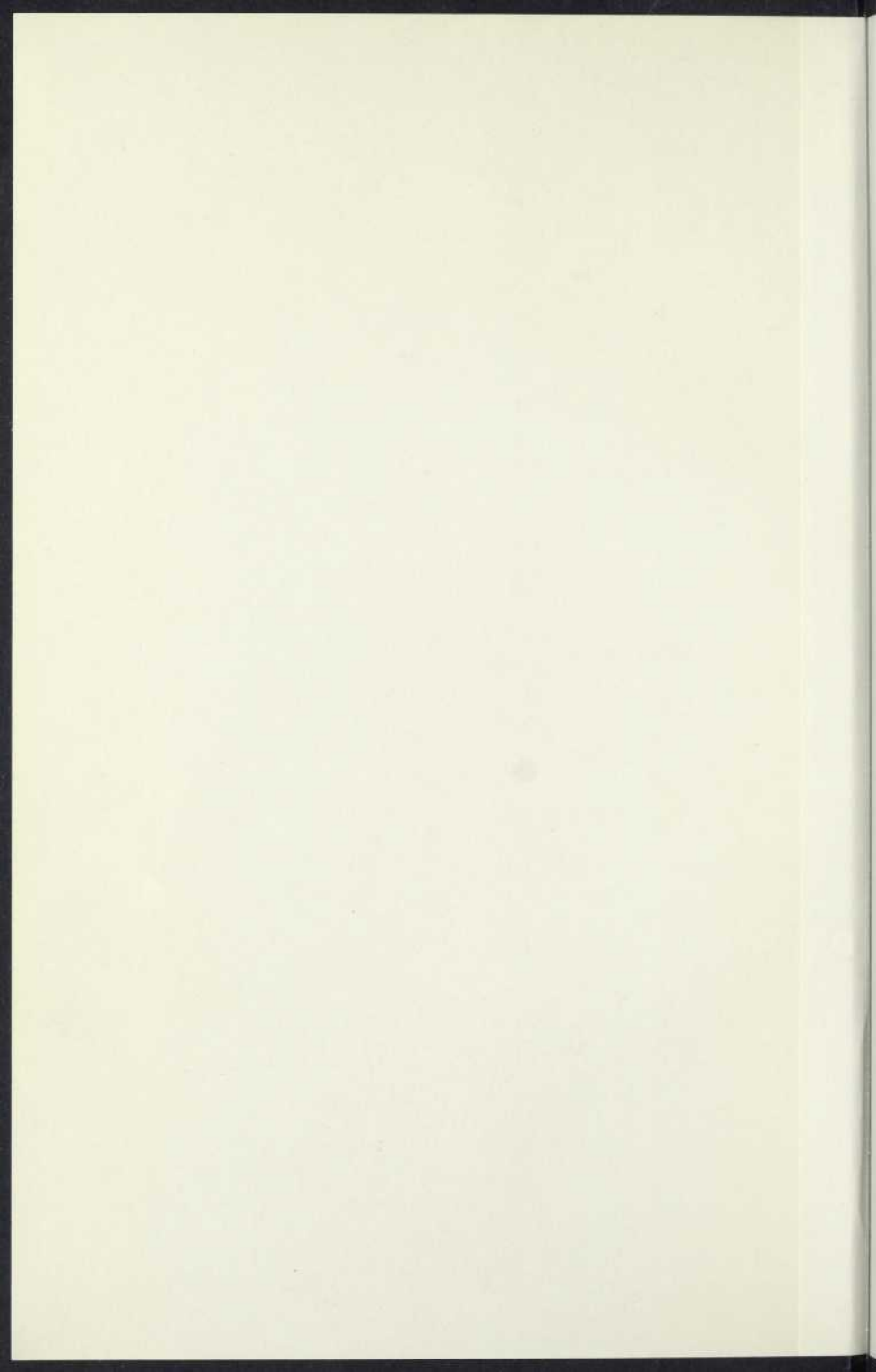
Nouvelles

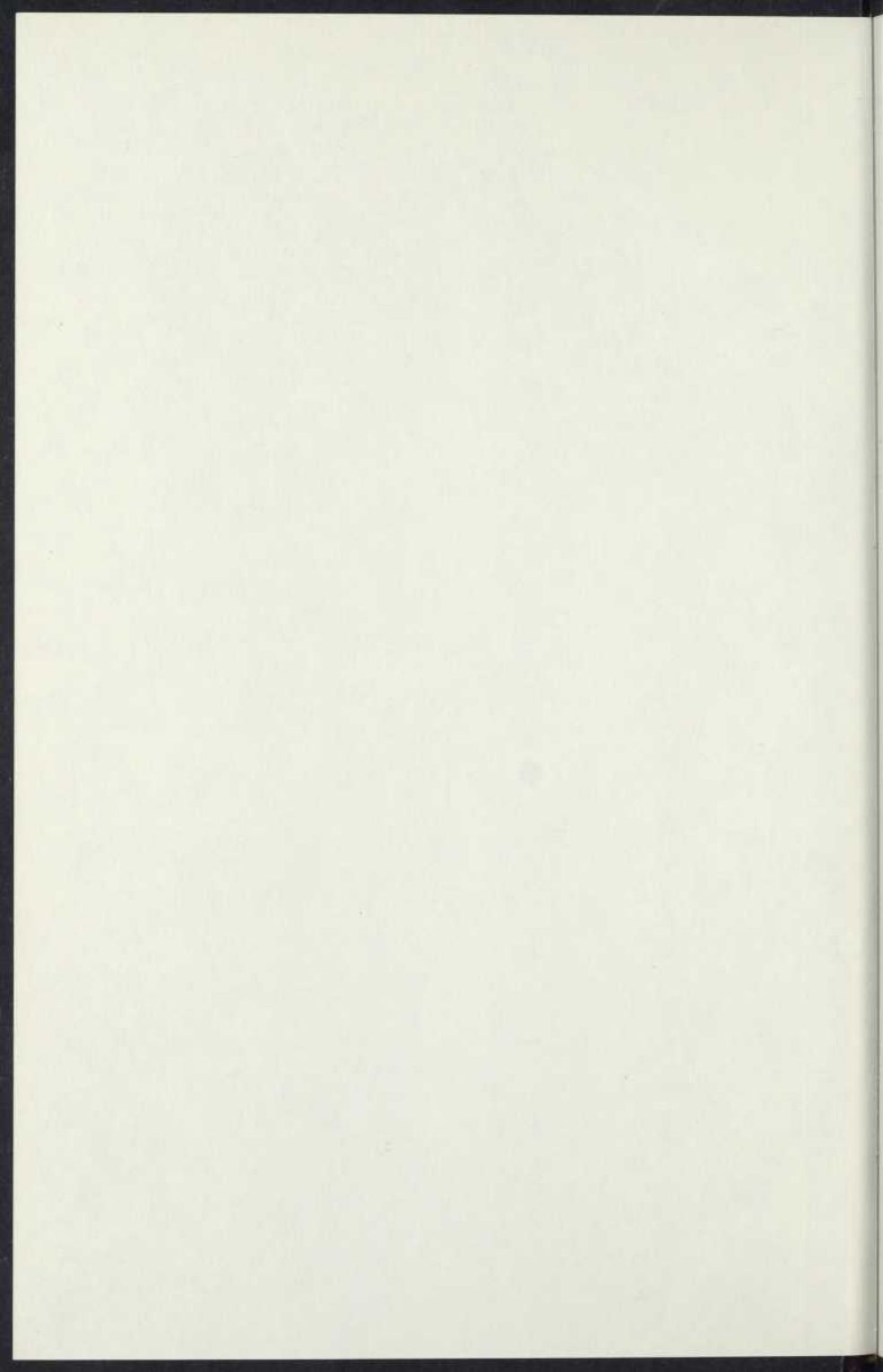
Marcel Godin
La petite vieille aux coquillages

Gilles Delaunière
La coulée — Les roses de papier

Texte ancien

La vie et les miracles de Josaphat
Récits recueillis par
Monique Layton





ECRITS
DU CANADA
FRANÇAIS

Note de gérance

*Les Ecrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de direction.*

Le prix de chaque volume: \$9.95

L'abonnement à quatre volumes: \$35.00
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Ecrits du Canada français.

Fondateur (en 1954):

Jean-Louis Gagnon

Le comité de direction:

Gilles Marcotte
Gertrude LeMoyné
Jean Simard
Paul Beaulieu

Administrateur:

Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

a / s Claude Hurtubise
950, rue Breton, app. 7
CHAMBLY, P.Q.
J3L 2T6

43

ECRITS
DU CANADA
FRANÇAIS



MONTRÉAL 1981

*Le Conseil des Arts
du Canada
a accordé une
subvention pour
la publication
de cet ouvrage*

*Maquette de
la couverture:*
GILLES ROBERT
ET ASSOCIÉS

Dépôt légal / 4^e
trimestre 1981
Bibliothèque nationale
du Québec

Copyright © 1981, Ecrits du Canada français



Table des matières

Essai

RENÉ GARNEAU

Valeur et dimension du silence
chez Grandbois

suivi de

Un poème inédit de Grandbois 9

Poème

ALAIN GRANDBOIS

Le dernier homme 21

Théâtre

MONIQUE BOSCO

Le cri de la folle
enfouie dans l'asile de la mort 29

Nouvelles

MARCEL GODIN

La petite vieille aux coquillages 75

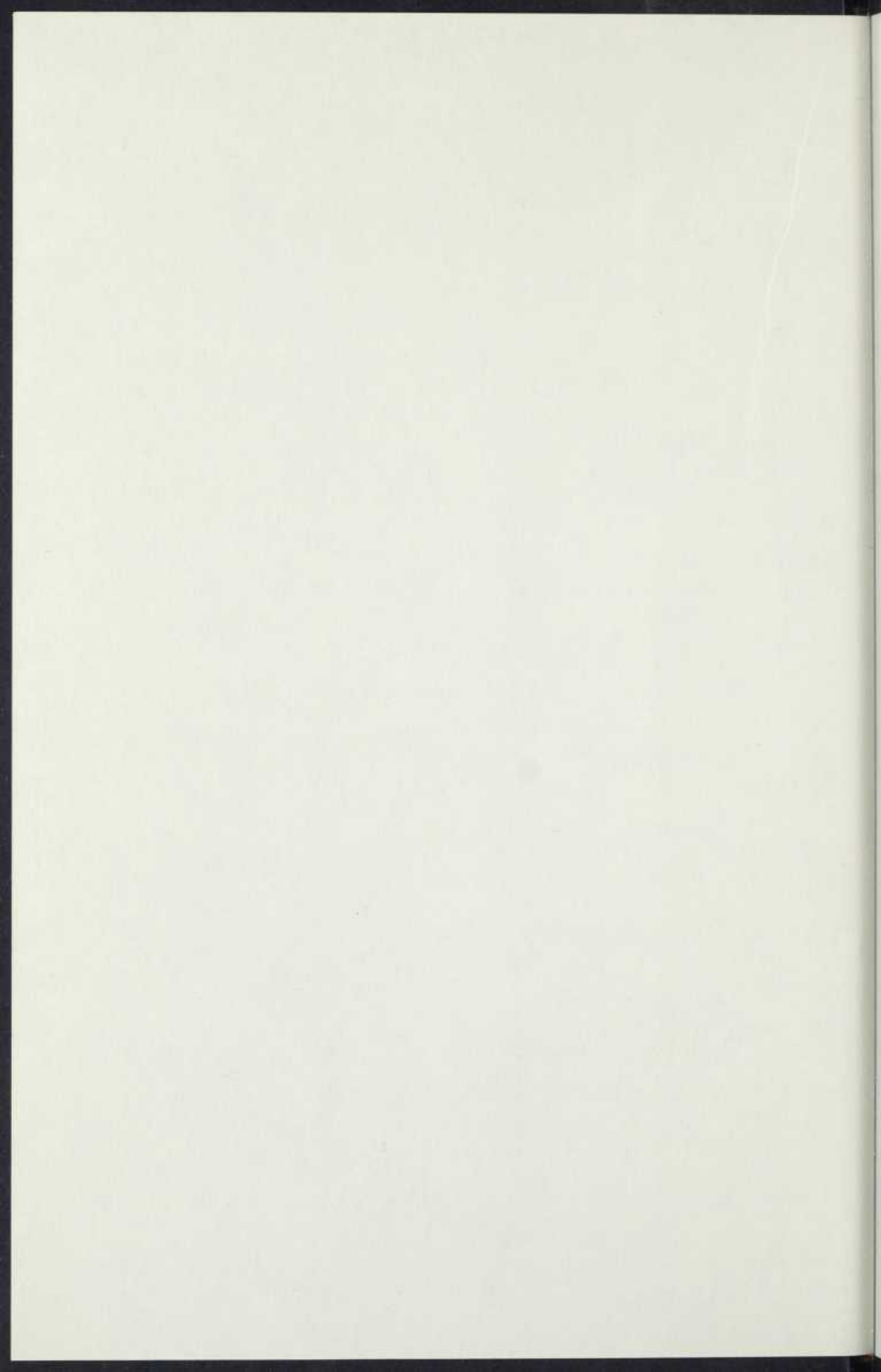
GILLES DELAUNIÈRE

La coulée
Les roses de papier 93

Texte ancien

La vie et les miracles de Josaphat

Recueillis par Monique Layton 133



RENÉ GARNEAU

VALEUR ET DIMENSION
DU SILENCE
CHEZ GRANDBOIS

suivi de

UN POÈME INÉDIT
DE GRANDBOIS

RENÉ GARNEAU a partagé ses activités entre la vie culturelle et la carrière diplomatique. A compter de 1934 il a publié régulièrement des articles de critique dans *Le Canada*, a donné des causeries littéraires à Radio-Canada. Avec Pierre Daviault, Jean-Pierre Houle et Guy Sylvestre il a fondé *La Nouvelle Revue Canadienne*. Secrétaire français de la Commission royale sur les arts, les lettres et les sciences. Il a collaboré au *Mercure de France*, aux *Nouvelles littéraires*, aux *Cahiers de l'Ouest* et à des revues belges. Entré au ministère des affaires extérieures, il a occupé plusieurs postes diplomatiques à l'étranger: France, Belgique, ambassadeur en Suisse, Consul général à Bordeaux, ambassadeur auprès de l'UNESCO, (Paris).

«Ici repose un chant de nue perfection»

Jouve, *Kyrie*

L'expérience critique depuis le Symbolisme a permis de découvrir que toute poésie est d'abord «puissance de suggestion». C'est dire que pour en saisir le sens profond et la direction ultime il faut à certains moments pénétrer dans un silence receleur de multiples secrets, savoir comprendre de multiples formes de silence.

La poésie de Grandbois est, sous cet aspect aussi, une authentique poésie de notre temps. Continuellement elle fait appel au premier élément constituant de la suggestion: le silence.

Et d'abord à ce qu'on pourrait appeler le silence à prolongement, celui qui laisse s'interrompre le poème au moment où il s'ouvre sur de vastes ou de mystérieuses perspectives, permettant ainsi au lecteur d'y projeter naturellement ses fantasmes et ses rêves.

Ses trois recueils abondent de ces périodes ou de ces mots allusifs, à prolongement indéterminé, qui ne demandent qu'à prendre leur envol intérieur.

Dans *Les îles de la nuit*:

Et tu me laissais seul avec une âme perdue

ou encore:

*Tout votre silence se dresserait soudain
Comme un grand cri emplissant ma nuit*

Dans *Rivages de l'homme*:

*Je lui tendrai demain
Mes mains pleines
D'une extraordinaire douceur*

Enfin dans *L'étoile pourpre*:

*Veuf deux ou trois fois
De deux ou trois blessures mortelles
Nous avons survécu par miracle
Au démon des destructions*

Il y a dans ces quatre citations le déclenchement d'un mouvement pouvant se continuer dans l'esprit du lecteur en suspens ou plutôt en attente. Arrêtons-nous à la première! «Une âme perdue» n'aspire-t-elle pas à sortir de son égarement?

Dans la seconde: «Un grand cri emplissant ma nuit». Ceci ne suppose-t-il pas qu'on entend déjà l'écho de ce cri dans le vide de la nuit?

De même pour la troisième citation: «Mes mains pleines d'une extraordinaire douceur». Ce vers n'implique-t-il pas que la douceur se répandra sur une autre âme ou en d'autres mains?

Enfin dans la quatrième citation:

*Nous avons survécu par miracle
Au démon des destructions*

ne peut-on pas imaginer que le lecteur refait en esprit le chemin que le poète a emprunté pour échapper à ces destructions?

L'utilisation poétique du silence c'est aussi le recours du poète au mot même de silence pour en tirer des effets nés de la phrase où il est placé. Ainsi Grandbois rappellera-t-il dans *Rivages de l'homme* «les jardins bleus de l'enfance», avec

*Les parterres frais de dix heures
Et soudain ce silence parfait*

qui lui permet de retrouver au-delà des «mémoires abolies» le souvenir de sa mère et

*L'immortel instant
Du silence de sa nuit*

Ce silence parfait c'est évidemment celui de la mort, mais, pour Grandbois, rien n'est vraiment et totalement silencieux dans l'état d'absence des êtres, dans leur effacement pour toujours. Il suffit de laisser se taire ce qui n'est que son et bruit «ces jungles peuplées de silences trop sonores» et d'écouter monter en soi une rumeur chargée de souvenirs et d'allusions. Une fois gagnée la paix intérieure, un nouveau chant s'élèvera et la mort muette et sourde, la mort totale telle que la conçoit l'athéisme sera niée.

En général le silence devient dans la poésie de Grandbois un mot clef doté d'une valeur polyvalente qui dépend de la fonction qu'il exerce dans le poème. D'où l'importance de connaître le poids relatif du mot par le contexte. Car les mots, auxquels les poètes confient leurs secrets, sont comme des pièces qui échangent leur place dans un merveilleux jeu de construction. Ils acquièrent une valeur talismanique dont il est nécessaire de comprendre les variations.

Par exemple, quand, au début de *Iles de la nuit*, Grandbois évoque «les adorables épées du silence», il ne s'agit pas d'un silence de même nature que celui qui, dans le premier poème des *Rivages de l'homme*, étreint le monde lorsque, toute guerre terminée, le temps est venu de compter les morts:

*Ils étaient quarante millions de beaux
Cadavres frais
Qui chantaient sous ta mince surface
O terre
Ils ont d'abord chanté
Les aurores de nacre, les midis de miel
Les soirs de délices
Les nuits de feux tendres
Ils ont ensuite chanté
Tout ce qui peut se dire
Du mort au vivant
Alors le silence s'est fait*

Le premier silence, celui des *Iles de la nuit* donne le ton à une poésie de défi, engagée déjà dans une suite de développements à venir, alors que l'aventure des tourments et des joies ne fait que commencer.

Quant au second silence, celui des «quarante millions de cadavres frais», il conduit à des strophes d'une importante teneur spiritualiste. La mort s'établit en souveraine:

*Les cris n'importent plus
Ni le secours du poing
Seul règnera au-dessus du naufrage et de la mort de l'homme:
Le dur œil juste de Dieu*

Le pacte entre Grandbois et la mort est signé en pleine connaissance de l'esprit et du cœur. En effet *Les îles de la nuit*, et *Rivages de l'homme* ont amené Grandbois, porteur d'une expérience inconnue auparavant dans notre littérature, jusqu'au point où fatalement on rencontre la mort. Dans sa poésie, la mort respecta cependant une moisson qui avait été brûlée par de multiples soleils et rafraîchie au souffle des inspirations les plus diverses. Et elle lui accorda une généreuse longueur de temps pour reconstituer, dans l'unité d'une œuvre, — remarquable par sa continuité d'inspiration et la somptuosité du lyrisme — l'expérience humaine et les aventures intellectuelles d'un destin exceptionnel.

Le troisième recueil de Grandbois apporte une synthèse apaisée de tout ce qui éclatait en fusées dans les deux premiers tomes de cette somme.

Le recours au silence y revient à trois reprises. Une première fois surgit le rappel d'une inquiétude métaphysique :

*Je cherche les portes du ciel
Le navire et le port
L'autre côté du soleil
Le silence incessant bruyant*

Ce silence incessant présuppose une activité perpétuelle de l'autre côté du soleil. L'existence d'un mystère est ici affirmée.

Une seconde fois, dans un poème intitulé «Amour» le retour du mot silence évoque l'éternité du temps :

*Tu m'apportais ton baiser d'aube
A goût de crépuscule
Tu préparais ma mort
Avec des doigts minutieux
Et dans un étonnant silence
Sous la pâleur des étoiles vertes
Le lieu nous fixait pour des temps éternels*

Enfin, il était dans la nature même de la poésie de Grandbois de réunir en grande finale les deux mots de silence et de mort. On trouve donc dans «Cris», le dernier et impressionnant poème de *L'étoile pourpre*, cette fatale combinaison :

*Les plages d'or lisse le bleu
Des mers inexprimables et jusqu'au bout
Du temps
Les planètes immobiles ô droites
O arrêtées
Le long silence de la mort*

«Les planètes immobiles, ô droites, ô arrêtées», deux épithètes à résonance profonde qui amènent le lecteur à s'interroger sur une forme indirecte de silence: l'hermétisme.

Au tournant des poèmes de Grandbois, en effet, on peut être tout-à-coup confronté avec l'énigmatique thébain, ce sphinx cruel et mystérieux: l'hermétisme. Au lecteur, le sphinx offre le choix entre deux voies: celle du mépris ou de l'indifférence d'une part, l'approfondissement d'un mystère ou la solution d'une énigme d'autre part.

Depuis longtemps, on ne traite plus l'hermétisme ou l'ésotérisme par le mépris ou l'indifférence à moins de se résigner d'être perdu pour la poésie. Déjà Boileau pensait que «le secret d'ennuyer est celui de tout dire», prophétie bien timide mais qui réservait un sort heureux à la litote, figure très employée par la rhétorique classique. Plus tard à propos de «La maison du berger» de Vigny s'amorça lentement la querelle de la poésie pure qui atteignit son zénith avec Mallarmé et se résolut en faveur d'une forme évoluée de l'emploi du secret poétique avec «La jeune Parque». On peut donc légitimement poser la question: Grandbois est-il une réincarnation chez nous de l'énigmatique Mallarmé ou du pur mais accessible Valéry?

Simplement on répondra qu'il n'est ni l'un ni l'autre mais qu'il se situe très loin de l'hermétisme presque totalitaire de Mallarmé et près de la poésie pure de Valéry. L'hermétisme de Grandbois, ses recours fréquents à toutes les formes *non abusives* du silence (dont métaphores et litotes sont des variantes modérées), ont préservé ses secrets d'une lumière trop violente qui en aurait épuisé la substance. Dès *Les îles de la nuit* jusqu'aux derniers poèmes de *L'étoile pourpre* il en use avec un naturel, dans la progression calculée vers l'ombre ou la clarté, qui lui permet d'éviter le piège de la véritable obscurité. Grandbois n'est pas un poète de l'abîme. Cet usage intelligent de l'hermétisme devient un élément positif qui, loin d'égarer le lecteur, ajoute à l'ampleur de la démarche poétique.

Considérons les larges développements lyriques qui circulent dans ses poèmes avec la régularité d'un leitmotiv mobilisant forces de la nature et «jeux planétaires»; ces passages du rêve au réel si habilement ménagés; cette bousculade d'images saisissantes par leur nouveauté. Bref, tous ces phénomènes objectifs et subjectifs, mis en cause dans sa poésie et qui constituent un univers personnel, savent admirablement défier l'ombre. Elle n'apparaît que pour rendre plus claire la lumière.

J'ai mentionné plus haut les amples développements lyriques de Grandbois. Selon Thibaudet, Mallarmé souffrait «de l'impuissance du développement érigée en maxime». Il brûlait donc les étapes vers la lumière dédaigneusement, souvent même dangereusement. Jouve lui, qui est avec Bonnefoy, le plus important poète de ces dernières vingt années, laissa parfois s'étendre son clavier métaphysique trop loin de l'univers où s'établit le jeu poétique des correspondances secrètes.

Par contre, Grandbois comme Valéry joue avec dextérité de la nuance que la poésie moderne a su découvrir entre sens et signification en «privilegiant» la signification, (qui est un rapport assez libre entre signifiant et signifié), plutôt que le sens, si on prend ce mot dans son acception étroite et limitée. En ceci il rejoint les plus grands poètes français et étrangers alors que Mallarmé, symboliste à l'état chimiquement pur et préférant la voie obscure, se faisait un point d'honneur poétique de déjouer les possibilités d'interprétation.

Pour ceux qui aiment quantifier le phénomène littéraire, le taux d'accessibilité de la poésie de Grandbois reste donc très élevé. Elle n'exige pas le déchiffrement. Il suffit d'une réflexion éclairée, et soutenue par un apport personnel de culture.

Sans tomber dans la manie de la quantification on peut dire que la vraie poésie répugne à s'exprimer dans une forme dépourvue de résonance interne. Elle souffre d'une véritable répulsion de nature à l'égard de la clarté facile et de l'accessibilité immédiate. C'est là un héritage positif du Symbolisme qui nous a appris que le poète doit avoir reçu de naissance le don des sortilèges.

La métaphore est l'un de ces sortilèges. C'est un procédé de style, une image ou plus précisément une comparaison qui comprend à la

fois une partie d'ombre et une partie de lumière.

Métaphoriquement, comme il sied peut-être de le faire dans l'étude d'une poétique, on peut la définir comme une éclipse momentanée de la signification du poème qui permet de découvrir des dimensions situées au plus secret de sa profondeur. Le philosophe Alain a parlé ainsi de la fonction métaphorique: «La vraie poésie décrit peu, et indirectement souvent par de hardies métaphores qui sont très loin de la chose comme «le pâtre-promontoire» ou «ce toit tranquille» mais la vraie poésie fait aussitôt paraître quelque chose. Non pas ce que l'on voit, car ce ne sont que des éclairs, ce ne sont que des couleurs ou des formes non encore rangées; seulement nous sentons la présence de cet univers.»

Grandbois, lecteur des «Propos» d'Alain fut, on le sait, un fidèle praticien de la métaphore. Il la considérait comme une technique sûre aidant à conserver un équilibre sensible entre l'ombre et la lumière. Ne force-t-elle pas l'esprit du lecteur à s'arrêter un moment, à faire silence afin d'entendre la voix du mystère? Ses métaphores brillent d'un éclat instantané. Non insistantes et tout en payant un tribut légitime à l'hermétisme, elles éclairent le sens d'un poème, elles révèlent l'orientation générale de son secret.

Et chez l'auteur des *Iles de la nuit* quelle richesse d'invention, quelle sûreté dans «la chance verbale» dirait Barthes. Nul besoin d'explication ou de traduction pour ceux qui ont une pratique élémentaire de Grandbois: «Les mille abeilles de ta paupière»; «ton sourire comme un départ de barques blanches»; «les bielles du ciel roulent doucement»; «les arcs pourpres au front des montagnes»; «le désir aux dents de loup»; «la bourdonnante abeille du désir»; «les orgues du souvenir»; «les derniers chevreaux du désir»; «le plafond courbe des villes illimitées»; «le doux feuillage de ses yeux»; «dans les fers de l'aube je rejoignais les soirs», merveilleuse expression de la durée d'une tristesse; «jours tapis devant la mort, comme le fauve moribond du désert»; et cette métaphore d'une beauté mallarméenne: «la nudité comme un monastère violé»...

Un jour un critique canadien-français, un étudiant de Gilles Marcotte peut-être, établira systématiquement dans son ampleur ce que fut la poétique d'Alain Grandbois. En scrutant ses arcanes il dira

plus complètement que je l'ai fait ici ce que la puissance lyrique de sa poésie doit à toutes les formes de silence.

Je conclus donc par une référence à un poème de *L'étoile pourpre*, «Le sourire» où deux de ces formes ont reçu un traitement exemplaire. En effet ce poème débute par une mystérieuse métaphore: «Le tribunal de nos bras» et s'achève sur une litote qui est une audacieuse chute dans un silence à prolongement: «Je ne veux rien dire de plus».

Mai 1979

UN POÈME INÉDIT DE GRANDBOIS

En 1955 Alain Grandbois, titulaire d'une bourse de la Société Royale, quittait le Canada et revenait à Paris après une absence de plus de quinze ans. Je remplissais alors des fonctions officielles à notre ambassade en France. Alain, avec qui j'avais noué des relations très amicales, dès 1929, à Paris, et dont j'avais commenté l'œuvre poétique dans des publications françaises et canadiennes, reprenait contact avec moi.

Un samedi de l'hiver 55 ou 56, je me rendais à l'appartement qu'il occupait à Montmartre, du côté de Caulaincourt. C'était un matin d'hiver, d'un charme tout en nuances qui nous amena tout naturellement à parler d'Utrillo et de Carco. C'est alors qu'il me remit un poème inédit en deux versions qu'il m'avait dédié. Ce poème s'intitulait *Le dernier homme*.

Le manuscrit, rédigé de sa main sur des feuillets de format bloc, était illustré dans les marges de fins et libres dessins coloriés. La version dactylographiée se répartissait sur deux pages de papier-copie.

Il semble que Grandbois n'ait pas jugé bon ou plutôt qu'il ait simplement négligé d'inclure *Le dernier homme* dans *L'Etoile pourpre*, son troisième recueil auquel il travailla, à Paris et à Cannes, avant un retour au Canada qui fut définitif.

On notera dans les deux versions de ce poème l'inspiration universaliste et le souci, je devrais dire l'angoisse humaniste qui sont deux constantes fondamentales de sa poésie:

*Aux frontières des déserts détruits
Au delà des étoiles mortes
Parmi les rivages dévastés
Et cette odeur de cendre
Qui surgit de partout
Et ce grand silence de destruction totale
Et ce vif éclair flamboyant
Voici le dernier homme*

(1^{ère} version)

Quant à cette angoisse humaniste qui sourd de toute la poésie de Grandbois, elle se dessine plus précisément dans la seconde version du *Dernier homme* que dans la première:

Le voici seul devant sa propre confrontation

et elle éclate dans cet ultime témoignage de l'absurdité et d'une certaine grandeur de l'expérience humaine.

*Les adolescents sacrifiés
Toute cette beauté inutile
Nous cherchons parmi nos morts
L'absolution de notre vie.*

A propos de ce dernier vers, je le préfère dans sa première version: «L'absence de notre vie», qui disait à la fois plus et mieux.

Cher et grand Alain Grandbois, premier poète de notre temps au Canada français, se pourrait-il que tu aies été également le dernier homme... en poésie.

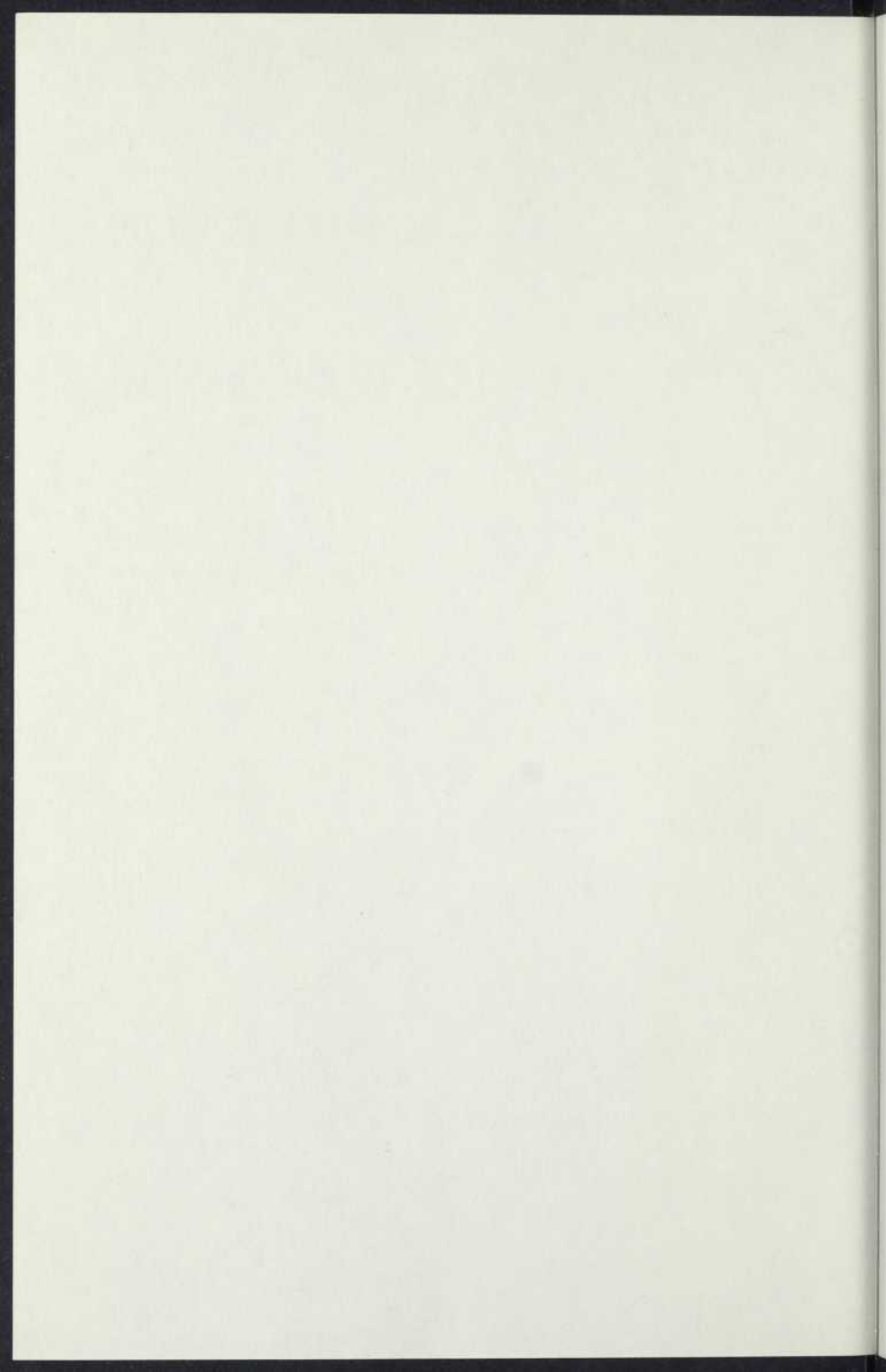
*Suivent les deux versions du poème de Grandbois: la première, autographe, la seconde, dactylographiée, a été reproduite en caractère d'imprimerie.

ALAIN GRANDBOIS

LE DERNIER HOMME

POÈME

Inédit dédié à René Garneau



Kou Bess' Garreau
I.



Aux frontières des déserts
détruits

Au delà des étoiles mortes
Parmi les rivages ~~des~~ ^{déserts}

Et cette odeur de cendre



Qui organe de porteur

Et la ^{grande} silence de ~~de~~ destruc-
tion totale

~~Et~~ ^{flamboyant} ~~ne~~ ^{de} ~~rien~~ ^{de} ~~rien~~ ^{de} ~~rien~~

Voici le dernier homme



Et voici seul parmi
lui-même

La pensée Courue le astr



II

Il est de pompe et d'indigo
 Il est le dernier fou de la
~~terre~~ terre

Il jette la flamme et la
 neige

Il est le grand orateur
~~judicieux~~ de la planète

Ses doigts jettent le feu
 Ses yeux la vraie insup-
 portable ? ←

Les cérémonies solennelles

Les grands orgues des ca-
~~thédrales~~ théâtrales

Les routes royales



Et cette vieille femme prise
de froid parmi ses haillures

Et la gloire de la Seine
Coulant comme une marquise
se ressuscite

Emportant toute la beauté
du monde

Ce ciel de papier

Cet azur d'eau

Et cette angouisse soudain

Tout est trop beau

Les cavernes ténébreuses du

cœur

Les coulées secrets de l'avenir
et du passé

M⁶⁰)
 A)
 M)
 W)

IV

Et ce qui nous reste
 parmi les cimetières défunts



Les adolescents sacrifiés,
 Cette beauté détruite
 Nous cherchons parmi les morts
~~la beauté~~ l'absence de notre vie.



Aux frontières des déserts détruits
Au delà des étoiles mortes
Parmi les rivages dévastés
Parmi cette odeur de cendre
Parmi ce grand silence de destruction totale
Parmi ces éclairs fabuleux
Voici le dernier homme

Le voici seul devant sa propre confrontation
Il est de pourpre et d'indigo
Il jette la flamme et la neige
Il est le pur sorcier planétaire
A lui les cérémonies solennelles
Les sombres orgues des cathédrales
Et la gloire du Fleuve
Marchant le pas de la duchesse douairière
Entraînant toute la beauté du monde

Ce ciel de pierres
Cet azur d'eau
Soudain cette angoisse
Tout est trop beau

Les ténèbres du cœur
Les voûtes ogivales
Ce qui nous reste
D'hier et de demain
Ne nous appartient plus
Il y a cependant la vastitude des cimetières

Les adolescents sacrifiés
Toute cette beauté inutile
Nous cherchons parmi nos morts
L'absolution de notre vie.

MONIQUE BOSCO

LE CRI
DE LA FOLLE ENFOUIE
DANS L'ASILE DE LA MORT

ORATORIO POUR UNE VOIX

PRIX ITALIA
Milan,
11-24 septembre 1978

Musique de GABRIEL CHARPENTIER
Réalisation de MADELEINE GÉRÔME

DISTRIBUTION

Esther
La voix de femme
La voix d'homme
Effets sonores
Enregistrements et mixages

Dyne MOUSSO
Marthe THIERY
Jean-Louis MILLETTE
René LAVOIE
André ARCHAMBAULT
René BEAUGRAND-CHAMPAGNE
Marien DESROSIERS
Bernard FERRON
orgue BECKERATH (1961) de la
Queen Mary United Church
(Montréal)
piano STEINWAY
orgue LOWREY TGS 1
clavecin Robert SIGMUND (1977)

Instruments utilisés

MONIQUE BOSCO — Etudes primaires et secondaires en France. Arrivée au Canada en 1948. Suis les cours de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. En 1953, thèse de doctorat sur *L'isolement dans le roman canadien-français*. De 1952 à 1959, à l'emploi de Radio-Canada. Son premier roman, *Un amour maladroit*, paraît en 1961 chez Gallimard, Paris. Depuis 1963, enseigne à la Faculté des Lettres et des Arts de l'Université de Montréal. En 1970, un deuxième roman, *La femme de Loth* chez Robert Laffont et Hurtubise-HMH, (Prix du Gouverneur général en 1971); en 1972, un recueil de poèmes, *Jéricho*, (dans la collection «Sur Parole» chez Hurtubise-HMH); un troisième roman, en 1976, (Editions Quinze); *Charles Lévy, M.D.*

INTRODUCTION

Avec cet *oratorio pour une voix*, j'espère communiquer — de manière à la fois intense et froide — (car seule cette froideur permettra l'écoute d'un cri qui autrement serait intolérable à entendre) les *hululements* stridents d'une femme, enfermée, ivre de paroles, muette aussi, parfois — quand elle ne hurle ou ne rit pas.

Une femme, une folle, certes.

Mais toutes les femmes ne sont-elles pas folles à un moment ou l'autre de leur vie, quand le désir de se faire entendre est le plus fort?

J'ai tenté d'exprimer ainsi, en son paroxysme, le désespoir féminin, avec larmes et sanglots, avec de simples mots.

La comédienne qui dira, criera, chantera ou chuchotera ce texte aura donc là un rôle écrasant car il lui sera demandé d'aller aux confins de l'intolérable, de l'inaudible. Passage incessant du doux à l'aigu, des cris forcenés aux modulations de tendresse. Seule une extrême retenue — dans les passages plus calmes — une sorte de détachement, de voix volontairement neutre et impersonnelle, devrait alors être sienne.

De même, les deux autres voix qui lui serviront de contrepoint, parfois d'écho, voix d'un homme, voix d'une femme, devront être utilisées pour tous les autres rôles.

La création d'une trame musicale originale me semble essentielle à la mise en ondes de ce texte qui ne peut être conçu que comme une collaboration également exigeante pour tous, et surtout pour la réalisatrice à qui il appartiendra, en définitive, de l'entendre de l'intérieur, la première.

Monique Bosco

**Présentation accompagnant la première version de ce texte d'une heure, soumis à Madeleine Gérôme en septembre 1976. Il a été remanié au cours des séances d'enregistrement d'avril 78, et dure maintenant exactement quarante-cinq minutes et cinquante-huit secondes.*

NOTES SUR LA MUSIQUE

Découvrir l'architecture d'un texte et la faire percevoir à l'auditeur: voilà l'enjeu du musicien.

Dans une durée parfois limitée à quelques secondes, dans un monde d'échos, peuplé de bruits sourds, déformés, amplifiés, détrutturés.

Sommes-nous aux grands carrefours de la cité? A l'intérieur d'une bulle sonore? Ou bien au creux du labyrinthe d'un corps?

Pour créer une atmosphère de silence habité et insolite il m'a paru indispensable d'enregistrer voix et instruments dans une petite église (Queen Mary United Church), connue à Montréal pour ses qualités acoustiques, puis de répercuter quelques séquences dans la grande coupole de l'Oratoire Saint-Joseph, où la durée des phénomènes d'écho peut atteindre dix-sept secondes.

C'est ce bruissement du sang, ces battements de cœur et de cloches que j'ai voulu répercuter en moi comme en l'auditeur, grâce à tous les bruits de la vie et de la ville, pour en arriver enfin à un silence qui devienne musique.

C'était l'enjeu.

Gabriel Charpentier

LE CRI DE LA FOLLE ENFOUIE DANS L'ASILE DE LA MORT

Débit sec. Enregistrer absolument sans écho.

VOIX D'HOMME

La Société Radio-Canada présente *Le cri de la folle enfouie dans l'asile de la mort*, oratorio pour une voix. Texte de Monique Bosco. Cette émission est diffusée en stéréophonie.

En 5 secondes, du vide on pénétrera dans un monde sonore et lugubre qui ouvrira un éventail inquiétant: les différents sons, enregistrés séparément devront être transformés dans l'écho de la coupole de l'Oratoire, puis mélangés.

Juxtaposition par ordre d'entrée:

- 1- *enclume (fa).*
- 2- *cluster d'organo pleno.*
- 3- *battement métallique régulier.*
- 4- *craquements aigus et sourds, arythmiques.*
- 5- *grincement grave et continu.*
- 6- *passage en courbe d'un train rapide.*
- 7- *vibraphone (fa), avec archet, très grinçant.*

ESTHER semble émerger de ce torrent sonore. Essoufflements très présents. Echo Queen Mary. Les VOIX D'HOMME et VOIX DE FEMME s'enchaînent. Bien définir les positions d'écoute: VOIX D'HOMME à gauche, ESTHER au centre, et VOIX DE FEMME à droite.

ESTHER

Je suis Esther. Entendez-moi. Esther, la folle. Enfermée. Liée. Voyez, on vient tout juste de me délivrer.

VOIX D'HOMME

Elle est calme, enfin.

VOIX DE FEMME

Perfide, sournoise. Tu ne me tromperas pas.

Enregistrer avec toutes les variantes d'échos.

Bruissements de tissus. Grande perspective d'échos. (Oratoire)

ESTHER

Mon souverain roi. Tremblante devant toi. Je suis Esther. Princesse. Le peuple entier dépend de moi. «Ô mon souverain Roi, me voici donc tremblante et seule devant toi». Mon souverain roi. Mon roi. Le roi. Le roi mon père. Le roi mon père vous fera fouetter. Le beau livre. J'aime les livres. Il est à moi. A moi, à moi, à moi. Les belles images. La mauvaise fée. Les méchantes sœurs. Je suis la sœur la plus sage. La plus sage des trois. Celle qui reste à la maison. Celle qui lave les chaudrons. Je suis sage. Je suis bonne. Mais on ne m'aime pas. Qui m'aime? Aimez-moi. Aime-moi. Me-moi-me-moi-me-moi. Je suis moi. Je ne suis que moi. Qui me veut? Qui me prend? Mais il y a moi. Que me reste-t-il? «Moi, dis-je, et c'est assez.» Jamais assez. J'ai faim. J'ai soif. Je me meurs. Qui m'aimera? Non, non, docteur... Je ne parlerais plus. menteur. Lâche. Hypocrite. Feignant de m'entendre. De me vouloir du bien. «Je vous écoute, Esther. N'ayez pas peur. Je veux votre bien.» Tous, des menteurs. Hommes durs et mauvais. Comme vous m'avez fait mal, déjà. Je suis Esther. Esther. Esther la folle. Je vous maudis, je vous le dis. Esther, qui m'appellera encore, à travers les grilles? Au fin fond des forêts? Qui se souvient de moi? Moi, je me souviens. «Je me souviens». Belle devise. Je n'oublie rien, savez-vous. Vous pouvez me garder enfermée des siècles. Des siècles et des siècles. (*Chantant*) *Secula, seculorum*. Toujours vivante. Pleine de haine. La belle Esther. La douce. Plus jamais on ne me dira de doux mots de tendresse. Je me rappelle. Tout, vous dis-je. Mes histoires à moi. Les vôtres aussi. Ayez honte, bourreaux. Je ressortirai, quand il en sera temps. Jeune et belle. Mes cheveux tombent. A pleines poignées. Là, dans mes mains. Voyez. Si secs. Cassants. Mes dents. Mes jolies dents. Comment mordre, désormais? Je peux crier. Oui, cela, encore, je le peux. (*Elle crie*).

Enregistrer le cri à part. Grand écho de l'Oratoire. Les souffles de la fin du cri: très proches du microphone.

En écho Queen Mary.

VOIX D'HOMME

Ce cri. Qui me glace le sang. Tout, tout, je ferai tout pour l'étouffer.

ESTHER

J'ai bien crié, ma mère? Tu vois, je suis bonne comédienne.

Mouvement circulaire.

VOIX DE FEMME

Du théâtre, Esther! Tu délires.

Un théâtre de rêve. Petit à petit on entendra une foule en attente. Différentes perspectives. (Oratoire)

ESTHER

Je ne délire pas. Je meurs de peur et d'angoisse. Tous ces inconnus, là, réunis, derrière ce rideau... Rideau...

La foule devient présente.

Rideau... Dans une seconde, c'est mon tour... A toi de jouer, Esther. Montre ce que tu sais faire... Esther... coucou, qui es-tu? Qui suis-je?... Célimène?... Non... Electre?... Non... Médée?... Hermione?... Hermione! Oui!... Folle de jalousie... (Elle rit)...

Encore davantage.

Musique!...

On entend les premières mesures d'une Allemande, au clavecin. Pour la première fois, la tonalité de do mineur. On entend toujours la foule. Grand écho de l'Oratoire.

«Je ne t'ai point aimé, cruel? Je... je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?»... *Shs hs hs h...* la musique!...

On n'entend plus le clavecin mais seul le murmure de la foule demeure.

Antigone?... Oui... A bas, à bas l'ordre absurde et absolu des parents... *(Elle rit)*... «Il fallait comprendre...»... Musique!...

Début d'une Chaconne, pour deux clavecins cette fois. Toujours en do mineur. Grand écho de l'Oratoire.

Plus fort!...

La Chaconne est entendue plus distinctement...

«Comprendre. Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. Si je deviens vieille. Pas maintenant»* ... *Shs hs hs h...*

puis s'éteint doucement.

Qui suis-je?...

VOIX D'HOMME

Vous passez dans cinq minutes!

VOIX DE FEMME

Es-tu prête?

ESTHER

Comment être jamais prête? Que choisir? Agnès, bien sûr... Je suis Agnès... «Le petit chat est mort»... Non, pas comme cela... «Le petit chat est mort»... «Le petit chat est mort»... «Le petit chat est mort»... Je n'y suis pas... Je n'ai pas de musique... Psyché, peut-être?... Musique!...

La même Chaconne, mais pour trois clavecins. Grand écho de l'Oratoire.

Plein de musique!... Plein d'applaudissements!...

*Jean Anouilh: *Antigone, Nouvelles pièces noires.*

On entend des applaudissements se mélangeant aux clavecins. Grand écho de l'Oratoire.

Mais je n'ai point encore senti ce que je sens... ce que je sens... je ne sens rien... je n'entends rien... où est la foule...

Puis la foule, les applaudissements et clavecins disparaissent petit à petit.

musique...

Les bruits de la foule émergent à nouveau.

musique...

Vagues de foule, d'applaudissements et de clavecins, confondus.

ESTHER

«Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer. Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même;

Et je dirais que je vous aime, Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.»*

Non. Non, je suis trop froide...

VOIX D'HOMME

En scène!

ESTHER

Silence...

Clavecins et applaudissements s'éteignent doucement.

Esther... cherche... qui es-tu?... qui es-tu?

VOIX D'HOMME

Rideau!

ESTHER

Silence...

*Molière: *Psyché*.

La foule disparaît.

J'ai choisi aujourd'hui d'interpréter *La mouette*, de Tchekov.

En grand écho Queen Mary.

VOIX D'HOMME

La mouette, acte IV.

Très intime, très proche du microphone.

ESTHER

«Vous ne connaissez pas cette situation: sentir qu'on joue abominablement? Je suis une mouette... Vous souvenez-vous d'avoir tué une mouette? Un homme passait là par hasard, il l'aperçut, il la perdit,

Venant de très loin, un mi^b à la pédale de l'orgue s'infiltré sous le texte, en crescendo.

par désœuvrement. Un sujet pour un petit conte... Ce n'est pas ça. Où en étais-je? Je parlais du théâtre. Maintenant, je ne suis plus la même. Je suis devenue une véritable actrice, je joue avec délice, avec ravissement, en scène, je suis grisée, je me sens merveilleuse». Merveilleuse... Quelle dérision.

Merveilleuse...

VOIX D'HOMME

Rideau! Rideau!...

Préparés par la basse, trois accords en organo pleno, avec grand écho. Couper l'écho comme à la hache.

Du calme!

Comme si on entraînait ESTHER de force: occuper tout l'espace sonore. Echos naturels très diversifiés. Un autre désordre. Grande violence physique.

ESTHER

Le petit chat est mort. Mon petit chat est mort. Miaou, miaou. / Tout est mort. / Brisé. / Ma mère, vous avez gagné. / Et

pourtant, / et pourtant des millions de vers et de poèmes. / Je le sais encore. / Je les ai tous là, enfouis. / Dans ma mémoire. / Tout dans ma mémoire. / Dans mon armoire. / Des milliers de poèmes, de chants. / Je n'oublie rien. / Je n'ou---blie rien. / Rien de rien. / Tremblez, pauvres bourreaux maladroits et bêtes. / Tant va la cruche à l'eau. / Mais non, je suis vivante, encore, malgré vos bons soins.

En surimpression avec ESTHER.

Rythme très rapide.

VOIX DE FEMME

Un traitement nécessaire.

VOIX D'HOMME

Nécessaire?

VOIX DE FEMME

Nécessaire.

VOIX D'HOMME

Douloureux?

VOIX DE FEMME

Douloureux, certes.

VOIX D'HOMME

Non. Non. Non. Non.

VOIX DE FEMME

Oui. Oui.

VOIX D'HOMME

Oui. Qu'elle se taise, enfin.

Brutalement, nous entrons dans la violence extrême d'un autre amalgame de sons:

1- hurlements d'ESTHER, des VOIX D'HOMME et VOIX DE FEMME.

2- quatre dessins de piano, fortissimo, superposés.

3- trois différents claquements de carillon japonais. Echo de l'Oratoire.

4- lames de métal. Sons mats. Echo de l'Oratoire.

5- sifflets stridents et continus. *Echo de l'Oratoire.*

6- un parcours de voitures de courses. *En courbe. Echo de l'Oratoire.*

7- un parcours de train rapide, s'engouffrant. *Echo de l'Oratoire.*

ESTHER semble encore une fois émerger de ce magma sonore.

ESTHER

C'est moi. Vivante. J'ai gagné... / Monstrueuse machine. / J'ai gagné. / Sale bête. Sale bête. Affreuse sale bête. / J'ai gagné. / Seule contre la bête. / Quelle bête?

Un fa crissant au vibraphone, comme un rappel.

Frôlements de tissus rêches et soyeux. Echo de l'Oratoire.

Serpents, vipère. Tu peux siffler. / «Pour qui sont ces serpents qui sifflent...» / Qui siffle?

En surimpression, la VOIX D'HOMME martelant: hystérique, hystérique... comme une percussion.

Comme les garçons ont jadis sifflé sur mon passage. / Je n'ai rien fait, rien, je vous le jure, mon père, / Personne ne veut me croire. / Personne ne me croit. / Mon souverain roi crois-moi. / Je n'ai rien fait de mal.

La VOIX D'HOMME se perd dans le rire d'ESTHER.

J'aime à rire, c'est tout. (*Elle rit. Très longuement*) — Est-ce péché, dites-moi. Oui, j'ai ri. Ri de la vie. Ri de vos interdits imbéciles. / (*Pause*). — Je suis Esther. / J'aime à rire, aux soirs d'été. / Je n'ai que quinze ans, voyez-vous. / Tout, tout, il me faut tout. /

Coupé en gauche / droite de façon très rapide. Mezza voce.

VOIX DE FEMME

Cette enfant n'a pas de pudeur.

VOIX D'HOMME

Il va falloir la marier tôt.

*Atmosphère des étoffes, en grand écho.
Bruits qu'on ne peut identifier.*

ESTHER

(Chantant) — «Mon père m'a donné un mari. / Mon Dieu quel homme, quel petit homme». Pourquoi me marier? / J'ai bien le temps. / Laissez-moi un peu, un peu respirer. / J'étouffe / Je me meurs / On m'étrangle / Trop jeune, j'étais trop jeune. / Ils m'ont étouffée sous leurs cris et leurs interdits. / Tout était défendu. / Et j'étais si légère alors. / Si gaie. / Si heureuse. / Rappelez-vous mon ami Nelligan. / *(Elle déclame, au bord de la crise d'hystérie)* / — «Je suis gai! je suis gai! Vive le soir de mai! / Je suis follement gai, sans être pourtant ivre!... / Je suis si gai, si gai dans mon rire sonore, / Oh! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots!» Mais on supporte encore moins la joie des filles. / «c'est une fille». / Une fille, sale fille. / La voilà fille de joie pour avoir osé jouir. / Oui, je jouais. / Je jouissais aussi. / Voulez-vous des détails? / D'affreux détails de confession. / Sales petits détails imbéciles. Le plaisir. / Tant de plaisir, comme ça à la pelle. / Qu'on apporte du sable et de la chaux. / Des pelles et des seaux. / Vite, vite, affairez-vous. / Creusez, toujours plus profond. / Voilà ma tombe prête. / On m'a enterrée vite. / Enterrée vive. / Si tôt, le temps des libres amours est clos.

*Cette réplique surgit tout à coup, en écho.
Enregistrée séparément.*

Je n'écoute plus / mon très bel amour / lisse, doux et tendre / amour à moi / le plus beau / le plus tendre / j'aime à m'étendre près de toi / alors, le jour est plus brillant / Comme la nuit est belle quand on peut la vivre ensemble.

*Bruits de la ville, au loin, se mêlant aux
tissus froissés.*

Il ne s'agit pas de vivre. / Range-toi, Esther. / Place. / Reste à ta

place. / Une jeune fille «bien» ne se conduit pas ainsi.

VOIX D'HOMME

Esther, quelle honte!

VOIX DE FEMME

Tu nous fais tant de peine.

ESTHER

Je suis jeune, / pas plus folle que d'autres, je le jure. / Je veux vivre, / un tout petit peu. / Si peu, si vite. /

VOIX DE FEMME

Elle se brûlera.

VOIX D'HOMME

Elle se perdra.

ESTHER

Je me suis enfuie, sans rien emporter, sans me retourner. / Je pars. / Personne ne m'aime. / Ils m'ont appelée Esther / mais ils ne m'aiment pas / «Il faut se taire, Esther» / Tais-toi. / Esther. Se taire. Tais-toi. Se taire. Esther. Tais-toi. Te taire. Se taire. Esther... Esther... Esther. / Et se taire. Et-se-taire-et-se-taire-et-se-taire. / ESTHER, ESTHER, ESTHER.

VOIX D'HOMME

Un peu de bonne volonté, Esther, / tâchez de parler.

Changer complètement la tonalité d'enregistrement.

ESTHER

Mon cœur, ah mon cœur, mon pauvre cœur. / Je souffre, j'ai mal. / Au secours, j'étouffe, je meurs...

Les frôlements s'évanouissent.

VOIX DE FEMME

Sois calme ma petite fille. Doucement.

VOIX D'HOMME

Sois sage, ma grande fille. Calmement.

ESTHER

Affreux règne des parents. / Mon souverain roi est sans pitié. / Alors, je me suis choisi le plus beau des princes charmants.

VOIX D'HOMME

Tu es belle, Esther. Belle. Belle et bonne.

ESTHER

Et je t'ai cru. Et je t'ai suivi. / Les yeux fermés.

Vulgairement, au loin, l'orgue électrique avec sa percussion automatique. Climat artificiel, mouvant. Permutations d'accords.

Et le plus dur est à venir. A avouer. Folle jeunesse gâchée. / On m'a gâchée. / Comme du plâtre. / Battue comme plâtre, la belle Esther. / Où est Esther, l'amoureuse?

VOIX D'HOMME

Tu es folle, Esther. / Lave, ravaude. Couds. Cuisine. / La vie n'est pas faite pour les fadaïses.

ESTHER

Mon joli amour d'hier. / Fini. Métamorphosé. / Quel affreux maléfice me l'a ainsi transformé? / Je ne savais pas. / Non, je ne savais pas. / Je ne voulais rien savoir. / Je ne veux rien savoir. / Moi. / Je suis moi. / Je ne suis pas cette sage épouse, reléguée dans cette sinistre banlieue, sans nom et sans couleur. / Je ne suis pas cette moitié, cette madame, / bague au doigt et manteau de rat sur le dos. / Montrez-moi du doigt. / Tournez-moi le dos. / Tant pis pour moi, tant mieux pour vous. / Je me moque, je me moque / Je m'en moque / J'étouffe / Je meurs / Je suffoque. / Et je dis non. Non et non. / Et je ne changerai pas mon âme comme j'ai changé de nom, pour plaire à ce Monsieur autoritaire.

Le jeu des accords cesse. Seule la percussion demeure.

Non. / Je ne suis pas la légitime épouse de M. Toulmonde. / Et que tout le monde se ligue contre moi, / je m'en moque, / je reste la plus forte. / Je gagnerai. / Vive la liberté. / Je partirai, encore une fois.

De la percussion surgit pour la première fois le jeu de cromorne, le jeu de l'amour. Mais de très loin, en une lente arabesque.

Je m'échapperai. / Je suis fille de la nuit et non cette sage femme de journée, engagée à vie pour le malheur. / Fille de la nuit. / J'adore la nuit de l'amour. / Ô, plaisir du corps, jamais assouvi.

Enregistrer très proche du microphone. Rythme rapide.

VOIX D'HOMME

Esther, assez. Assez.

VOIX DE FEMME

Une telle impudeur. Chez une si jeune fille.

ESTHER

(Transportée par l'amour) — Ah. Ah. Ah, aaaaaaaa. / Encore. Encore. / Je meurs. Je vis enfin. / Me voici fille de la nuit.

Le cromorne s'éteint très lentement. La percussion demeure.

Mais je m'ennuie aussi. / Tout se ligue pour m'étouffer, pour me brimer. / Je m'ennuie. Je m'ennuie. / Dans la nuit de l'ennui, de ces longues années de noirceur. / Légitime à mort. / Folle à vie. / Comme je m'ennuie, ici, auprès de cet homme qui dort. / Et qui ronfle. / Entendez-le, cet innocent: Rah — Rah — Rah... Ronfle, pauvre homme, comme un moteur rouillé et grippé.

Rythme très rapide.

VOIX D'HOMME

Tu l'as choisi.

VOIX DE FEMME

Tu l'as voulu.

ESTHER

On m'a trompée. / J'en meurs. / Je meurs de sagesse. / Pendant des années, je me suis pliée. / Pliée à tout. Pliée. / Mise en quatre. Pliée en quatre. / Je lave ses chemises, / je reprise ses chaus-

settes, / je fais le ménage. / Je frotte. Je récure. Je ravaude le linge. / J'économise. Je suis les recettes de diététique. Je, je... je... je...

Grande régularité rythmique contrastant avec la percussion automatique.

Ah! j'en ai donc trimé un coup. / A l'automne / Au printemps / A l'été / En hiver / Les vitres, les parquets, les rideaux, les murs... / Comme ma maison est propre. / On est propre-propre-propre-chez-moi.

En surimpression, cris d'enfants rieurs.

On est propre-propre-propre-chez-moi. / On est propre-propre-propre-chez-moi. / On est propre-propre-propre-chez-moi. /

La percussion seule à nouveau, mais plus présente cette fois.

Des années. / Des années de folie étouffée. / Alors, oui, alors, je devais être folle. / Si sage. / C'est à mourir déjà. / Regardez-moi. / Je suis la ménagère modèle. / «Ma maison Chatelaine». / «La reine du foyer». Regardez-moi, dans ma tenue d'uniforme, mes petits gants blancs à la main, mon sac en cuir verni au bras, mon chapeau à plume sur la tête. Ô, ma pauvre tête. / J'ai la tête bien pleine. / Fini, le théâtre / Je joue mes rôles à la perfection, dans ma maison. / Thé. Petits gâteaux. «Reprenez-en un peu. Ils sont au beurre, savez-vous». / Oui, c'est joli n'est-ce pas? J'ai collé les tissus moi-même. / Tout est assorti. Les rideaux, le tapis. J'ai tout choisi avec grand soin. / J'ai profité de tous les soldes, de toutes les ventes à rabais. /

La percussion disparaît assez rapidement. On ne l'entendra plus.

Dans le silence total.

Alors, docteur, alors, je crois que j'ai commencé à éprouver mes premiers symptômes. / J'étouffe / Je suffoque / Je meurs. /

On entend, s'approchant, en cercle, des voix dans un bruit qui deviendra vite étourdissant. ESTHER est le pivot. Echo de l'Oratoire.

ESTHER

Alors, docteur, mon mari m'a offert une jolie voiture. / Comme je file sur la grande route glissante. / Vite, toujours plus vite. / Toutes vitres fermées. / Je peux alors hurler à mon aise. / Toujours plus vite. / Toujours plus fort. / Je hurle à mort. /

Le cri est dirigé vers les différents points d'écho.

(Hurlement) —

Enregistré mezza voce, très sifflant.

VOIX D'HOMME

Du deux cents milles à l'heure.

VOIX DE FEMME

Elle dépasse toutes les limites. / Excès de vitesse.

VOIX D'HOMME

Interdiction.

VOIX D'HOMME ET DE FEMME

Condamnation.

Mixage du passage des voitures de course avec un train s'engouffrant dans un tunnel.

ESTHER

Je prends le train désormais. / Je me mets entre les wagons. / Vous savez, là, dans le soufflet, là où on est secouée comme de la salade. / Je tremble. J'ai hâte. Je guette le tunnel. / Alors...

Le cri d'ESTHER sera fixe, cette fois.

(Hurlement d'Esther) —

Dans l'écho Queen Mary. Près du microphone.

J'ai longtemps crié ainsi. / Un jour, on m'a surprise.

VOIX D'HOMME

Alors?

VOIX DE FEMME

Alors?

ESTHER

Attendez. Je ne veux pas encore en parler. / Pas déjà. / Il est trop tôt. / Pour l'heure, je suis vissée. / Clouée. / Je suis clouée. / Voyez mes mains. / Elles n'étreignent plus rien. / Voyez mes pieds. / Jamais plus je ne sors — ni ne marche — ni ne cours sur le gazon. / Où sont les forêts d'enfance? / Les beaux lacs d'autrefois? / Joue dans ta cour, Esther, / prends bien soin de ton petit jardin.

Enregistré comme à distance.

VOIX DE FEMME

Va jouer dans la cour, Esther.

On retrouve l'intimité du microphone. Bruits ambiants.

ESTHER

La cour est à moi. / Je suis la reine. / Reine de basse-cour. / Reine. / Je siégerai au Banc de la Reine. / A la cour du Roi Soleil. / Je me suis enfermée moi-même. / Je crie à l'ombre du grand placard de cèdre. / Je pleure dans l'armoire à linge / Piles de draps blancs et brodés. / Je me cache. Là, comme autrefois. / J'ai beaucoup joué à la poupée, autrefois. / Beaucoup joué à la bonne mère.

(Chantant) — Dodo, l'enfant, do.

VOIX DE FEMME

Ça suffit, Esther, tu nous ennuies.

On casse une poupée de porcelaine. Brutalement.

ESTHER

Elles ont cassé ma poupée. Elle se sont moquées de moi. Je les entends encore. «Ô les cornes. Esther est folle. Ô les cornes».

Je les hais. / Je les aime. / Je veux être comme elles. / Rieuses et bêtes. / Belles pourtant. / Je pleure souvent. / Personne ne m'entend.

VOIX D'HOMME

Je vous écoute Esther, moi, je vous le jure.

*L'orgue électrique est encore une fois utilisé,
mais cette fois, comme accompagnement transpo-
sé du cantique.*

ESTHER

Dieu m'entend. / Dieu me voit. / Le jour. La nuit. / Aussi, je suis sage comme une image. / Je fais partie des enfants de Marie. / J'apporte des fleurs à l'église. / Ô les beaux bouquets du mois de mai. / Je chante. (*Cantique chanté d'une voix très frêle et très juste — limpide: «C'est le mois de Marie»*) — J'aime à chanter dans l'église. / Comme il fait frais. / Noir et calme. / Je suis heureuse, / Dieu me veut. / Je serai sa légitime épouse. / Esther, veux-tu être la servante du Seigneur? / Je suis sa suivante. / Je marche à son côté. / Je ne suis plus seule et perdue, livrée à mes ennemis. / Ô mon souverain roi, je ne tremble plus. / J'ai hâte d'avoir l'âge du couvent. / Et que les cloches sonnent l'heure de ma délivrance.

*ESTHER chante: DING... DONG... Grand
écho de l'Oratoire.*

L'orgue électrique se tait.

On retrouve le silence habité.

ESTHER

Assez. Je n'en puis plus. / Pour qui cette fête? / Je ne te mérite plus, ô mon gentil Seigneur. / Je suis impudique et méchante, / depuis que le sang glisse entre mes jambes, chaque mois, je ne cesse de rêver d'affreux rêves.

Je suis Esther. / Personne ne m'aime ni ne me comprend. / Comprend.

Il n'est plus de souverain-roi en ma vie. / Ni Dieu, ni homme. / Moi seule, Esther, dans ma nudité. / Réduite à la mendicité. / Je quémande des caresses, des regards. / Voyez, je suis jeune encore. / Jeune encore et déjà si seule. / Abandonnée. / Tant pis. / Que me reste-t-il? / «Moi seule, dis-je, et c'est assez». Esther, je te parle. Je me parle. / Je me prends en pitié. / Belle Esther, condamnée à l'asile. / Refuge de la mort. / Je me ferai l'amour. / Je me donnerai de l'amour. / A moi, ce corps dont nul ne veut. / Joli corps. Seins doux. Soyeux. Je me caresse. Je m'aime. Moi-même. Je m'aime moi-même. / Me-moi-me-moi. / Ah...

Arabesque du cromorne, joué très lentement.

Il y a cette histoire aussi. Lapidez-moi s'il le faut. / Esther, infidèle, adultère. / J'aime cet homme qui me fait battre le cœur, à nouveau. / Mon sang coule plus vite, plus rouge. / J'aime cet homme interdit. / Plus rien ne m'enchaîne. / Tout m'entraîne. / Je suis dans ce jardin. / Je mords au fruit défendu. / Comme il est savoureux. / Plus rien ne m'arrête. / Je ne touche plus terre. / Comme il est bon d'être aimée à nouveau. / Et que je sois damnée pour ces quelques instants de bonheur. / Mon amour. / Amour à moi. / Jure que jamais tu ne me quitteras.

Le cromorne est coupé brusquement par des sirènes d'ambulance.

Enregistré très près du microphone.

VOIX D'HOMME

Il est mort.

ESTHER

(Hurlant) —

Dans divers échos.

Ce n'est pas vrai. / Vous mentez. / Vous cherchez à me tromper, à m'abuser. / Vous voulez me punir. / Tuez-moi. / Mais qu'il soit vivant, lui. / S'il est mort, je suis damnée à jamais. / Mais il vit, il vit, je le jure... / Il vit. Je suis enceinte de lui. / Mon fils. / Messie attendu. / Le fils du dieu que j'ai aimé saura bien me venger de vos calomnies et de vos ignominies. / Il n'y a plus qu'à attendre. A l'attendre. / J'attends, sagement. Sage et douce. / Sans m'affoler. / Mais la douleur... / Comme j'ai crié lorsque j'ai accouché. / Toute une nuit, et toute une journée et la nuit d'après aussi. / Pourtant comme j'avais préparé cette naissance. / Comme j'ai été grosse et fière. / Fière d'être grosse. / Je ne suis plus une enfant. / Moi, Esther, la frêle, la fragile, me voici énorme, aujourd'hui. / Comme une tour. / Enceinte. / Enceinte sacrée. / Grosse comme une tour. / Et dans cette tour, poussé une vie. / A même moi, dans ma nuit, dans la profondeur de mon ventre, un autre être s'abreuve qui ne demande plus qu'à voir le jour. / Fruit plein de saveur qui grossit chaque jour. / Je le sens qui bouge et tressaille, toujours plus fort. / «Fruit

béni de vos entrailles» / Fruit béni de mes entrailles. / Et je te salue, ô petit enfant, fragile et remuant. / Mon enfant. / Enfant d'Esther. / Enfant élu. / Comme il est bon de te porter dans mes flancs. / Esther. / Esther, enfin mère. / Fille-mère. / Mère, bientôt. / Je n'ose croire à ce merveilleux bonheur. / Je te porte, / En toute gloire et fierté, / Je te porte / Et bientôt la porte va s'ouvrir. / Et tu vas sortir. Vivante merveille. / Et je te ferai place. / Tout t'attend. / Pour ta venue, tout est en place. / J'ai tout préparé avec soin. / Tout est prêt. / Sauf le Père, bien sûr. / Mais qu'importe? / Les bergers chanteront aussi pour ta venue. (*Elle chante en s'accrochant à chaque syllabe*) — «Il est né le Divin Enfant.»

VOIX D'HOMME

C'est une fille!

VOIX DE FEMME

Une fille. / Allons, Esther, réveillez-vous, votre fille vous réclame.

ESTHER

Me voilà mère. / Quelle horreur. / Quel bonheur. / Quelle erreur.

Une fille... / Faite à mon image / Ma petite fille, à moi, à moi, à moi — à moi — à moi — à moi seule. / (*Elle essaie de chanter*) — «La belle que voilà...»

Pauvre petite enfant. / Fragile comme ta mère. Si menue. / Pauvres grands yeux étonnés. / Tête fragile aussi. / Comme moi, hélas... / Quelle horreur. Te voici la doublure de ta mère. Pauvre petit double, encore plus démuné que moi. / Pauvre petite fille. / Petit oiseau. / Piaillant déjà de douleur. / Non, je ne peux te garder dans mes mains. / J'entends ton cœur affolé qui cogne contre mon cœur. / Au secours, ma petite fille souffre.

ESTHER

Je nourrirai cette enfant. / Ruisseaux de lait et de miel. / Je lui donnerai tout. / Terre promise de tout à profusion. / Tant de sang, déjà je suis en nage, en sueur. / Je n'en peux plus déjà. / Mauvaise mère. / Incapable. / Comme me voilà stérile et pauvre. / Tu es bien doublement ma fille. / Pauvre petite fille à moi. / Pas de place pour

toi. / Pas de lait. / Je ne t'ai même pas trouvé de nom... / Fille d'Esther. / Enfant perdue, enfant trouvée. / Comme te voilà bien lotie. / Je ne recommencerai pas l'histoire lamentable de mes débuts.

Brisure dans le rythme des battements.

Enfance brimée, jeunesse étriquée. / Pas de place au soleil du désir. / Allez. / Exposez-la comme aux temps anciens. / Abandonnée sur la banquise. / Pieds bandés. Yeux crevés. / Je me moque du passé comme du futur. / Je ne jouerai pas mon rôle d'aujourd'hui / Rôle de bonne mère attentive, / Educatrice modèle. / Hurle, ma fille, / hurle à mort. / La vie n'est pas à vivre, crois-moi. / Hurle à pleins poumons. Je hurlerai avec toi, à jamais / Toi et moi, / Réunies dans la mort.

L'intensité des battements augmente, puis diminue.

(Hurlement d'Esther) — A jamais. / Sans jamais me lasser. / Ni reprendre souffle et haleine. / J'étouffe. / Je meurs. / On m'étrangle.

Les battements s'arrêtent.

VOIX D'HOMME

La petite fille est morte.

VOIX DE FEMME

Etranglée.

VOIX D'HOMME

Etouffée??

VOIX DE FEMME

Etranglée.

ESTHER

(Hurlant) Où est ma petite fille? Je veux ma fille.

En surimpression, la VOIX DE FEMME qui dit: «mauvaise mère, mauvaise mère...» Son de percussion. Régularité.

Je l'aime. / Je lui donnerai à boire. Je lui ferai des vêtements de poupée. / Nous irons marcher toutes les deux quand elle sera

grande. / Au grand soleil. / Jamais elle n'aura peur. / Il faut me la rendre. / Elle est à moi. / Ma petite fille à moi. / Je ne suis pas aussi folle qu'on le croit. Je travaillerai. / Elle ne manquera de rien.

VOIX D'HOMME

Tu l'as tuée.

La VOIX DE FEMME en surimpression s'éteint.

VOIX DE FEMME

Meurtrière.

ESTHER

Je suis innocente. / Je le jure sur mon honneur.

VOIX D'HOMME

Tueuse d'enfant.

VOIX DE FEMME

Faiseuse d'ange.

ESTHER

Que tout se taise enfin autour de moi. / Je ne vous écoute plus. / Je n'entends plus rien.

Grand récitatif au cromorne.

Laissez-moi prier en paix le Dieu de la mort clémente. Ô mon roi. Souverain roi, écoute. / Ecoute-moi. / Moi, Esther, folle servante, suivante fidèle. / Sans talent ni beauté. / Je tremble devant toi, Dieu redoutable. / Jamais je ne t'ai affronté. / Jamais je ne me suis présentée. / Ni dans le temple, / ni dans les grandes salles somptueuses et dorées du théâtre de Baal, toujours à l'écart tremblante. Jamais je n'ai osé t'affronter, / ni toi, ni ta loi / ni la foule infidèle et athée. / Rien n'est un jeu pour moi. / Théâtre. / Tragédie de ma vie. / Vie vide. / Aucun écho. / Ni bravo. / Je me récite, pour moi seule, tout ce que j'ai appris. / Je ne suis ni Juliette, ni Hermione, ni Pauline, ni Médée. / Je ne joue pas de rôle. / Je ne tiens pas même ma place dans le chœur. / Je n'ai plus de cœur, vois-tu, on me l'a arraché, endormi de drogues.

J'ai eu si peur / Si longtemps. / Me voici à l'abri, / dans cet

asile. Asile de la mort et de la folie. / Impunément, désormais, sans plus me cacher. / Ô comme je crie.

Celle qui n'a pas osé te célébrer. / Celle qui t'appelle en vain. / Ô Souverain roi, tremble en l'écoutant. / Redoute le hurlement de la femme éplorée. Souviens-toi de Jéricho. / Par mon seul cri, je ferai s'écrouler les murailles. / Ô cri aigu qui m'emporte hors de ma prison de chair et de sang.

Le temps du silence, sage silence de la femme, est fini. / Il ne faut plus se taire Esther. / Plus jamais être docile comme tes pauvres sœurs, muettes et oubliées.

Jamais plus je ne serai soumise et docile. / Le temps du silence est aboli. / Il ne faut plus te taire Esther. / Souviens-toi. / Je me suis enfuie, sans rien emporter, sans me retourner. / Je pars. / Personne ne m'aime. / Ils m'ont appelée Esther. / Mais ils ne m'aiment pas. / «Il faut se taire, Esther». / Tais-toi. / Esther. Se taire. Tais-toi. Se taire. / Esther. Tais-toi. Te taire. Se taire. / Esther... Esther... Esther. / Et se taire. Et-se-taire-et-se-taire-et-se-taire.

Débit de plus en plus rapide.

VOIX D'HOMME ET DE FEMME

ESTHER! ESTHER! ESTHER!

ESTHER

Tant pis. Trop tard. Je n'écoute plus. / Je me bute. Je me ferme. / Sourde et muette. / Qu'on me laisse, désormais, dans ce seul silence qui me plaise. / Courage, Esther, c'est presque fini. / Crie encore de tout ton cœur. Une dernière fois.

Hurlement suraigu et qui s'arrête brusquement, comme un verre qui se brise.

Le grand récitatif est coupé par le cri.

Très doucement.

VOIX D'HOMME

C'est fini, enfin.

Cadence finale à l'orgue.

Débit sec. Enregistrer absolument sans écho.

Vous venez d'entendre LE CRI DE LA FOLLE ENFOUIE DANS
L'ASILE DE LA MORT, oratorio pour une voix.

JEAN ÉTHIER-BLAIS

LE PRINCE-DIEU

POÈMES
(extraits)

à Ludovic Hudon

JEAN ÉTHIER-BLAIS a été diplomate (Paris et Hanoi). Il est aujourd'hui professeur (Université McGill) et critique littéraire (Le Devoir). A publié de nombreux ouvrages parmi lesquels: deux romans, *Mater Europa*, (1968) et *Asies*, (1970) (Editions Bernard Grasset, Paris); recueils de critiques, *Signets I, II, III* (Cercle du Livre de France, Montréal); un recueil de nouvelles, *Le manteau de Ruben Dario* (Hurtubise-HMH, 1974); *Petits poèmes presque en prose* (Hurtubise HMH, 1979); *Discours de réception à l'Académie Canadienne-française* suivi de *l'œuvre de l'abbé Groulx par Olivar Asselin* (Hurtubise-HMH, 1974); *Ozias Leduc* (Presses de l'Université de Montréal, 1974).

1. Je me souviens. Vous m'avez donné un fardeau à porter. Nous étions en face l'un de l'autre. Au loin, des montagnes et nos pieds dans le sable brûlant.

Vous avez pris ce poids, vous me l'avez offert. Dans le brouillard de midi, — j'ai pensé qu'il contenait des roses. Je l'ai soulevé à mon tour, c'étaient des âmes de pierre et le mirage de votre sourire a disparu. Me voici donc avec sur les épaules tous les malheurs de la terre!

L'avez-vous voulu ainsi? Pourquoi ne vous tenez-vous plus à la droite du soleil? Loin de vous, quelle nuit! J'avance vers vous, Prince des eaux et des sables, absent à chaque tournant et cependant lumière de ma route.

2. Au loin, dans la plaine, les deux arbres semblaient des hommes qui s'entretenaient doctement. Et les palmes qui leur servaient de décor, masse noire et bruisante, figuraient la troupe des commensaux, des serviteurs, des devins, des montures et des derviches. Groupe poli, en retrait. Le ciel sans nuages s'effondrait et disparaissait dans ce néant où meurent les ciels. Nous approchions, mon guide et moi, en silence, de cette oasis. Nous avions soif et le cœur nous battait plus vite à la pensée des dattes. Mais le rythme de notre démarche ne changeait pas. Sur le sable durci, au milieu des pierres, dans le bruit des cailloux qui roulent, l'homme doit avancer d'un pas égal, comme dans l'infini. Je ne dirai pas la vertu des sables, leur grain, la chaleur sous le pied, l'enfoncement et le rejet du poids, et cette conscience d'être, qui naît lorsque le corps se projette sans retour dans l'espace impassible et chaud. Le guide vous aperçut d'abord. Louange à vous, Borni, Hafid, qui avez reconnu ce visage! Il s'arrêta, moi derrière lui, vous me fîtes signe; un geste de la main? un mouvement oblique de la paupière? Et je vins. A genoux, fils de la femme, devant celui qui est assis! Votre robe avait la couleur de la terre et vos mains, levées au ciel, servaient d'appui à tous les horizons. Votre front et vos cheveux, invisibles sous les voiles, vos yeux à demi fermés, votre bouche sévère

et souriante, votre torse dressé et vos mains! A l'orée de l'oasis, la lumière de votre message suscitait le soleil de plomb. J'ai senti alors, dans sa plénitude, le poids du don. Vous m'avez regardé avec tristesse. J'ai répondu à vos yeux. Des anges et des chevaux ailés y fuyaient comme, dans la nuit d'avant toutes choses, un mouvement d'astres. Vous me fermâtes les yeux et vos doigts sur mes paupières scellèrent ma nuit.

II

1. Prenez toutes les lumières de cette ville, m'avez-vous dit. Je les ai prises. La ville avait crevé ses murs et s'étendait au-delà des salines. Rien sous le ciel n'égalait sa blancheur étoilée. Lorsque la nuit tombe, au moment où la terre devient comme un gouffre noir, au milieu de ses lumières elle ressemble à la lampe heureuse de toutes les vies. Sa clarté répond à la nuit profonde.

C'est ce soleil que j'ai tenu dans mes mains.

Mes paumes portaient la chaleur du monde et la soif de tous les hommes. Et j'ai élevé vers le ciel l'âme de cet embrasement. Alors un visage m'est apparu comme celui d'une femme ou d'un enfant et la moitié de ce visage était dans l'ombre. Un œil seul me transperçait. La flamme chantait joyeuse à côté de cette pupille qui ne vacillait pas. O feu, d'où te vient la lumière? O regard, d'où tires-tu le feu?

2. Peu importe le chant des hommes. Au milieu des tempêtes, plus fortes que celles des sirènes, les voix des matelots recouvrent la montée de la mort. Sur les routes, les errants chantent la poussière et ses halos. Dans les champs, plus loin que ne porte le cri, s'étend la réponse de l'homme à la terre. Mais plus que tous ces chants, l'harmonie du silence loge dans le regard ainsi qu'au fond d'un puits un diamant inviolable. Approchez. Regardez. Que voyez-vous? L'eau immobile et soudain, dans le vent, le doux tressaillement du miroir. Et l'éclat de cette pierre que personne ne tiendra jamais dans sa main. Rayons bleutés, fulgurance du mouvement secret. L'œil de l'homme peut dominer l'univers. Mais posséder ce diamant? Posséder l'âme des choses? Mais s'égalier au dieu Un?

III

1. Jusqu'au lever du soleil, l'émoi vibrera. Dans le noir, comme des apparitions, soudaines, transparentes, les passions s'élèvent. Interrompus les rêves! Disparus tous les passés! Au cœur de l'espace, la mort fait entendre son roulis. O mon Prince, vos peuples, la nuit, se réfugient dans les désirs et les parfums.

2. Il y avait de la musique partout et nous l'entendions avec mélancolie. Lui ne disait rien. Hochait-il même la tête? Nous ne voyions que son profil mêlé aux tremblements de l'air sur le sable.

O ville maudite!

O péché!

Les musiciens avançaient vers nous comme un serpent des mers immondes en agitant mille tresses. Des hommes vêtus de blanc et d'or les suivaient et parfois les précédaient en dansant. Leurs sandales dorées brillaient sur leurs pieds noirs.

O efflorescence des pas!

O voluptés!

Les instruments étaient des flûtes faites des os blanchis des aigles; des syrinx échappées au sac de Cumès; des volubilis aux cris aigus; des archets horizontaux sur lesquels dansaient des entourloupes de singes; et cette darbouka dont le rythme frappait l'éternité en pleine face.

O musique des sphères!

O infortune!

IV

1. Tout le matin, cet homme tragique et abandonné somnole et laisse le rêve s'enrouler autour de lui comme une eau salée. Le soleil brille-t-il? Il n'en sait rien. Ses rideaux sont tirés contre le jour. Ils sont de soie lourde et verte. L'ombre riche emplit la chambre. L'homme rêve et ne rêve à rien. Ainsi reposent dans leurs châteaux les rois aveugles.

Dehors, les feuilles du jardin pourrissent. Dans sa main le rêveur tient une pièce de jade, durance arrachée à la terre. Dans cette main, il tient ses songes. Quand l'homme bouge, la pierre luit. L'air est silence. Qu'y a-t-il dans cette solitude? Au milieu des cris de la ville, un homme se retire dans sa nuit et son rejet. N'est-ce pas assez?

2. O péché qui répands l'ombre sur la vie! L'homme naît avec greffé sur lui comme un oiseau au bec d'acier, jamais repu de sang, le Péché tentaculaire. Il pleure, il appelle un sein et ses latences. Devant ses âges, s'ouvrent d'immenses portes noires. Riches châteaux, cours intérieures, tournois, gages d'amour. Fermé, le placard aux hennins! Soudain, aucune voix ne vient rompre le silence. C'est fini. Les heaumes sont rouillés, les plumes incolores s'envolent au Ponant. Seules la solitude et le péché demeurent et s'entretiennent à voix basse dans une jungle de jardins.

Quiconque entendra ce dialogue aura la vie éternelle.

V

1. Quelle que soit la route, l'homme marche. Il regarde à droite et à gauche, par échappées, mais son pas est ferme et son bâton frappe la terre au rythme du pied droit qui se lève. Devant lui, aux confins du monde, le ciel s'abaisse comme une visière. Le soleil plombe. L'homme avance. A quoi pense-t-il dans son âme? Quels sont ses désirs lorsque fouette le vent et que soudain son visage entre dans la fraîcheur de l'instant? Quels songes si devant la porte de la ferme paraît la mère qui appelle? Quels regrets lorsqu'au milieu du village s'ébranle le cortège des noces et que les cris de joie éclatent dans la rue? Eternelle jeunesse de ce qui n'est pas soi! Le voyageur presse le pas et son bâton tremble dans sa main.

S'il ne fuit pas, si vite que ses jambes sont comme des ailes, il déposera son fardeau. Et s'il n'est plus ce voyageur, que sera-t-il?

2. L'hypnose du sang sera donc toujours la plus forte! O mère qui appelle, pourquoi appelles-tu? D'où viennent tes voix? D'où l'odeur rafraîchissante de ton haleine? Et pourtant les voyageurs ont oublié leurs mères. Il ne leur reste, au tournant de la route, sous les arcades des villes, dans l'illumination des promenades et des quais, qu'à tourner vers l'intérieur du passé leurs yeux morts. Que reste-t-il de l'enfance? Rien. Une odeur, soudain, parfois, fait vibrer le vieil homme. Un parfum et ses narines se dilatent. Un bruissement et son cœur oublie sa fatigue. Loin de la route, une voix de femme crie. C'est toi, mère! C'est ta voix, ce sont tes gestes, c'est l'odeur éternelle de tes bras frais et tachés de soleil, c'est le mouvement de ta vie qui s'étend dans le ciel et fait que les arbres se penchent et répandent le souffle de l'ombre sur des têtes fatiguées et blanches.

VI

1. Oserai-je, moi, homme de péché, lever mon front vers vous? Qui suis-je? Depuis la chambre la plus reculée de ma maison, j'ai entendu le bruit du cortège. Je n'ai pas bougé. Ne savez-vous pas qui je suis, vous qui savez tout et lorsqu'au fond de la mer les poissons s'aiment dans l'eau froide? Je suis resté immobile dans le silence de cette pièce sombre et la musique est parvenue jusqu'à moi avec l'odeur des foules.

Mon corps soudain a palpité. J'ai traversé les mille parvis, ébloui par votre lumière. Je me suis dressé sur le seuil, prêt à chanter avec tous les autres.

Entre la maison et la rue, j'ai attendu. Vous êtes passé, Prince des sables et des eaux, ô Dieu, comme nu parmi les peuples de la soie. Note puissante au cœur de la musique, oiseau qui fend l'air sans ouvrir les ailes, arbre qui retrouve sa racine dans les cieux. Et vous n'avez pas vu en moi le serviteur de vos savoirs et l'échanson de vos soifs.

2. Certains hommes aiment la solitude, d'autres recherchent la foule. Pour aller vers les uns, le Prince traversera les rangs des autres. Il marche comme s'il ne voyait pas et pourtant. Pourtant son regard s'allume lorsque, les yeux baissés, il reconnaît en l'un les mérites, en l'autre cette clarté qui répond à la sienne. Ainsi certains bateaux, filant à mât et à corde, fuyant devant la lame, naviguent droit vers des îles enchantées. Perdus, eux? C'est vers les hommes de solitude que va le Prince.

J'appartiens hélas! à une autre espèce.

«Au milieu du désert des hommes,
De nuit, j'ai dressé ma maison,
Elle a cent mille étoiles comme
Le ciel au cours de la saison.
J'y vis seul et ses murs me nomment
Par le plus doux de tous les noms
Père, Frère, Amant, tout en somme

De ce qui rend fier. Je répons
Comme on faisait jadis à Rome
Par Salve! Ave! Vale! Sons
Qui recouvrent ce que nous sommes.»

Au creux de la dernière pièce tapi, j'attendais que vinsent vers moi quels enchantements! Amoureux du silence et du désordre, des remous et de la solitude, que pouvais-je devenir sinon l'ordonnateur des songes? Le Prince a paru, il a passé devant ma maison de lumière et son regard de douleurs n'a rien vu. Il n'a pas saisi le mien, derrière ses murs. Je suis resté m'asseoir au pied d'un tableau doré. Des musiciens sont venus sur mon ordre. Ils ont joué jusqu'à ce que je m'assoupisse une musique noble et lente que venaient déchirer, par instants, des claquements de fouets et les cris des jeunes filles.

VII

1. Devant la Porte, les fleurs donnaient à la ville son air de fête. Sur les murailles saintes, les fidèles brandissaient des palmes. On entendait rire. Le mystère jaillissait des jardins comme un trop-plein de clarté. Dans leur bonheur les maisons paraissaient vides. De la place, montaient des chants mélancoliques. Au milieu des fleurs, dans le frouement des branches, les voyageurs hésitaient à franchir ce seuil.

Je m'approchai d'une vieille femme en qui je reconnus la mère future. Les yeux dans une flaque d'eau et de cendre, elle regardait s'y refléter un nuage. «Pourquoi cette pesanteur, lui dis-je, de nos âmes?» «Il nous a quittés — répondit-elle et ses mots furent prononcés à voix basse.

Vous aviez fui la ville. Nos songes s'étaient vidés d'images. Ainsi la blancheur d'une maison n'éclate plus sans lumière. Et pourtant la maison est blanche.

2. Que faire lorsque toutes les portes se ferment? Cet homme met la main dans sa poche. Il y prend son trousseau de clés. Il va ouvrir. La clé tourne dans la serrure. Une autre; une troisième. Toutes. La porte reste fermée. A droite, à gauche, le couloir qui n'a pas de fin. «Me serais-je trompé de porte?» — Non, pourtant. C'est bien elle, la porte bien-aimée. Il entend même les bruits de sa maison, les parquets qui craquent, le volet (toujours le même) qui bat. C'est bien sa porte, son chez-lui, sa vie derrière cette muraille de Chine, impénétrable. Il attend. Il reprend son souffle. D'autres vont et viennent, entrent, sortent. Il les connaît. Ce sont ses voisins. «J'ai perdu ma clé» — leur dit-il. «Adressez-vous au concierge.» S'adresser au concierge? Il sait, de science certaine, qu'aucune clé n'ouvrira plus la porte de sa maison. C'est fini. Et que vienne le concierge, qu'il ouvre! Rien ne sera plus pareil. Entre sa maison et lui, il y aura eu ce rejet, ce déni, ce mépris, ce refus, cette insulte qui a transformé en bête fauve et secrète l'âme de son âme.

VIII

1. Les arbres sont morts. Les oiseaux ne quittent plus le ciel. Autrefois, en vain, en vain, j'avais espéré que par-delà les êtres et les chaînes de montagnes, votre voix, une fois entendue, vivrait éternellement. J'écoute. La nature ne répond que par le bruit immuable de la mer qui touche mon seuil. Parfois monte le cri d'un animal solitaire. Est-ce lui qui a crié? Est-ce moi?

2. Combien de fois, au cours de son existence, l'homme de joie, l'être de bonheur, est malheureux! S'il les regarde, les pierres se fendent. S'il tend l'oreille, les renards retiennent leur souffle dans les buissons. Cela, le jour. La nuit, les chouettes ouvrent leurs yeux tout grands, en sorte que leurs pupilles éclatent; elles cessent d'ululer. Ainsi la tristesse d'un seul homme brise l'harmonie du monde. C'est que son Dieu, parfois, se retire de l'homme. Tout devient désolation. Un jour, cet homme allait de par les routes, vers l'Orient, vers les marches de ce pays. Il approchait, la nuit tombante, des forêts et des champs où moururent amis et ennemis par millions. Les routes de la souffrance et des gémissements inutiles se succédaient dans l'ombre et sur la terre planait, avec les brumes glissantes, l'odeur du sang. — Où êtes-vous? ô Dieu, où vous terrez-vous? ô Prince des Vies, où dormez-vous? — La tristesse de ces présences remplissaient de larmes les yeux de l'homme. Cette vallée des piques! Et voilà qu'au milieu du silence des arbres, de ce milieu, monte un cri. Oiseau blessé? Chien qui a peur? Plainte du sol trempé? Vous, Parques? L'homme avance plus vite. Loin de cette nature qui l'enveloppe, le pénètre, avec son cœur qui bat l'estrade, il fuit. Peu lui importent les cris, la détresse. Il fuit loin des bêtes et des pierres, car il sait que ces appels de détresse, s'il ne fuit pas, vite, vite, se gonfleront comme le cri de sa mort à lui, à lui.

IX

1. Crainte et respect! Devant la volonté de cet Autre, les peuples s'inclinent. Le Prince des sables et des eaux s'est une fois levé au milieu des hommes. Ce fut à une époque lointaine. Lui-même obéissait à une puissance mère de la sienne. Il commandait en son nom. Conjugué au sien comme une fleur à sa tige, comme au lion sa griffe, comme au désert la source. Nous avons obéi.

Mais cette présence s'est peu à peu dissoute comme un brouillard qui monte et devient nuage. De la langue sont nées d'âpres paroles. Elles ont semé le doute. Quel est donc cet Autre? — disaient-elles; que nous a-t-il donné? Pourquoi Lui? Ses intercessions dans les mains, notre Prince s'est retiré. Et nous voici au milieu de la plaine brûlante dans le désordre des cœurs trompés. Peut-on Le rappeler? Peut-on faire renaître son nom aux lèvres des enfants?

2. On nous avait enseigné l'amour. — Aimez, nous disait-on, et jusqu'à vos ennemis. Que n'avez-vous trois, cinq, sept, soixante-dix-sept joues! Tout est amour dans la nature! L'homme est noble, généreux, il est bon. Et ne le serait-il pas qu'il faudrait l'aimer, puisque c'est ainsi que l'a voulu le Père. Il le demande, il le commande. Sa voix est impérieuse, volontiers fronce-t-il le sourcil. — Nous écoutions, nous obéissions, préceptes, firmans! Votre doux visage, inconnu de chacun, pourtant révélé à plusieurs, se mêlait au rythme sauvage des volontés. A la cruauté du Père répondait votre silence, un doigt sur la bouche, les yeux mi-clos, et l'autre index élevé vers le ciel pour indiquer la voie. Nous suivions votre parole inaudible jusque aux derniers replis de la pensée et du désir. Dans leur désespoir, les amis se consolaient, disant: Il nous aime. — Et vous nous aimiez. — Mais fallait-il toujours attendre, gémir, adorer, obéir toujours? Un jour, qu'il pleuvait, le soleil semblait nous avoir dit adieu, l'âme des hommes s'est affirmée. Ils ont dit non. Ce mot se dresse depuis comme, au désert, une colonne de sable dans le vent. Au matin, les hommes, sortis de leurs demeures, vous cherchaient, car ils voulaient bien tout rejeter, mais non pas vous perdre. Ils ouvrirent votre porte sur une maison vide. L'ordre de l'absence régnait. Le soleil revenu

semblait vous avoir aspiré en lui. Dans la lumière, les hommes se prirent à regretter. Trop tard? La fragile odeur des lauriers, une subtile raréfaction de l'air, le vent soudain immobile et comme saisi dans sa course, les paupières fermées de tous, nous apprirent, mieux que des paroles, que vous aviez obéi au Père, que vous nous aviez quittés. Avant que nos pleurs en retentissent, un grand oiseau blanc, né du mystère, est venu se poser sur votre toit et a battu longuement des ailes.

X

1. Il est vrai qu'un soir étrange tombait sur la terre. Mais personne ne le remarquait. Vous l'avez vu. Qu'il en soit ainsi, avez-vous dit. Vous avez pressé le pas vers la ligne blanche de la mer. Cherchiez-vous quelque lente apparition du jour? Minuit, hélas venait. Au bout du jardin, c'était la nuit sonore.

Vous êtes parti. L'univers dans sa solitude vous environnait et battait à vos tempes. Vous vous êtes enfoncé dans le noir sans que le pas de votre cheval hésite. Peu à peu sous nos yeux vous avez disparu sans que personne ne se hasarde à vous suivre. Seul un papillon aveugle voletait au-dessus du gouffre. Seul il sait par quel sentier vous avez choisi d'aller.

2. Entre eux, ils disaient :

— Il nous a apporté la mauvaise conscience et nous n'en voulons pas.

— Il nous oblige à rejeter nos désirs et nous les aimons.

— Il nous dit qu'il y a un ciel par-delà celui qui abrite notre immense et merveilleux soleil, et nous ne le croyons pas.

— Il nous dit que tout est amour et nous savons qu'il ment.

— Il veut supprimer nos démons et nous les avons toujours révévés.

— Il nous dit d'ignorer la Bête et nous rions de ses rugissements.

— Il nous dit que l'or éclate en nous et disperse nos âmes et nous savons qu'il les durcit.

— Il nous dit que Dieu nous abandonne et nous respirons partout Sa Présence.

— Il nous dit que tout est mystère et nous ne voyons que la lumière.

— Il nous commande de nous aimer et pourtant déjà nous nous aimons.

Gloire, ajoutaient-ils, à celui qui transforme le Monde. Mais qu'il périsse!

XI

1. C'est que personne ne vous a vu sortir de la ville! Perdu dans la foule? Ou votre cheval, soudain dès après les portes, s'est-il enfui dans l'air des sables? Est-ce votre âme qui a frémi trop vite? Est-ce un nuage qui vous enveloppe et vous aspire vers le ciel? L'opprobe du sang fut-elle la plus forte? Personne ne vous a vu disparaître, sinon à la croisée des chemins un arbre avec ses mille branches.

Reviendrez-vous riche d'imprécations et de songes? Notre terre est vide où vous ne moissonnez pas. Entre les lèvres des amants, l'amour est un parfum scellé. Et la parole, mot par mot, répond à vos regards.

2. De cette ville, on n'entend pas le bruit de la mer. Pourtant les vagues pénètrent dans les anfractuosités et voilaient tout avec un bruit blanc. Ah! dire la souveraineté de la mer! Mais les saints préfèrent le désert, où un lion les attend sur la montagne. La mer, elle, remplit le monde de son bruit. Des cités l'habitent dont personne ne surprendra le mystère. A ses confins d'autres villes se dressent, illuminant les roses et suscitant la nuit. Et lorsque le voyageur, son cœur lourd, se penche à la fenêtre, il voit l'eau, il entend le cri des profondeurs, il rêve à des mariages marins. Dans la rue, à ses pieds, des chiens se traînent et hurlent, affamés.

La mer, loin des terres brûlées, roule sur elle-même avec un fracas stellaire. O délire cosmique! La ville aux confins du désert, de l'inconnu désert, se dresse dans son mirage et arrache toujours aux hommes la même plainte basse.

XII

1. Sous le cercle du ciel les hommes se sont levés contre leur Père. Où étais-tu — disaient-ils — tel jour, à telle heure, lorsque sonnait tel buccin? Pourquoi nous as-tu faits tels? J'étais l'un d'eux. Peut-être hurlais-je plus fort que tous ces loups. Aujourd'hui les entrailles du père dépossédé fument contre l'air aigre. Il est devenu cela qui brûle toutes les herbes.

Ces mêmes hommes (et comment au milieu d'eux ne reconnaîtrais-je pas mon profil?) auront entendu le dernier cri du Père. Ils ont vu s'élever la langue de feu. Et voilà qu'ils pleurent vers lui, vers vous, c'est eux, c'est moi, cri inépuisable de l'homme! Et à l'ardeur du cri se mêle une odeur nouvelle, celle de l'âme future et de notre sang.

2. — Je veux! Je veux!

— Que veux-tu?

— Tout.

— Pense aux onagres.

— Quels onagres?

— Ce moine.

— Quel moine?

— Dans le désert, ce moine avait dompté des ânes. Leur sauvagerie en lui avait perdu son feu. Mais d'autres vinrent, plus rudes encore, et le matèrent, lui. Malgré ses pénitences, on dit chez les stylistes: Une grande colonne est tombée.

— Je veux! Je veux!

— Que veux-tu?

— Tout.

— Pense à la vaine gloire et au soleil qui brille également pour tous. Reine du silence et des paroles, la gloire est semblable au bouc

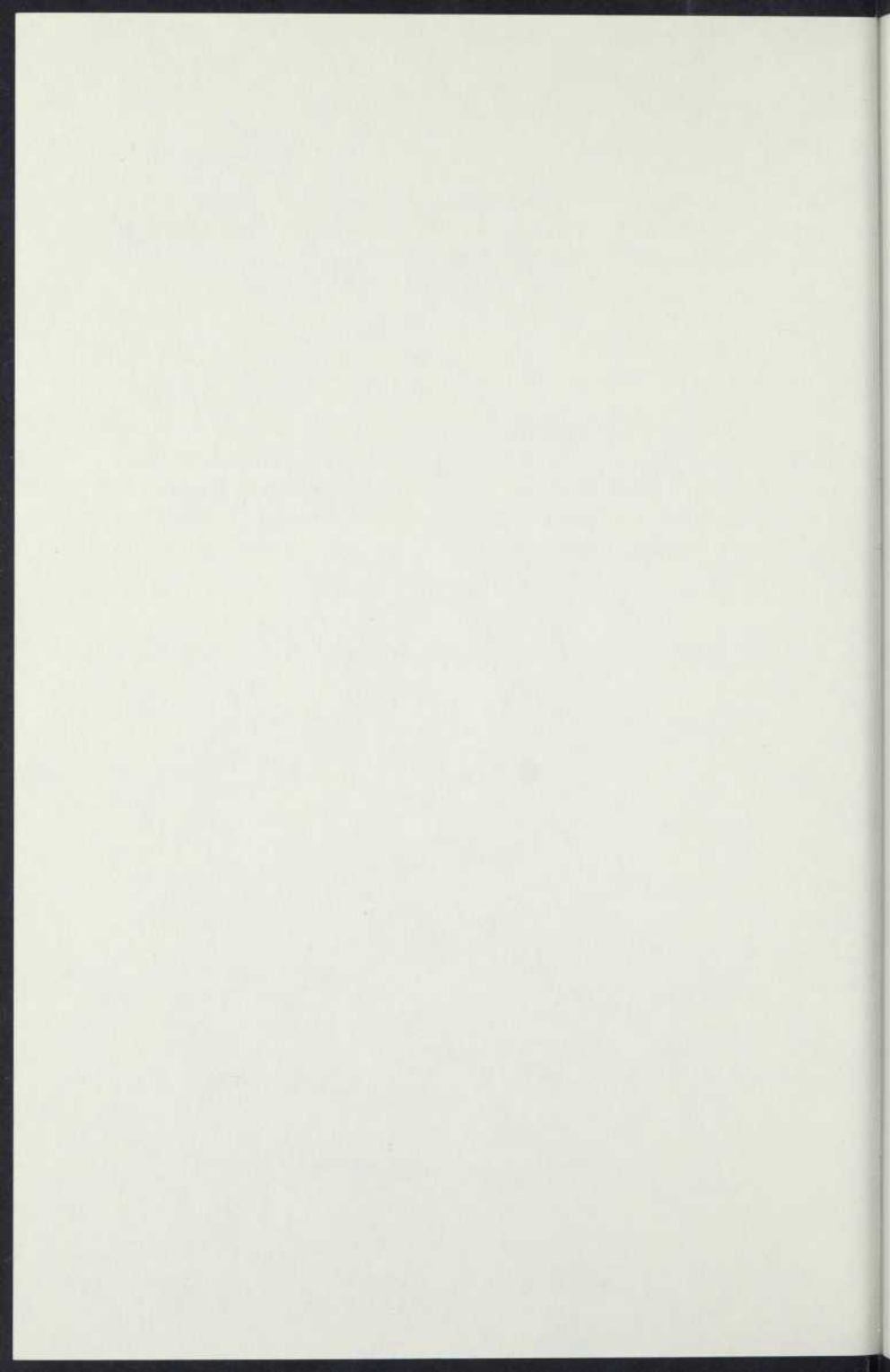
sacrificiel, maître du monde et soudain la lame brille sur sa gorge comme sur celle de la brebis la plus douce. Le soleil nous éclaire et chacun cherche éperdument son ombre.

— Je veux! Je veux!

— Que veux-tu?

— Tout?

— Toi-même? moi? Dans les profondeurs de la mer, les vents soulèvent les algues où s'aventurent, se perdent et meurent les poissons géants. Ainsi toi et moi, ô mon fils, vous et moi, ô mes fils, le même vent nous arrache à nos racines et nous effacera comme l'eau recouvre les écritures les plus belles.



MARCEL GODIN

LA PETITE VIEILLE
AUX COQUILLAGES

NOUVELLE

MARCEL GODIN est né à Trois-Rivières, en 1932. A publié *La cruauté des faibles*, recueil de nouvelles (Editions du Jour); *Ce maudit soleil* (Paris, Laffont), *Une dent contre Dieu* (Laffont); *Danka* (L'Actuelle), *Confettis* (Hurtubise-HMH), *Manuscrits* (Stanké). Egalemeht des nouvelles dans diverses publications, plusieurs pièces de théâtre pour la radio et la T.V. au Canada. Un nouveau recueil de nouvelles doit paraître prochainement. Prépare un roman: *Chroniques d'Ostrevent*.

Imaginez qu'au premier matin de vos vacances, dans un motel au bord de la mer, on vous réveille par des bruits insolites d'objets, comme de vieux os séchés qu'on entrechoquerait dans une chaudière métallique, et puis, le son d'un robinet ouvert à pleine capacité et, du fait qu'il se trouve à deux pas de votre porte, paraît donc encore plus près de vous, presque à votre côté, et vous n'auriez qu'à tendre la main hors du lit pour faire cesser par ce geste la cause de votre désagréable réveil.

— Qu'est-ce que c'est, m'a demandé Clotilde, non sans impatience, en levant la tête de son oreiller, pour prêter l'oreille, aussi contrariée que moi.

Il était quatre heures. Je me suis levé et je suis allé soulever la serviette de bain qu'on avait mise devant la porte vitrée pour suppléer à l'absence d'une toile et de rideaux, et j'ai vu la silhouette grise d'une petite vieille qui lavait soigneusement des coquillages, en se parlant à elle-même ou en récitant des prières.

— Ce n'est rien, dis-je, à Clotilde. Il y a une petite vieille qui lave des coquillages. Et je suis retourné dans le lit reprendre ma place et rechercher la chaleur qui m'y attendait.

Nous nous sommes rendormis, collés l'un à l'autre, pour être à nouveau réveillés, ainsi, deux autres fois, par les mêmes bruits agaçants.

— Non mais, j'espère que ça ne va pas être comme ça tous les matins, ragea Clotilde.

— J'espère que non, ajoutai-je, en baillant, mais j'étais complètement réveillé. J'allumai une cigarette que je fumai en regardant le plafond et, enfin, je me suis levé pour préparer les jus d'oranges et le café.

Le va-et-vient commençait. Le livreur de journaux frappait aux portes, les servantes chargées des tâches domestiques commençaient leurs travaux en bardassant leurs outils. Des gens de passage, qui s'étaient arrêtés pour la nuit, repartaient, continuant leur route, non sans avoir claqué les portes et marché du talon, polluant par le bruit un endroit de calme et de repos. D'autres personnes qui, comme nous, s'étaient installées ici pour quelques jours de vacances, sortaient humer l'air frais du matin en sirotant un café chaud.

— Good Morning, Sir!

— Good Morning, répondais-je, sans plus, en levant la main, souriant, pour répondre à un salut qui venait de plus loin.

La mer, en face, à perte de vue, la mer, les vagues agitées et fortes, la plage immense, longue de plusieurs milles, quelques enfants jouent déjà dans le sable avec de petites pelles et des chaudières, des gens cueillent des coquillages et des pierres sans valeur que la marée a serties sur la grève. Le soleil brille. Il fait chaud. J'observe, pour la première fois, ce qui se répétera chaque matin, selon le même scénario. Le garçon de service, sans doute un étudiant, déploie les parasols et les chaises à louer, plaçant sa propre chaise sous son propre parasol ainsi que la petite boîte en bois dans laquelle il dépose l'argent. A un geste de la main, il accourt vers vous et plante un parasol en se livrant à une danse curieuse et quand il l'a bien planté, il s'en retourne en souriant avec les dollars qu'il s'empresse de ranger dans sa petite boîte.

Good morning!

Petite phrase simple qui tient lieu de conversation, qui dit tout sans rien dire, parce que les gens ne se parlent pas, ou ne se parlent que par stricte nécessité.

Alors, la plage commence à se peupler, d'abord par les habitués qu'on reconnaît à leurs manières et l'assurance qu'ils mettent à s'approprier un coin de plage, en étendant d'immenses couvertures sur lesquelles ils déposent leur radio, leurs lunettes, des livres qu'ils ne liront sans doute pas, des tubes et des pots de crème solaire dont ils s'enduisent outrancièrement pour brunir comme des nègres quand, en ce coin d'un Etat d'Amérique, on pratique encore la ségrégation raciale et que les noirs, sauf exception qui confirme la règle, ne semblent pas

avoir droit à la plage, si ce n'est, tôt le matin, pour la ratisser et ramasser les déchets de toutes sortes que les blancs y ont semés la veille.

Clotilde et moi nous nous installons sous le parasol. Elle, avec un best seller américain; moi, avec *La Jeunesse d'Alexandre*.

Que c'est bon d'être en vacances! Que c'est bon lire, le matin, à la plage, s'arrêter soudain, échanger quelques mots, rêver à n'importe quoi et observer le comportement des humains qui vous entourent.

Nous avons loué ce motel pour quelques jours, pour revoir la mer, se réconcilier avec soi-même, prendre du soleil, changer de fatigue et pour dormir, surtout dormir, nonobstant la petite vieille aux coquillages, bercés par le clapotis des vagues et drogués par les sels marins.

Comme nous vivons constamment dehors, le motel que nous avons loué importe peu pour nous. Il est mal meublé, mais assez confortable, car il y a le nécessaire à nos modestes besoins. Il est adjacent à six autres «unités» identiques, quoique décorées différemment, mais ces petits motels ont ceci de singulier, comparativement aux autres qui longent la mer: ils sont plus en retrait et nous isolent, avec leur plage privée, des foules affalées à l'écoute, non pas de la chanson des vagues et des oiseaux, mais des sempiternelles informations météorologiques et du flot des «hit parade» que répètent les radios tous syntonisées au même poste.

C'est ainsi, chaque matin, la foule se gonfle, se gonfle, prend des proportions démesurées et, plus elle se gonfle, plus elle devient anonyme et laide, à l'exception de quelques enfants qui dérogent à la laideur et ce jeune life-guard, beau comme l'Alexandre de mon livre, blond, bronzé et parfaitement musclé comme une statue romaine. Il communique par le sémaphore en agitant ses drapeaux délavés, avec tant de ferveur et de conviction qu'on peut comprendre à ses mimiques et à ses expressions les messages qu'il envoie à d'autres collègues.

Il est beau. Clotilde le dit. J'en conviens d'autant plus que la masse humaine qu'il surveille du haut de son perchoir pêche par excès de graisse et de muscles mous.

Des badauds se promènent, se comparent; des filles, dont on voit qu'elles cherchent à s'identifier et à copier les vedettes de l'heure, s'exhibent, l'air de rien, parce qu'elles ne sont même pas elles-mêmes, et quêtent des regards appréciateurs; de jeunes gens courent pour ne pas être en reste de la mode qui est de courir vers nulle part; des cerfs-volants égaient le ciel et des avions le sillonnent en traînant des banderoles publicitaires.

Rien de transcendant, sinon ce ridicule vieillard coiffé d'un chapeau-parasol-miniature-made-in-Japan et dont le maillot de bain, trop grand pour lui, flotte autour de ses jambes trop maigres, blanches et arquées; ou encore ce couple d'adolescents amoureux qui cherchent une approbation et nous prennent pour complices. Ils viennent s'installer devant nous pour s'ébattre sous nos yeux. Oh! Ils ne commettent rien, des attouchements innocents et passionnés et, presque avec gêne, ils arrivent avec des feintes, des prétextes et beaucoup de gaucheries à échanger de simples baisers, en rougissant comme il sied à leur âge.

Voici le clou de la journée, un phénomène invraisemblable, mais peut-être pâmerait-il Fellini? Il arrive de loin une grande charrette montée sur d'immenses roues et couverte d'une toile beige dans le style western, et cette charrette est tirée par d'immuables chevaux blancs, synthétiques, harnachés de breloques scintillantes, mais ça flotte, c'est sur l'eau, c'est irréaliste, surréaliste, laid et beau à la fois et, de cet étrange attelage, s'échappe une musique amplifiée, distordue qui s'inspire elle aussi du «hit parade» et, selon la mécanique programmée, annonce qu'il faut aller, le soir, à la fête du village, dans une boîte de nuit dont j'ai oublié le nom et qui s'inspire du même style. Il faut y aller. Et les chevaux avancent, sans bouger. Le chariot les suit, roues immobiles, et balance au gré des vagues, pique du nez, se relève et ce bateau déguisé s'éloigne lentement en longeant la grève. Il reviendra, vers la fin de la journée, quand la plage commencera à nouveau à être déserte.

C'est l'heure de l'apéritif et le moment de préparer le petit déjeuner. On se lave les pieds pour enlever le sable dans un bassin en plastique placé sous le robinet, celui-là même que la petite vieille fait couler le matin avec tant d'irrespect. On s'essuie et on reprend nos

verres dont les glaçons émettent un tintement pareil aux coquillages dans la chaudière métallique.

Mettre la nappe à carreaux rouges et blancs, ouvrir la bouteille de vin rosé, préparer la salade et les viandes fumées, les fromages et les fruits et ne pas oublier le pot de fleurs coupées. Tous les midis, manger dehors même si on sait que cela contraste avec les habitudes des autres gens qui nous regardent étonnés, comme s'ils n'avaient jamais rien vu et qui, eux, se contentent de croustilles amollies par le soleil et de bière tiède.

Un certain midi, il y avait trop de nourriture et il fallait partager. Je suis allé, en accord avec Clotilde, vers un couple sympathique que nous avons remarqué et qui, chaque jour, venait prendre place non loin de nous. Je les ai invités à partager nos agapes. Ça été comme si nous leur avions offert du poison. Ils se sont récusés pour des raisons qui ne tenaient pas, en faisant des grimaces; peut-être avaient-ils peur de nous, étrangers, peur de perdre leur incognito ou encore de devoir rendre d'une manière ou d'une autre ce qu'ils auraient accepté, quand nous l'offrions pour l'unique plaisir d'offrir et ne pas gaspiller. Hélas, nous avons dû jeter les restes, à regret, et ces gens-là sont partis, gênés, mal à l'aise, infirmés par leur manque de simplicité et leur incapacité à recevoir quelque chose de gratuit.

C'était bon le midi manger dehors, terminer la bouteille de vin en reprenant nos places à l'ombre du parasol en attendant mollement l'heure du bain, quand la plage enfin serait déserte.

Ai-je dit que là-bas, les gens ne se parlent pas entre eux? Que chacun fait sa petite affaire, indifférent aux autres; ce qui est merveilleux en un sens et permet d'être à la fois seul et parmi les autres. Certes, il y a eu des exceptions dont M. et Mme Vietnam, Monsieur, madame et mademoiselle Plumberry; les Augustini, Emiliano et Gina; Alexandre le jeune life-guard qui venait boire un pot avec nous à la fin de sa journée de garde et puis la petite vieille aux coquillages de qui j'ai appris, au hasard, qu'elle aimait follement la mer, qu'elle était accompagnée de son homme qui, lui, n'aimait pas

la mer et demeurait enfermé toute la journée dans son motel, couché devant la télévision.

— Faut-il être assez dingue, dis-je à Clotilde, en lui répétant ce que la vieille m'avait raconté. Venir à la mer, au soleil et s'enfermer dans un motel! Il doit sûrement être schizo! Et je touchais ma tempe du bout des doigts.

M. et Mme Vietnam ne portaient pas ce nom, mais un autre de consonance hollandaise, si difficile à retenir que je l'ai oublié. Clotilde aussi. Nous les avons surnommés ainsi parce qu'il avait fait la guerre du Vietnam. Quant à Madame, dont nous avons également oublié le prénom, elle était infirmière. C'était une femme ni belle, ni laide, mais elle avait un certain charme, une gentillesse non feinte et, de toute évidence, elle semblait aimer son homme comme un chien aime son maître. Ce dernier n'avait rien de particulier, sinon un sourire légèrement insipide et demeuré, un regard vague, les yeux roulant dans une sorte de sirop jaune qui trahissait ce qu'on sait, mais voilà, il cachait sa maladie, il semblait en avoir honte et il buvait son scotch à même le canon d'un fusil à eau. Fallait le voir, enfantin, tourner la tête de gauche à droite, vérifier s'il n'était pas observé et, soudainement rassuré, l'air de rien, porter le canon du pistolet chargé dans sa bouche et presser la gachette par petits coups saccadés, en décharger la liqueur avec empressement et, rassasié, retirer la fausse arme, la laisser tomber sur la serviette de plage et sourire à nouveau à sa compagne et à nous qui l'observions. Elle le regardait les yeux mouillés, complice, émoustillée par la symbolique du geste.

A intervalles réguliers, il refaisait la guerre à sa manière ou se suicidait sans doute à petit feu et le petit pistolet en plastique rouge brillait sous le soleil dont les rayons faisaient de sinistres ombres sur la marque de commerce gravée en relief et qui trahissait l'origine de ce jouet aux fins détournées. Quand ils en avaient assez, vers les quatre heures du soir, ils allaient se saucer dans la mer, revenaient se doucher sous le robinet devant notre porte et allaient s'enfermer dans leur motel, le temps qu'on devine, à faire ce que l'on devine, puisqu'ils le signifiaient à force de signes, de gestes et de sourires qui n'étaient pas équivoques. Ainsi en fut-il et nous n'avons rien su de plus à leur sujet et nous n'avons entendu d'eux pas beaucoup plus que leur

«good morning» et leur «good night» quotidiens, ainsi que leur dernier «good-bye» du jour de leur départ qui se fit sans laisser de vide.

Monsieur, madame et mademoiselle Plumberry n'étaient pas de la même race. Lui appartenait à cette catégorie d'ivrognes de la fin de semaine qui, ouvrant une bouteille, la boivent jusqu'à la lie. Mademoiselle était un bel enfant gâté, toute délicate, presque en porcelaine, comme sa mère, et couvée, comme sa mère, sous l'aile protectrice d'un coq phalocrate, fier, sûr de lui, en possession tranquille de sa sécurité, de ses vacances, de sa voiture, de sa maison, de son fonds de retraite, de son immortelle individualité, de sa fille, comme de sa femme qui, si elle n'eût été animée, aurait pu être une poupée gonflable.

Or, un soir, nous avons été invités devant leur porte quand mademoiselle se fut endormie. Nous avons causé de tout, enrobés dans la sympathie factice et superficielle, en buvant, en riant, comparant nos signes du zodiaque, le coût de la vie, les températures de nos ciels respectifs selon les saisons, pour terminer à notre convenance par des sujets beaucoup plus sérieux où, l'alcool aidant, il condescendait à descendre. Que lui importaient la situation politique mondiale, la qualité de la vie, la protection de l'environnement, la montée du fascisme, la médiocrité par le bas, l'humanisme et autres sujets qui occupent les esprits les moins inquiets, curieux et conscients de vivre sur une planète? Si madame Plumberry semblait intéressée par nos propos elle ne le signifiait que par des onomatopées, ayant perdu l'habitude de la parole, à cause de son puritanisme protestant, perdue aussi l'expression même d'une personnalité propre mais, parfois, elle souriait à propos, non dépourvue d'intelligence et approuvait d'un signe une pensée qui épousait sa pensée de pauvre femme éteinte et tenue au secret des pensées des autres.

La soirée se déroula ainsi, de mot à mot, par dialogues de quasi sourds, dans la paix environnante, accompagnés tous les quatre par les bruits nocturnes et le doux déferlement des vagues. Et puis, tard dans la nuit, nous nous sommes quittés pour toujours, M. Plumberry, profondément soûl, dérangé par la teneur de nos préoccupations, crut bon d'ajouter, en chambranlant, la langue pâteuse, que le Christ avait été crucifié pour avoir voulu porter le poids du monde sur ses épaules et nous menaçait du même sort si nous persistions à vivre ainsi avec le

souci de valeurs devenues marginales. Et ils sont entrés dans leur motel, trop souls pour faire l'amour, mais avec l'auréole de leur individualisme, l'armure de leur égoïsme et leur lumineuse médiocrité de parvenus.

Nous nous sommes couchés amoureuxment tristes, en souhaitant dormir, surtout dormir, mais en craignant qu'au petit matin la vieille dame aux coquillages ne recommence son irritant manège.

Le lendemain soir, après une journée semblable aux autres, entourés des mêmes gens ou de nouveaux visages, nous avons été attirés par le bruit des pièces pyrotechniques et nous sommes allés marcher dans le sable ou plutôt voir, de la plage, comment les vacanciers fêtaient l'anniversaire de leur fédération.

A gauche ou à droite, devant toutes les maisons, les chalets, les motels, sur les terrasses et sur la plage s'élevaient dans le ciel humide et brumeux des milliers de pièces pyrotechniques qui montaient tant bien que mal pour éclater sans atteindre les mêmes hauteurs que par temps sec. Et les éclats de feu multicolores retombaient comme autant de pétales de fleurs momentanément phosphorescents.

Devant notre motel, la plage était presque déserte, car seul un homme vieux, rondet, s'efforçait d'allumer un feu de Bengale dont il avait introduit la tige dans une bouteille vide de coca-cola et vers laquelle il approchait la main, à bout de bras, comme s'il devait allumer une charge de dynamite. Ça n'allait pas et sa femme observait, de loin, appuyée à la rampe de bois qui séparait le trottoir en béton du sable de la plage, l'exhortait à la prudence par des cris si hystériques qu'on aurait cru qu'elle allait exploser.

J'allai vers lui en riant et je remarquai, au nombre incalculable d'allumettes en cartons qui jonchaient le sable autour de la bouteille, qu'il s'y prenait mal, manquait de patience tant sa femme l'énervait ou qu'il craignait que ces objets pourtant inoffensifs ne soient meurtriers.

Laissez-moi faire, dis-je, je vais vous aider, vous allez voir, c'est simple. J'approchai la flamme d'un briquet et le tint bien en place. Au bout de quelques secondes l'objet s'alluma de tous ses éclats aux

applaudissements infantiles, quoique merveilleux, du bonhomme qui, aussitôt courut chez lui chercher d'autres pièces qu'il rapportait avec parcimonie, comme pour prolonger le plus longtemps possible la fête qu'il s'offrait. Cela dura longtemps, le temps de lier connaissance avec eux, de trinquer ensemble à la fête et de calmer Gina qui craignait ces engins-là et ne partageait en aucune façon la joie d'Emiliano qui, pour la première fois de sa vie peut-être, se livrait, malgré son âge, à des jeux de gamins, avec la même spontanéité et le même émerveillement qu'eux.

Elle était une grosse femme italienne, une grosse poule maussade, couveuse et criarde et le pauvre Emiliano était constamment ramené à l'ordre, lui qui s'amusait comme un fou, applaudissait, me donnait des tapes dans le dos chaque fois qu'une pièce s'allumait, tout cela avec l'accompagnement de la voix enrouée de Gina qui causait de cuisine avec Clotilde, lui vantait certains restaurants luxueux où il fallait aller et dont l'un, entre autres, l'avait enchantée, non pour ce qu'elle y avait mangé, mais parce qu'on prenait la voiture en charge pour la garer pour vous dans le stationnement. Et patati et patata, et l'argent, la retraite, la vie américaine, l'immigration et, finalement, rien que des choses vaines et stupides, mais quand même humaines. Aussi, Emiliano, l'enfant de plus de soixante ans, retrouvait sur la rive atlantique sa fougue et sa chaleur méditerranéennes abandonnées jadis en Italie.

Ce qui plaisait chez cet homme, c'est qu'il était heureux, du moins il paraissait l'être et son bonheur était fait de petits riens, car il aimait l'Amérique et, dût-il avoir quelque peine à respirer, chacune de ses respirations était un hommage de gratitude à la vie qu'il aimait malgré sa grosse Gina, tout son contraire, laquelle comptait ses respirations avec la parcimonie d'un avare, en prenant plus d'oxygène qu'elle en avait besoin de crainte d'en manquer ou peut-être en souvenance des jours difficiles de son enfance sicilienne.

Nous nous sommes couchés très tard encore ce soir-là, en parlant d'eux, s'étonnant qu'ils aient été ensemble, si disparates, quoique liés par leur même nationalité d'origine. Et nous nous interrogeons sur tous ceux que nous avons rencontrés, des Grecs, des Espagnols, des Portoricains et beaucoup de gens venus d'Europe centrale qui tous consti-

tuaiet la population hétéroclite et diversifiée de ce pays inimaginable où l'impossible n'existe pas quand, chez nous, nous en étions encore à la recherche d'une certaine identité, à rebours, en fouillant obstinément dans notre folklore et notre passé, une identité que nous aurions mieux aimé trouver dans le présent et ses promesses.

Imagine, réfléchit Clotilde, en riant, on a à peine trois cents ans d'histoire et on parle constamment de la refaire...

Et nous nous sommes endormis en déplorant qu'il y ait tant de pessimistes et de faux prophètes pour annoncer la fin du monde pour l'an deux mille, mais peut-être avions-nous trop bu de digestifs, ou trop pris de soleil sur la tête? Bref, nous nous sommes endormis en oubliant complètement la vieille dame aux coquillages.

Contrairement à son habitude, elle ne nous réveilla pas. Quand nous nous sommes levés, la journée était déjà avancée, la place était bondée de gens avachis sous le soleil brûlant qui déjouait les nuages.

C'était notre dernière journée de vacances et nous nous en sommes gavés, en avons fait des réserves et, à la fin de la journée, dans l'état d'esprit habituel d'une veille de départ, déjà attachés au paysage et à quelques figures, Alexandre le jeune life-guard est venu nous faire ses adieux, nous priant de prolonger nos vacances de quelques jours encore, parce qu'il allait s'ennuyer, disait-il et que, le soir après sa journée de surveillance, il n'aurait plus personne à qui parler de ses dix-sept ans, de sa petite amie, de sa mère qu'il adorait et qu'il aurait voulu nous présenter parce qu'elle nous aurait aimés. Il parlait d'elle avec admiration, contrairement aux jeunes de son âge en révolte parentale, nous décrivait les traits de son caractère et se moquait de sa manie de collectionner les chapeaux, l'imitait, la mimait en riant. Il était vraiment charmant et très gentil. Je disais à Clotilde, en français, que sa beauté me troublait. Clotilde acquiesçait avec un sourire complice, elle-même troublée devant cette statue vivante qu'Alexandre le Grand eût su aimer autrement que nous...

Oh! tentation de la beauté! Regardez cet adolescent superbe, cette gestuelle gracieuse, cette vacillante puberté. Ecoutez-le raconter son enfance alors qu'il venait ici même chez son grand-père, quand la

pointe du Delaware était encore sauvage. Vous vous prenez à son discours, vous revoyez la maison de bois ancestrale, l'immense galerie qui l'entoure, l'enfant qu'il était construire un château de sable sous la surveillance d'énormes oiseaux amis; vous entrez dans la paix et le calme et vous comprenez d'où il tient sa beauté et ce que devait être alors la plage et ce qu'il aurait fallu faire pour la préserver des prédateurs immobiliers et autres exploitants de toutes sortes.

Et Alexandre de raconter tout cela, découvrant un auditoire attentif; Alexandre nostalgique, mais déjà misanthrope et déçu, comme si on l'avait dépossédé d'un héritage sur lequel, aujourd'hui, il n'avait plus droit qu'aux souvenirs en surveillant du haut de son perchoir les baigneurs imprudents qui défiaient les vagues.

On se reverra un jour, promit-il, la vie devant lui, ignorant les détours imprévisibles que le hasard fait prendre au destin.

Nous échangeames des adresses, des promesses. Il embrassa Clotilde, me serra la main, et il partit avec son grand sac de plage, sa bouée de sauvetage en se retournant deux fois pour saluer de la main. Et nous le saluions, émus, comme si nous étions séparés d'une étrange projection de nous-mêmes.

Ce qu'on est sentimental, murmura Clotilde.

Que serait la vie sans émotions, ajoutai-je, en levant les yeux pour regarder les innombrables cerfs-volants de toutes les formes et de toutes les couleurs qui striaient le ciel de l'atlantique.

Ce soir-là, tard après le dîner, assis autour de la petite table ronde sur laquelle traînaient des restes d'un repas fameux de homards, on vidait lentement la bouteille d'un vieux vin de Moselle, en grillant de petits cigares trop sucrés et on parlait des autres, c'est-à-dire des gens que nous avons observés ou rencontrés au cours de ces trop brèves vacances.

La flamme de la chandelle que nous avons allumée, non par romantisme, mais par nécessité, vacillait et la cire fondante tachait de rouge la paille de la bouteille de Chianti dans laquelle nous l'avions insérée, car il n'y avait pas de chandelier, pas plus d'ailleurs qu'il n'y avait de vraies lampes pour éclairer intimement, comme on aime, mais

des plafonniers grossiers chargés de plus de watts qu'on n'en demandait.

C'est alors que la foudre éclata par surprise et nous imposa le silence. D'abord un craquement sec, détonnant, que l'écho répercuta en un roulis de tambour, puis un autre, un autre encore. Il ne pleuvait pas. Nous sommes sortis, verre à la main, pour regarder le bel orage. Il faisait noir. Il n'y avait aucune réverbération lumineuse de ville proche ou lointaine. C'était d'un noir vierge, infini et, par intervalles, cela semblait se rompre comme une coquille d'œuf ou comme un voile qui se serait déchiré avec fracas pour laisser entrevoir par delà les déchirures, les éclats lumineux d'un autre monde. Et les lames scintillantes des poignards de Zeus frappaient dans le ciel en se cassant et se multipliaient sur la crête des vagues affolées. C'était à la fois effrayant et beau à regarder et nous étions fébriles, silencieux quand, soudain, la voisine, la petite vieille aux coquillages, sortit lentement, laissant sa porte ouverte d'où s'échappa un long trait de lumière, et vint se joindre à nous.

N'est-ce pas magnifique, dit-elle, en harmonie avec le spectacle, souriante, les yeux illuminés et beaux où les éclairs venaient se mirer?

On engagea la conversation le plus naturellement du monde, comme si nous nous étions connus de longue date. On lui offrit un verre, parce que nous nous sentions gênés avec les nôtres et elle accepta à la condition qu'on veuille bien goûter aux gâteaux qu'elle avait cuisinés et qu'elle alla chercher à petits pas.

C'était une toute petite femme menue, pas belle, mais d'une présence chaleureuse, avec une aura et qui émettait des ondes positives. Contrairement à la majorité des autres personnes que nous avons rencontrées, elle avait une conversation enrichissante. Elle parlait de livres lus, de ses voyages, des traditions perdues de son Autriche natale et d'un tas d'autres sujets aussi vivants qu'elle.

Je ne sais quelle curiosité me poussa, j'en vins à lui parler de son homme qui était toujours enfermé devant son appareil de télévision et

que nous n'avions jamais vu, mais d'en parler d'une manière un peu moqueuse, qui est ma manière, en m'étonnant qu'il soit venu à la mer, au soleil, et qu'il ne se soit jamais montré, même le bout du nez.

Elle l'appela avec douceur, l'invita à sortir prendre l'air frais, lui disant qu'il n'avait rien à craindre, que le soleil était depuis longtemps couché, que l'orage était à voir et qu'il n'y avait que nous et que nous étions des amis.

Le trait de lumière devant la porte s'effaça devant son ombre et, dans l'embrasement de la porte, une silhouette apparut, géante, démesurée, et l'homme qui était immense avança vers nous, en posant péniblement les pieds l'un devant l'autre avec un effort soutenu, respirant avec difficulté. Il me tendit une main deux fois grande que la mienne, la serra comme pour se cramponner et il salua Clotilde en faisant une grimace qui l'enlaidit davantage.

Un éclair fendit le ciel et nous fit tous sursauter. J'étais mal à l'aise devant cet être infirme, gêné et gênant, gauche, qui faisait d'énormes efforts pour coordonner ses gestes et pour se maintenir debout. Il s'empara d'une chaise, la traîna vers moi et m'invita à y prendre place, mais son geste était d'une telle brusquerie que j'eus peur un peu quand il souleva à bout de bras une autre chaise qu'il frappa contre la mienne et sur laquelle il laissa choir sa carcasse démesurée, tandis que Clotilde, étonnée, se concentrait pour parler à la petite vieille.

Contrairement à ce que j'attendais, selon apparences, je fus charmé par ce qu'il racontait. Il commença de m'expliquer qu'il n'aimait pas la mer parce qu'il y avait trop de monde à qui il aurait fait peur, mais qu'il y venait pour elle, pour lui faire plaisir. Il parla tant et si bien, avec une grande humilité et une profonde bonté, que l'homme qui était devant moi se révéla beau, doux, d'une grande délicatesse et d'une étonnante sensibilité.

Puis il parla de sa vieille qu'il considérait comme une sainte. Elle lui avait réappris à marcher. C'est elle qui lui avait réappris à parler. Il lui devait tout et c'était un miracle si elle avait réussi à le guérir de sa paralysie. Il était évidemment très amoureux d'elle et, de temps en temps, il avançait gauchement vers elle sa main difforme pour lui

donner de petites tapes affectueuses et rassurantes. Ses yeux, mon Dieu, ses yeux globuleux, fatigués par le trop de télévision peut-être, portaient deux grosses boursofflures molles et grisâtres qu'un autre éclair illumina et je vis qu'il pleurait de joie, quand il prit ma main avec l'affection d'un enfant malade et la reconnaissance muette des démunis à qui la vie a tout refusé, même la tendresse, et qui, soudain, au hasard d'une nuit d'orage, au bord de la mer qu'il n'aime pas, rencontre à qui la donner.

Malgré qu'il fût difficile de le comprendre, j'arrivais à saisir sa pensée et je l'écoutais attentivement discourir comme quelqu'un qui aurait été privé de la parole depuis toujours, quand la petite vieille tenait à Clotilde des propos qui devaient être troublants, car je les sentais toutes les deux émues, communiantes, engagées dans une intense intimité.

Avant de se quitter, nous avons demandé à la vieille dame pourquoi les coquillages, si tôt le matin?

Parce qu'il y en a beaucoup plus à marée basse, répondit-elle, qu'il n'y a personne! Et elle nous invita à admirer ce qu'elle avait ramassé.

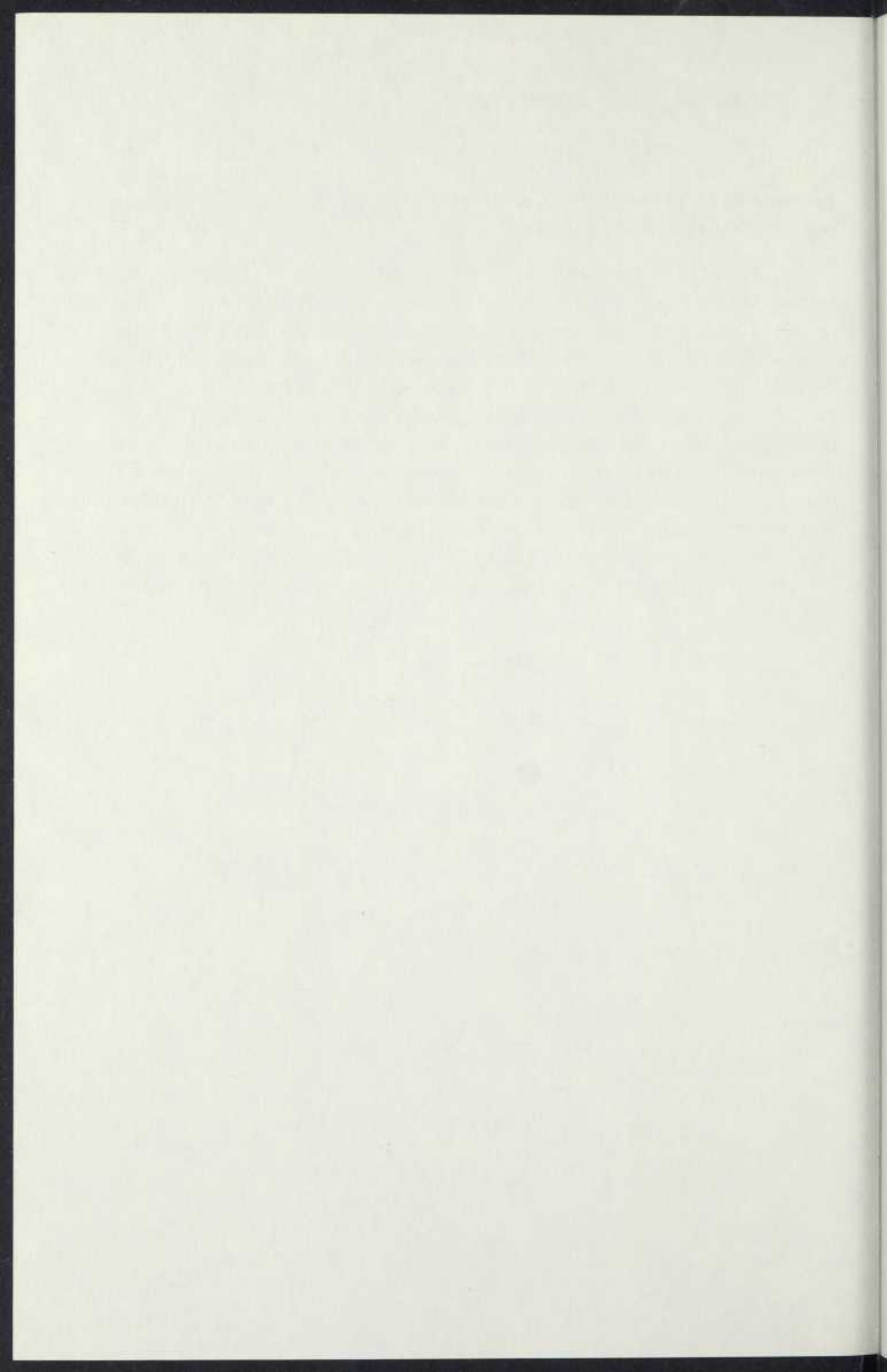
Ce que nous fîmes. Sur le plancher, des centaines de coquillages avaient été rangés méticuleusement sur du papier journal. Ils étaient beaux, mais ils avaient perdu l'éclat qu'ils devaient avoir quand elle les avait ramassés, tout vernis par l'eau de la mer. Il y en avait partout, autour du lit, sous la table, les fauteuils et il fallait prendre des précautions pour ne pas les abîmer.

— C'est pour mes enfants, dit-elle, avec un grand geste du bras, la main ouverte tendue en offrande. Je travaille dans un hôpital où viennent mourir des enfants cancéreux. Je les assiste au dernier moment, ils n'ont personne d'autre, les parents ne peuvent pas psychologiquement, vous comprenez? Chaque semaine il m'en meurt dans les bras. Les larmes dans la voix, elle répéta amoureuxment, c'est pour mes enfants, ils ne verront jamais la mer.

Nous nous sommes regardés Clotilde et moi en éprouvant les mêmes sentiments, en sentant le motton dans le fond de la gorge, la

pression sous les paupières, l'étreinte stomacale et autres signes de la tristesse qui nous envahissait.

On ne fait pas ses adieux à des êtres semblables. On se retire sur la pointe des pieds, on devient d'une discrétion qui s'impose d'elle-même et les signes et les gestes et les mimiques perdent alors tout leur sens. Nous ne nous souvenons plus comment nous nous sommes séparés, nous étions trop émus, mais nous n'avons pas dormi de la nuit. Nous nous en voulions d'avoir gueulé après la petite dame. Nous nous reprochions de nous être pas levés le matin pour l'aider dans sa cueillette de bonheur. Nous nous sentions mesquins. Je ne me pardonnais pas d'avoir traité son homme de vieux fou. Et, vers les quatre heures du matin, quand le sommeil, enfin, commença de nous emporter, c'est bercés par le chant des coquillages qu'elle lavait sous le robinet ouvert à pleine capacité, que nous nous sommes endormis.



GILLES DELAUNIÈRE

LA COULÉE

LES ROSES DE PAPIER

NOUVELLES

GILLES DELAUNIÈRE a publié son premier texte dans les ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS en 1960 (n° 6), un récit intitulé *Un homme de trente ans* qui fut ensuite tiré à part et publié sous forme de livre pour l'Institut Littéraire de Québec. Suivent, en 1961, dans les ÉCRITS (N° 9) une nouvelle, *L'auberge des trois lacs* et dans le N° 30, un récit: *Les aveugles de Matamoros*. Enfin, aux Editions Hurtubise-HMH, un recueil de nouvelles intitulé: *Et fuir encore*. A paraître prochainement, un second recueil de nouvelles.

LA COULÉE

Je parle de Marguerite parce que je l'ai fuie, je l'ai perdue, j'étais trop rivé au troupeau, je parle de Marguerite au singulier, et j'étais d'une famille nombreuse, la plupart des habitants élevaient une famille nombreuse, la couronne de la pauvreté, et il y avait des bras, des mains pour ramasser le bois de cordes, les framboises, des bouches pour partager le lard salé bouilli avec sa couenne, des jambes marcheuses pour ramener les vaches avec leur taureau au travers de la Coulée, qui dressait en colonnes baroques ses épinettes, Marguerite m'aidait à travers leurs ombrages de l'été, quand le jour se mourait de fenaisons, à travers les mouches heureuses, les papillons lustrés, les moustiques énergumènes, nous apprenions dans ces vacances, nous avions des grammaires entières sous les yeux et des mathématiques faciles à comprendre, à effeuiller, les aiguilles des conifères tombées formaient des lits, des couches somptueuses à leurs pieds, invitant un être de passage à s'y étendre, le temps lui-même était assez lent pour qu'on se couche en lui, nous devenions frère et sœur de ces végétations qu'entretenaient la ravine et son ruisseau au fond, en travers des fermes du Rang, étendues en bandes d'un mille de longueur, alignées par les arpenteurs du gouvernement, lorsque ce canton avait été constitué, aux confins des régions habitées.

Je jalousais Marguerite d'avoir des pères et des mères si effacés, si anciens, si vieux enfin que leurs générations se tassaient devant elle, fusionnaient derrière elle en garde silencieuse, au point qu'on ne savait pas combien de ces êtres habitaient la ferme en permanence, qui avait préséance à table, qui maniait les torchons, qui dirigeait l'ouvrage, décidait des semis, qui donnait les ordres se rapportant aux bêtes, à la traite biquotidienne, aux seaux et aux baquets, elle ne disait pas d'où elle tenait ses commandements, ses savoirs aussi sûrs que la tranche rouge de son missel et que son missel lui-même, dans sa couverture de cuir noir, qu'elle pressait sur sa hanche le dimanche, au mois de mai,

et qui m'avait d'abord permis de la remarquer, «c'est Reine-Marguerite», m'avait-on dit, puis je la trouvai à mes côtés, sur les bancs de frêne de l'immanquable école, infiniment plus érudite pour moi que la maîtresse, enveloppée dans sa rectitude et dans son air voyageur, et offerte en même temps aux choses, ce mélange tentait les bras les plus fiers, ainsi que les miens...

Tel que je le vis peu à peu, on respectait Marguerite, un respect mêlé de curiosité entourait la bicoque où elle était née, aux fenêtres chargées de limaces en été, et l'hiver des grimaces du givre, et les abords de cette maison de planches noires encapuchonnée, le jardin qui tendait l'asperge et la gourgane au vent rêche, les plantes tubéreuses qu'une des femmes allait arracher à deux mains, le jour tombé, pour les déposer sur les feuilles de rhubarbe en voie de pourrissement, on respectait encore avec quelque suspicion la ferme qui était moins léchée que les autres, moins entretenue, bien qu'ayant la même largeur d'un arpent dévolue à chaque habitant, et qui avait davantage de places incultes, îlots de sable autour d'une pierre posée comme un menhir, massifs de broussailles vers les limites du mille, passé la Coulée, annonçant les friches et la forêt, et le sentier que prenait Marguerite pour aller à l'eau de source, la régularité exemplaire de ses allées et venues, qui rendait d'autant plus ambigu le rôle des maîtresses de cette maison, et l'espace entier de Marguerite ne laissait pas d'intriguer, avec les circonstances de sa venue, à vrai dire ce bout du Rang avait toujours été inquiétant, il l'était plus encore le dimanche, quand des nuées noircissantes baissaient, encerclaient l'heure restante, prêtes à éteindre le souvenir des astres, à nous lier davantage à nos abris, à nos paillasse, aux peurs familières.

Je jalousais Marguerite pour son indépendance, son naturel éprouvé, les galopins gardaient leur distance vis-à-vis d'elle, je fus dans le même cas, alors qu'on la pointait du doigt j'étais gagné à l'humeur de la troupe et à son pas, elle qui embrassait ce monde d'une seule vue, quand elle devait se tourner vers lui, les jours de fête et le dimanche, elle qui de sa figure plate jugeait ce village et les autres, vers les rives du lac, et si je me risquais vers ces bords à mon tour, ma démarche était brisée, un rien l'entravait, je ne dis pas un bout de bâton ou deux mottes sur le chemin du Rang après la pluie, mais un pas à ma rencontre, l'inclination d'une tête dans les rideaux d'une

fenêtre, un ombrage, tandis que Marguerite avançait vers la bourgade tel un nageur, un plongeur sûr et concentré sur soi.

On en voulait à Marguerite et aux siens, il faut le dire, parce que la Coulée naissait dans leur domaine, avec la source du ruisseau, on en eût voulu au soleil de luire sur le bout du Rang, ou sur le front détaché de Marguerite passagèrement, et comme le cours d'eau était cette chose permanente, *patienteuse*, qui traversait de part en part toutes les fermes du Rang, l'envie était interminable, dépassait de tous côtés le Rang et ses terres marquées par les clôtures de perches, j'y ai pris part aussi dans mon aveuglement, ne cherchais-je pas à lui enlever de sa sérénité, pauvre Marguerite en jupe à pois et tablier, moi qui posais des questions sur les usages de cette ferme, le jaillissement de la fontaine, le façonnement de la ravine au creux de laquelle elle s'écoulait, et que Marguerite de son poste privilégié pouvait voir croître et s'évaser.

Marguerite ignorait comme moi, cependant, la caresse de l'eau, le contact entier, l'abandon à l'eau vive en liberté, emplissante et lisse, ou frétilante au bas d'une chute, le paradoxe en voulait ainsi, de vieilles interdictions, on ne se baignait pas dans cette famille laveuse, gardienne de la fontaine, on ne recueillait l'eau que par stricte nécessité, on ne se livrait pas à elle, et les mots bain, baignade, étaient pervers et laissés aux désœuvrés des villages lacustres, Marguerite en ignora le spectacle plus longtemps que moi, elle qui ménageait l'eau comme sa nourriture, qui ne s'arrêtait à la source de la Coulée que pour réfléchir, après en avoir tiré deux seaux avec le gobelet qu'on y laissait caché, elle qui en écartait les herbages comme si elle avait pu l'aider à s'épandre, à continuer, en lui conférant des qualités animales, elle qui la regardait aller, s'épuiser tout en commençant toujours, on l'avait prévenue contre toute complaisance, le toucher de l'eau sur sa peau pouvait corrompre, c'est pourquoi il faut mentionner qu'une fois elle se laissa tenter, c'était un midi de l'été, nous avions l'âge d'aller ramasser des baies, elle se coucha de tout son long sur les rebords spongieux, s'y trempa la face, c'était pour l'écouter, me dit-elle, et j'ignore ce qu'elle obtint de cet embrassement, qu'elle oublia bientôt dans la succession des tâches et des semestres écoliers.

J'essaie de me rappeler son toucher, ses doigts de faïence sur le tablier couleur de farine, une Marguerite fidèle comme l'écho, exempte

d'envie et de vanité, des mille fringales que je voyais à l'œuvre autour de nous, des enfants graves et superbes, tels nous étions tous deux, un couple irréductible qui étonnait ses congénaires, qui aimait sentir l'étreinte, l'étranglement, Marguerite portant son bandeau sur le front, de même coton que le tablier, quand il faisait chaud, et moi mes bas à carreaux, que je ficelais avec un élastique, juste en haut du mollet, cette zone infléchie que Marguerite appelait mon cou, quand elle me disait de remonter le bas qui se desserrait, maintes expressions de ce type nous séparaient aussi du commun, de même que notre amour pour les bêtes modestes, les écrevisses et les oiseaux que les gamins capturaient pour les estropier.

J'aime penser à Marguerite arpentant notre rang, disons-le avec majuscule, le Rang numéro un de la paroisse majeure, qui portait le nom de Dominique, d'un saint du Moyen-Age habillé de mantes blanches, et qui séparait le bon grain d'avec l'ivraie, Marguerite aussi chantait pour son âme, quand elle passait dans ses capes, ses chapeaux à larges bords légèrement ondulants, en paille teinte pour la célébration de Pâques, et qu'un ruban retenait en mentonnière, appuyé sur le croquant des oreilles, ce n'est pas de joliesse qu'il s'agit ici, encore moins de préciosité, mais d'une clémence peu répandue, qu'elle m'avait communiquée avant ces messes d'obligation, et dont la portée sur moi était plus sûre que leurs conjurations.

Il en a fallu des chants chevrotants, des complaintes, du folklore, pour passer dans la voix de Marguerite quand elle chantonnait, sur un ton encore nasal, et qu'elle dédiait cela au vent, dont les dents passaient au peigne les champs d'avoine, soulevaient les brindilles, séparaient les tiges de seigle que le jour avait collées, et dont la gueule endiablée, la nuit, pressait les battants de la grange, léchait les fentes, tenait en éveil la chauve-souris qui hantait ses poutres, et rendait notre cœur plus désirant, dans cette ambiance secrète de la campagne, qui eût été insupportable autrement.

Il en a fallu des seaux, redoutablement vides et béants chaque matin, des seaux de zinc, d'aluminium et d'étain, des seaux de bois aussi, suspendus aux piquets, pour qu'y résonnent le lait et l'eau des gobelets, seaux à remplir pour qu'on les vide encore, à alimenter pour les laver encore, les tremper et les frotter jusqu'au fond avec l'étaupe, ou la touffe de laine d'acier, les seaux essuyés de la veille montaient la

garde à l'aube, dans leur couleur de plomb éteinte, il en fallait en série autour de Marguerite, pour qu'y résonnent le lait matinal et l'eau de pluie, et au mois d'août les grappes de bleuets, on voyait des seaux avant de voir Marguerite, quand on entrait vers les terres du bout du Rang, et les femmes en emportaient des théories, quand elles montaient vers les lots sauvages, ils dansaient dans leurs charrettes, sur les cahots nouveaux et les trous de la dernière ondée, ceux de métal n'étaient que des récipients de commerce, ils portaient une marque indélébile de mélasse ou de saindoux, et leur anse fine blessait la main, une fois pleins, la main travailleuse de Marguerite, qui blémissait sur les devoirs de classe, entre les corvées et les cueillettes.

Il en a fallu, du saindoux et de la farine pour le pain de cuisine, la farine importée de Saskatoon, en sacs d'un blanc gris marqués d'un seul côté, par une coopérative provinciale en lettrage bleu et rouge, l'autre côté étant laissé pour des usages d'occasion, il en fallait de la farine douce et fine, attendant la main du malaxage, le pétrissage et le four cimenté à côté du poulailler, chauffé à blanc une fois par semaine, pour la douzaine de pains qui y passaient une nuit, et que la cuisson arrondissait par-dessus le moule rectangulaire, en paires de fesses blondes, et qu'on appelait *rassis* les jours suivants, alors qu'ils restaient dans le cellier, où les souris étaient les premières à aller les grignoter, averties par l'arôme, on le coupait en tranches au petit matin, en grosses tranches mises à griller sur le poêle de fonte marqué Bélanger, fabriqué à Montmagny, sur la face lisse des deux ronds amovibles, et qu'on graissait de beurre ou de moutarde, pour le sac d'école, pour les midis de la petite école du Rang, pour la pause aux pieds du tableau noir et de ses problèmes mathématiques, et quand l'hiver se relâchait et que les plus vigoureux allaient manger sous leurs toits, nous restions deux à déballer les tartines, le pain rance de l'instruction, Marguerite répandant pour moi seul ses odeurs d'oignons, et gardant attaché son tablier autour de sa taille d'arbrisseau, je voyais en elle quelque chose d'éprouvé, d'aguerri, d'immunisé, nous avions la même sorte de pain de ménage cependant, le même beurre d'arachides tartiné sur toute la tranche pliée en deux, et la pénétrant comme un onguent, il était doux-amer, le sel de nos salivations, nous échangeons des morceaux de beignes emportés comme dessert, il fallait se lécher les doigts enduits de leur farine, Marguerite ne se cachait pas pour un tel geste, qui ne laissait pas de me troubler, quant à moi, et

que je me croyais tenu de dissimuler, cette maîtrise me semblait quand même exposée, je craignais qu'on ne se venge d'elle, qu'on n'en dispose comme d'une bête plus tard, comme l'animal comestible qui attend son heure, introublé.

Il en fallut des matins, pour que Marguerite soit la première levée, pressée de tirer les rideaux de drap, fortifiée et pleine de pensées, allant rouvrir les barrières, libérer les bêtes domestiques, il y en eut de ces matins d'avril où Marguerite était la première arrivée, attentive comme une pèlerine, la première posée devant le vestibule de l'école, le *tambour* dont elle épongeait le seuil, en attendant la maîtresse et la première pluie de ses invectives, attendant et provoquant la première semonce de la journée, Marguerite la face lavée, la bien élevée, la première à déranger la poussière de craie, à lever la planchette de son pupitre, à ouvrir les cahiers lignés, d'un cœur enfant elle ouvrait un passage aussi, et quand son siège restait vide dans notre assemblée qui épelait les verbes, j'y plaçais tranquillement un mouchoir de poche, pour avertir qu'elle n'était pas loin, qu'elle reviendrait, et qui dira qu'elle avait fini et qu'elle avait connu son terme..., une autre servante de famille discrète, au bout d'un autre rang de cette vallée, doit courir au-devant du soleil, ou à l'heure de nuit sur la pente d'une ravine.

«Tout le monde en rang...», voilà le premier ordre du monde à notre sauvagerie, on s'en souvient, ou «deux par deux par la main», quand il fallait défiler devant *l'imposante*, ses ordres étaient des salves sur nos têtes, son bras hommasse allait frapper les caboches, elle en arrachait des poils quand les poux descendaient le long du cou, j'en suivais un avec horreur sur la nuque de mon voisin d'en face, plein comme un grain de haricot, c'est parce que nous étions en damier, en rangées et en ligne, qu'on apprenait à rentrer la tête, à dissimuler les billets doux, comme celui que je passai à Marguerite, sous l'œil glacé de l'autorité, personnifiée par cette personne de six pieds, bien prise, comme on dit, bien plantée, bien découplée et définie, on pouvait la qualifier de statuesque, à l'opposé de la farouche Marguerite, on le comprend, qui tenait de la perdrix et des friches.

Marguerite était celle qui savait le mieux énumérer, elle faisait le tour de la classe et comptait, l'air de chanter, effeuillante Marguerite, elle comptait aussi les nuages, étant seule dans ces calculs improbables, elle passait tous les examens, et n'était pas habile qu'en théorie,

on peut dire de ses doigts qu'ils étaient adroits, agiles à remplir les seaux, on l'a deviné, à cueillir au ras du champ jusqu'à la Coulée, qui marquait les trois quarts de longueur, puis à travers l'autre quart plus accidenté, puis dans l'espace inculte par-delà, qui avait aussi à donner.

L'école craignait davantage le nom de Marguerite depuis qu'on l'avait vu au tableau d'honneur, entre deux rangées d'étoiles horizontales, le papier gommé restait là une semaine, avant d'être remis en souvenir au méritant, Marguerite s'arrangea pour enlever le sien, qu'elle déchira, j'en pris les miettes pailletées, les insérai dans mon herbier, dont je me suis départi un jour de forfanterie, un jour de fête dans ce village brocanteur, avec ses tombolas et ses ventes de charité, ses foires qui nous ont tous attrapés un jour ou l'autre, quoique nos cœurs les aient fuies d'instinct.

De toutes les maladresses que je traînais, coups manqués ou dissimulations, simples tics, un bas à remonter, la plus sérieuse relevait sans doute d'une mentalité particulière, elle était d'autant plus lourde à porter, m'apparaissait-il, car d'autres s'arrangeaient bien de leur gale ou de leurs verrues, et les défauts de fabrique étaient courants, oreilles écartées, incisives trop longues, misères passagères, chemise rapiécée ou tablier prêté, et lorsqu'un vigilant voisin me signalait une éraflure dans mon sac d'école, ou qu'une de mes bretelles pendait haut, un bouton de culotte ayant sauté, c'était un événement, j'étais le premier à qui telle chose arrivait, pour un moment du moins, je me tournais du côté de Marguerite qui n'avait pas d'yeux pour ces vétilles, elle les enveloppait en quelque sorte dans son air d'équanimité, dans le blanc délavé de son tablier, qui était bien trop grand pour son âge.

Lorsqu'essayant trop fort de suivre la leçon de chiffres, je capitulais, je m'appuyais une tempe et puis l'autre sur la planchette inclinée du pupitre, une main à la dérive, c'est ainsi que j'écrivais parfois un billet à Marguerite, «tu es ma planche», traçai-je une fois de ma main libre, me référant moins à cette surface froide qu'à une expérience de continu, de matière liante, pacifiante, appartenant au premier fonds d'expériences communes, le tablier de Marguerite était un pont, un radeau, une passerelle, et j'allais assumer aussi l'insulte que celui qu'on appelait Jambes-Croches plaquait sur Marguerite, avec ce même terme, en manière de vilénie, mais pour l'heure

Marguerite prenait le message en blague, car elle avait lu, selon ce qu'elle m'a dit: «tu es ma blanche».

Par le tablier de Marguerite j'étais sauf, son velouté attirait les mains malvenues, les mentons mal léchés, de même que l'arabesque brodée en pourtour, fleurie de violettes et de marguerites, c'était l'établi de rêverie, mon jardin clôturé, en bleu vert pour les feuilles et doré pour les bourgeons, ce nid le plus innocent et le plus vulnérable rachetait maints après-midi, maintes heures remueuses de récréation, alors que la marâtre allait arranger ses bigoudis devant les battants vitrés d'une fenêtre, car nous n'avions pas de miroir, et quand le mois d'avril nous les faisait ouvrir et épousseter, ces battants à peine moins fameux que les tabliers des filles, et qu'un souffle du dehors soulevait un coin de celui de ma compagne, je pouvais mettre au tableau: musique, il y avait du Schubert dans l'air, il y avait finalement, de la ligne presque droite du chemin du Rang jusqu'aux dernières langues de terre arable, en haut des fermes, et de la forêt immémoriale au lac boudeur, tout en bas du canton, une ligne d'harmonie le long de laquelle on se retrouvait, soulagé de mille fers aux pieds, et de la camisole de force de notre condition fermière.

Il fallait être pur pour y pénétrer, Jambes-Croches n'y avait pas accès, ce cousin de la fouine et de la belette, et des tremblants *siffleux* dont il riait quand le chien les secouait entre ses crocs, Jambes-Croches le témoin et provocateur de ces batailles à mort, que la ferme nourricière produit, je passais entre ces choses comme Marguerite, qui les voilait avec son tablier, retenant les couleurs piquées sur le talus, le long des clôtures de cèdre dont les vaches ne faisaient pas de cas, et j'étendais sur toutes les griffes et les guets de la ferme le tablier uni de Marguerite, qu'elle avait reçu de sa grand-mère, selon ce qu'elle m'a dit.

Si le bas de ce vêtement arrivait frippé, les matins de mai, l'on disait que Marguerite avait couché à la Coulée, les garçons blagueurs craignaient de s'en approcher, se poussant du coude pendant la leçon, et la femme forte occupant la tribune ordonnait de plus haut d'ouvrir les fenêtres, de tourner la poignée usée qui requérait un effort, qui maîtrisait sur le montant une barre de fer rouillée engagée dans le linteau, cet ordre visait justement ces garçons connaisseurs, adroits,

conscientieux, bien campés et bien secs assurément, une démonstration que les plus grands ne haïssaient pas, être le premier à manier l'espagnolette, au temps radouci, signifiant la reprise des labeurs extérieurs, et alors se confirmait pour moi le rapport si évident de Marguerite avec les seaux, de Marguerite avec les besognes viles de la ferme, douze pis à soulager, encore fallait-il rentrer les bêtes à l'étable, courir parfois jusqu'à la Coulée, un troupeau à héler, à reconduire entre les clôtures, et qu'attendaient les seaux avant le passage du fromager, sans que Marguerite ait le temps de se changer, j'avais une idée de ces éclaboussures, des senteurs opiniâtres qu'elles imprimaient, je ne m'en offusquais pas, elles m'aidaient au contraire à rester dans son voisinage, tandis que d'autres s'en éloignaient, et je vois une Marguerite propre, plus propre que l'eau elle-même, admonestée par l'infâme fiancée des camionneurs, qui *bourrassaient* quand ils omettaient de klaxonner, à leur passage en face de notre établissement, c'était pour moi délicieux de blâmer Marguerite, elle était bien celle, s'il y en eût, qu'il ne fallait pas *bourrasser* Marguerite au tablier matinal, au tablier trempé, dont on disait plutôt, qu'il était *trempe, tout trempe*.

Si on a connu Marguerite manipulant les seaux, avant d'être courbée sur les devoirs d'arithmétique, je l'avais vue plus recourbée encore et menue, les matins d'août, dans les horizons buissonneux, en haut des fermes régulières, où chaque famille pionnière s'était réservé un domaine, une allonge, une tranche de l'aire semi-forestière, et dans ces franges porteuses d'une récolte secondaire, la lignée de Marguerite avait la sienne, je l'y ai vue activant un feu de fagot, dans le sérieux de ses dix ans, sur un rond de sable proche de la cabane, elle approchait des moignons de bûche, des nœuds de grumes vieilles, mordus par les fourmis et par les ours friands de ces insectes, il fallait faire usage de tout bois mort et de toute lumière du jour quand le *fruitage* venait, que les femmes rangeaient les seaux d'étain à côté de Marguerite, arrachée tôt à son sommeil pour préparer le thé, le gruau, en plein air, qui d'autre que moi aurais surpris son geste, quand elle jouait dans la tenture de sa chevelure, la main blanche disposée à égrapper à longueur de journée, dans la moisson sauvage...

C'était une pause dans l'année des femmes, la retraite de l'année agricole, cette clairière avec le cabanon où Marguerite restait à coucher, quatre épaisseurs de billes soudées de chaume et de mortier, sous un comble bas percé d'une cheminée de tôle, qui avait déjà fumé, disait-on, mais il poussait maintenant de l'herbe entre les bardeaux, l'état d'abandon était plus cru qu'à la ferme, on y laissait encore Marguerite avec son feu de camp, revenue épuisée de ses tournées, des taches aux poignets, livrant aux femmes sa cueillette au bout des bras, les seaux remplis à pleins bords, elle leur livrait tout depuis le commencement, et il fallait aussi éventer, transvaser, emballer dans les boîtes de lattes, de quatre livres de capacité, et dont on se servait ici quand les seaux ne suffisaient plus, car on vendait peu de ce côté, la récolte était vite soumise aux traitements domestiques, puis rangée dans les celliers, ces femmes ne négociaient pas, elles savaient accumuler, Marguerite leur devait de ces qualités, elle était économe, *ménagère*, elle savait se ménager une heure dans la clairière, celle d'avant la noirceur entre les aulnes et les sapins, qui lui restait vacante et qu'elle dégustait, reniflant ce que l'ardeur du jour avait déposé, mûri, jetant ses os de ragoût aux rongeurs qui sortaient de leurs galeries sous le plancher du *campe*, elle étudiait les nids de guêpes aux environs, et le cri avertisseur de l'oiseau de nuit, avant le sommeil entouré de chasses, de ruminations, de rythmes qu'il fallait tenir pour sages, encore qu'ils fussent d'une effroyable cruauté.

Il en a fallu des soleils sur les effleurements de roc, sur les *crans*, pour qu'on découvre ceux-ci dans leur rugosité, pour qu'on touche leur frisure et qu'on les sente frémir sous la plante du pied, au second mois de canicule quand paraissent le long de leurs lichens, dans les pâtés de mousse, gonflés de suc amers, les colliers de bleuets qui goûtent encore le vert, il en fallut des bleuets pour aimer Marguerite, et pour passer outre à la fadeur de nos soupers et la sévérité ambiante, car on l'avait souhaité, attendu, le mois chargé de baies, qui présentaient leurs joues violacées à la hauteur de nos genoux, quelques-unes crevaient de plaisir entre nos doigts, et les taches sanguines qu'elles nous laissaient, nous n'avions aucune hâte de les laver, au ruisseau qu'on allait repasser, et qui poursuivait sa glose entre les fougères de la Coulée.

* * *

Si je trouvais Marguerite amène, docile et disponible, bonne pour l'école et pour les bleuets, et si le tablier m'offrait un tel réconfort, c'est aussi parce qu'un autre veillait, posé entre nous, Jean T. qu'on surnommait Jambes-Croches, dont la famille avait un recoin dans les boisés, et dont la présence se manifestait dans ces montées, et davantage sur les bancs de l'école, sur le sol piétiné de la cour de récréation, sur le chemin caillouteux du Rang, sur les devant de la ferme où vivotaient les siens, près d'une courbe du chemin commun, formée par les buttes du côté opposé aux terres, c'était un resserrement du chemin Saint-Dominique, plus proche de l'école que la ferme de ma lignée et de celle de Marguerite, à l'autre bout, c'était une pente du chemin dominical, qui se redressait plus loin, qui disait déjà quelque chose de cette maisonnée, avec ses baraquements accotés à la maison de briques, ses corniches excessives et ses rideaux cramoisés, ses plants de chanvre et ses merisiers, ses enclos pour les oies et les chevreaux, un désordre qui trompait sur la réalité, sur l'indigence de toute nature qui envoyait ce Jean aux bleuets près de nous, ou à l'école du milieu du Rang, lieu de nos ébats, de nos certitudes énoncées en chœur, et d'un savoir chiche dispensé par Mademoiselle Mérée.

Jambes-Croches avait aussi un goût de méditation, mais retors et porté vers le bas, il donnait des coups de pied sur les mottes, battait les semelles contre la chaussée, il avait ce goût d'abattre et de creuser, il sortait d'une ferme avare, on disait que les siens mangeaient de la paille et buvaient le petit lait, trois générations de lutte avec des champs véreux avaient marqué les petits yeux gris, la parole, et campé le pas de ces garçons, les jambes arquées leur rabaissaient la taille en la courbant, accusaient d'entrée de jeu la sournoiserie, justifiaient en quelque sorte le dessein de preneur et d'intrigant qu'on leur prêtait, et alors que Jean T. et nous respirions le même vent étale qui saupoudrait les aigrettes de pissenlit, sous un même soleil de mai, nous étions barbares l'un envers l'autre, ou nous nous jugions tels, cette ressemblance était inscrite depuis notre naissance et bien avant, je l'avais vue dans l'allure de notre camarade, sa démarche de carcajou, j'avais la même ou pire à ses yeux, nul doute, moi qui entravais son droit, sa

faculté de rêver, de regarder à loisir le tablier de Marguerite, et à travers lui de s'échapper, d'échapper aux leçons, à la classe, à une maison inhospitalière, à une pitance morose, à une ferme vorace, oui il y avait du carnassier au sein de notre douceur, et une douceur certaine dans les replis de sa carapace, douceur qui seule cependant, nous atteignait.

Mais je n'avais pas besoin de ces vagues appréhensions depuis que Jambes-Croches nous avait parlé, avait lancé plutôt l'injure courante, un de ces piètres mots semi-officiels, *chateux*, aussi vague de sens que sûr à piquer, à stigmatiser, dans une zone que ni Marguerite ni moi n'aurions pu nommer, le seuil de la sensualité, ni Jambes-Croches du reste, pauvre bouc crotté, dont je doute qu'il ne soit jamais parvenu à un amour, à une amitié qui eût pu l'instruire et l'affiner, il perdait son temps dans ces classes, où les leçons de lectures choisies rendaient plus niais encore ceux de son espèce, ses frères et cousins aux bruyants labeurs, qui remuaient la fiente encore fumante comme un précieux engrais, se donnaient des ampoules aux paumes et aux talons, à force de piocher la vraie matière drue, pétrie de cailloux, à force d'étêter la moutarde et de fertiliser le champ, c'étaient des natures malaisées, grimacières, l'air fâché d'être né, on leur eût donné le Rang en héritage qu'ils n'eussent pas été satisfaits, nous avions éprouvé ces limites depuis les premiers jours, il me semble, on les endurait comme on pouvait, comme on supportait la jaunisse et les furoncles, et l'institutrice s'arrangeait comme elle pouvait de ce dompteur, au fond elle le craignait, car elle lui accordait des passe-droits, selon la règle il n'y avait pas de passe-droit, pas d'exception aux règles, mais dès le moment qu'on disait cela il devait y en avoir, et il y en avait pour Jambes-Croches, qui avait eu l'insigne privilège de naître moins droit que les autres, et qui, au signe donné, allait ouvrir un châssis renflé, effacer les écritures au tableau noir, aucunement importuné par l'âcre odeur de la craie qui tombait en poussière, maniant la brosse moussue qui en était imprégnée, et qui étant trop usée, faisait qu'on s'écornait les ongles sur le tableau, ce qui ne dérangeait guère ce familier de tout ce qui grinçait, grattait, déchiquetait, depuis le jour de sa naissance si ardue.

Lorsque passa à travers les troncs le jugement pervers prononcé sur Marguerite, «c'est une planche», les trembles et les bouleaux

frémirent dans leurs écorces, Jambes-Croches avait tout dit, l'injure était grosse, un bout de bois à tout usage, nous entendîmes des rires, «planche à laver...» Marguerite faisait la sourde oreille, elle avait confiance que je n'entrerais pas dans le groupe insolent, ceux qui avaient ri prenaient les sens les plus mesquins du mot, une raideur de planche, une platitude ou une aspérité, d'autres échos me parvinrent, «planche à repasser», ils continuèrent leur chemin, Jambes-Croches avait craché et sifflait à présent, il était célébré par ses pairs, j'étais de l'autre bord et ressentais plus aigrement l'exclusion des races, les condamnations sans recours de notre monde d'enfant.

Jambes-Croches attendait son heure, cherchant à prendre la mesure de cette fille, il voyait bien que Marguerite et moi lui échappions, et arrivé à un tel degré d'appartenance à Marguerite et à moi, tel degré de partage, de complicité, le tablier devenait un danger, je me demandais s'il avait lu mes billets, «tu es ma planche...», il s'appliquait à surprendre mes regards vers ce tablier, je me figurais qu'il s'attaquerait à ce linge ami, qu'il en ferait son appât, qu'il s'en prendrait à lui, le drapeau ennemi, pour le déchirer, le fractionner une fois pour toutes, pour allumer un feu dans sa broderie, un feu de joie offert aux astres de minuit, sur les hauts bords de la Coulée, je crus aussi qu'il pourrait en confectionner une corde, et un nœud coulant pour pendre, je me basais ici sur une moquerie répétée par lui ou ses comparses, consistant à déposer un chiffon sur le siège de Marguerite, une guenille nouée sur elle-même, ramassée probablement au bord du chemin du Rang, et vite bouclée avec un éclat de rire, l'éclat de la malédiction, car Jambes-Croches laissait voir alors deux brèches qu'avait dû laisser la chute de dents cariées, un autre signe qui allait avec ses membres, un autre accroc qui désignait sa personne pour la revanche et le ricanement forcenés.

* * *

Il fallut un mois de sécheresse pour que le Rang se trouvât étrangement uni, car les pacages étaient pareils sous le manque, un tiers des bandes cultivées roussirent ensemble, le tiers emblavé voyait ses promesses réduites, au fil de semaines complètes sans une ondée, sans un grain, après la coupe d'un fourrage précoce dans le reste, les bovins

pâtissaient, se pressaient vers la Coulée, et voilà que les puits domestiques même, étaient troublés, leurs fonds perdaient leur limpidité, on en tirait l'eau douteuse pour le soulagement des jardins, et ne restait-il donc que celle du lac, dans les bas du canton..., celle-ci n'était rien moins que perdue pour la consommation, c'était le déversoir, la citerne absorbant tous les égoûts, les scories, ce fond de paysage mou auquel les villageois demandaient de les bercer, eux qui trouveraient bien quelque moyen de s'approvisionner, et qui n'avaient pas à se tourmenter pour les bêtes, les cultures à entretenir.

Il fallut un été de sécheresse pour que le Rang se trouvât solidement allié, on se tournait vers le ruisseau de traverse, car l'eau qui surgissait encore de la terre menaçait aussi de s'arrêter, cela ne s'était jamais vu, et si la source tarissait au bout du Rang toutes les fermes seraient également mal en point, la source avait beau n'avoir en temps normal que la grosseur d'un bras, celui de Marguerite par exemple, elle marquait soudainement que notre condition était liée à elle absolument, avec nos besoins élémentaires, nos désirs quotidiens, insatiables, elle mettait à nu notre similitude, on se regardait effrayé, et le débit ne cessait de s'amoindrir au milieu de la canicule, il ne descendait plus qu'un filet d'eau, un avatar de ruisseau, bientôt pollué d'écume de boucs, de fiente et de sang, l'eau apaisante qu'appelaient les troupeaux, celui de Jambes-Croches quand il arrachait le sien de la Coulée, en ahanant comme un forçat.

Quelques membres des familles rurales, parmi les désœuvrés, descendaient vers le lac et les villages, où les petits commerces d'eaux gazeuses et de bibines donnaient le change pour un temps, ainsi que la vue du lac lui-même, à la face terne et renfrognée, mais les vrais enracinés, comme la maisonnée de Jambes-Croches et celle de Marguerite, avaient peu de relations dans les bas, et si de mon côté je n'avais pas de veulerie pour ces semblants de ville, et n'étais qu'un témoin impuissant des crevasses apparaissant sur les talus, le long du chemin empoussiéré où couraient les garnements, pour qui c'était le premier fléau connu, je ne laissais pas de m'inquiéter du sort de Marguerite, on entendait des bruits sur les menées des femmes qui l'entouraient, et qui dans toute leur frugalité, leur allège pauvreté, avaient dans leur territoire cette unique pousse et cette floraison, à laquelle on ne commandait pas, et n'est-ce pas qu'on avait eu tort de ne pas endiguer

une partie de son écoulement, aménager un réservoir pour les périodes d'aridité, pensait-on chez Jean T., ne fût-ce qu'une écluse à un endroit de la Coulée..., il était trop tard, nous étions pris, nous étions des geignards, la source nous groupait comme un abîme s'ouvrant à nos pieds, autour d'elle nous formions une chaîne, les gens les moins conciliants seraient exposés à se soutenir, solidaires et implorants, c'était bien ce qui parut épouvantable à Marguerite et à moi-même, que nous fussions ensemble, tous ceux du Rang, dans la recherche d'une eau pure, Jambes-Croches et ses frères étaient de la famille maintenant, l'oppression était commune, si la source ou ce qu'il en restait venait à s'altérer de manière définitive.

Il fallut pourtant cette saison pour que des familles se montassent contre celle de Marguerite, on prétendit que le ruisseau avait été dévié ou bloqué, l'entourage de Jambes-Croches donnait dans ces soupçons, qui fit son chemin, elle trouva confirmation dans quelque canular de gamins, il fallait inventer, réagir, remonter la Coulée jusqu'au terme, et de nuit à travers tant de propriétés, dont les clôtures étaient des frontières au demeurant, une expédition s'organisait, avec la naïve collaboration du voisinage, on apporterait des pics et des massues pour abattre le barrage imaginé, des pelles pour remettre l'eau à niveau, dans son lit, on agirait vite et une plainte formelle serait ensuite déposée, preuves à l'appui.

Entre temps, un autre appel parvenait aux oreilles de Marguerite, un son familier, irrégulier et bas, si familier que c'en était l'absence qui inquiétait lorsque son troupeau se rapprochait, elle devait battre quelque part dans les extrémités, la clochette attachée au cou de la bête indomptée, elle avait ébréché, dépassé les limites du pacage, ce n'était pas la première fois qu'elle s'enfonçait dans les friches, les boqueteaux, le son mat dont les garçons se moquaient quand ils parlaient des *cloches à vache* était lui-même une limite et une transgression, il fallait aller chercher l'aventurière, en dépister l'écho avant qu'il ne soit trop tard, Marguerite se donna du temps, sympathique au fond à une telle évasion, rebelle au sein de ce treillis de coutumes et de commandements, elle retardait le moment d'obéir, attendit jusqu'au soir pour se mettre en marche.

Une fois résolue, elle n'avait pas d'appréhension, elle fendait la nuit, elle était sans maîtresse, affranchie de la maison des femmes,

étant partie à leur insu, lorsque l'ordre se fut tu, et si vaste était cette heure qu'elle s'était réservée, qu'elle était envahie par une calme exaltation, après ce jour agité, elle goûtait la nuit, la poussière atténuée du chemin de terre sur ses chevilles, l'odeur des bouses fraîches qui s'empâtaient, elle alla vérifier la présence du sel, l'assaisonnement que chaque fermier déposait vers le milieu du mille, la brique iodée que les bovins léchaient avant d'aller boire, le bloc donc le pied cube s'usait régulièrement, qui se creusait sur une face, puis sur l'autre, qu'on renouvelait après trois semaines, et qu'on appelait la *Pierre de sel*, placée là comme une récompense, sur un rond tout piétiné, Marguerite la toucha d'une main, porta les doigts à ses lèvres, saliva, comme tous les autres faisaient, y compris Jambes-Croches qui rôdait sous couvert à cette heure, à bonne distance encore, il savait lui aussi qu'il ne pouvait plus reculer, il faudrait réinventer une source peut-être, en trouver une nouvelle à côté, il faudrait forer, renverser, farfouiller le lot de Jambes-Croches et de son clan, que je voyais progresser quand ce fut raconté, la bande terreuse d'un côté, le tablier à fleurs de l'autre, que je voyais converger vers la maigre fontaine, pour des fiançailles grotesques.

Au courant de cette expédition, un enfant mal endormi aurait pu entendre, par sa fenêtre ouverte et jusque sur son oreiller, le bruit confus de l'armée des malins dans les aulnes, et sentir en même temps le vieux lac du fond de la vallée, si impassible et gris qu'il fût, s'agiter soudain dans son lit, pousser un bras dans la crique débouchant sur le ravin, à l'encontre des lois, et le ruisseau couler à rebours au secours de Marguerite, ce n'était qu'une rafale, un remous de fraîcheur tel celui qui annonce l'averse, et dans sa manière de les prévenir, secoue bruyamment les feuillées.

Les premières touches de l'eau sur la joue de Marguerite se confondirent avec ses sueurs, confondues aussi avec l'air, qui restait languide au cœur de la nuit, Marguerite n'en fut certaine qu'après l'écrasement de gouttelettes répétées, elle ralentit sa marche, c'était l'ondée, tombant bientôt en grillage pressé, Marguerite s'amourachait de cette *giclée*, elle en buvait, elle pourrait aller sans hâte au relais familial, elle ferait halte à la bouche de la fontaine, s'assurerait qu'on pouvait y puiser, y boire encore, même s'il fallait se pencher bas, se salir sur les entours saccagés et battus de la fissure, elle y plongerait la

main plus avant que jamais, malgré l'interdiction, pour en sonder la pression, l'artère, le cœur, entre les parois spongieuses, le jet frais et enroulé sur soi qu'elle connaissait, qu'on avait toujours connu, c'était une source fidèle, d'habitude rieuse en ce temps de l'année, exhalant le frimas pendant la saison blanche, qui l'emmitouflait de glaçons, c'était la source pérenne, qui s'amusait d'elle-même avant d'aller courir, et si un sort malicieux l'avait atteinte, elle devrait se panser et guérir, à présent que l'air ambiant, dans son amplitude, avait réappris à s'émouvoir.

N'ayant pas eu vent de l'expédition, Marguerite était consciente de pareilles possibilités et d'autres pires, et elle était prête à aller au-devant, je peux le dire d'après ce que je connaissais d'elle, que ce même hasard avait élue pour le goût de la première averse, car l'annonce se confirmait, elle en avalait l'eau sur sa face, elle ralentit, la pluie se répandait graduellement, une nuée alourdie était venue des aires forestières sans doute, allait livrer passage à d'autres, et des jours pluvieux allaient se succéder, comme on en avait connus, pour le meilleur ou pour le pire, Marguerite avait ôté son bandeau, l'eau lui mouillait le front, le linge que les femmes avaient taillé depuis si longtemps, plus grand que ses mesures en prévision de ses croissances, car tout n'avait qu'un temps, et la pénurie avait touché son terme, est-ce que toute rigueur, toute sérénité n'avait aussi un temps limité..., les heures réglées de Marguerite et les heures forcées de Jean T., les heures d'école et les heures d'étable, n'avaient qu'un temps dévolu, elles aussi, et la soif et la faim, et l'injure et le chant, et le jour et la nuit, et à partir de celle-ci les puits seraient de nouveau remplis, il pleuvrait des ruisseaux et la Coulée n'aurait plus rien de suspect, après cette faille inattendue, insondable, et Marguerite avait déjà les épaules trempées quand elle atteignit la Coulée, elle s'enfonça dans le fourré, s'arrêta aux pieds d'une de ces épinettes charnues, puissantes, aux ramures emmêlées de fils d'araignée et de nids de corneilles, et elle se tint debout à contempler la tombée régulière, à écouter le crépitement dans les branchages, pendant que la troupe levée par Jambes-Croches, tapie non loin de là, perdait la face.

Marguerite vit-elle s'allumer la lanterne des veilleurs, on ne sait, il pleuvait toujours et le but immédiat de sa recherche s'évanouissait, l'animal reviendrait paître dans le champ reverdi, elle se dépouilla de

ses hardes avant de s'étendre, de s'en couvrir l'épaule, et rien ne bougea plus sous l'effusion généreuse, resserrée, qui enveloppait les conifères de la Coulée avec l'étendue des pacages fatigués et des cultures amoindries, tout le Rang et la vallée jusqu'au lac qui allait désormais finir de se rétrécir, qui avait lui-même besoin de s'abreuver, les fontaines allaient se redresser, et l'on n'avait rien trouvé de suspect autour de celle-ci mais Jambes-Croches ne pouvait renoncer si vite à ses plans, il y eut dissension dans le groupe qui avait cherché abri, tenu conseil, commencé à se disperser, Jambes-Croches fut le dernier à demeurer, le nez écarquillé flairait une proie, la tournure des événements lui fouettait les sens, lui tourmentait la vue, il se planta sur le haut du talus lorsque l'averse s'interrompit, il respira à pleins poumons, biaisa vers l'arbre protecteur, il avait devant lui, immobile, recroquevillée et sourde aux éléments, l'élève Marguerite, il la crut assoupie, il reconnut les odeurs de pétrin de l'étoffe trop portée, le guetteur se retirait de lui, il posa brièvement sa tête échevelée sur le chaud peloton de linge, mit la main dans sa poche, une lame flamboya dans la pâleur de la première aube, et à ce point du récit il devint impossible de distinguer entre les mirages de la volonté dominatrice et les ragots inspirés par la commisération, mais on imagine qu'il hésita avant de frapper, et il reste certain qu'il avait décidé, confus, en attendant la reprise de la pluie et avant que le jour ne se lève, d'employer ses membres tors à redescendre la Coulée, le plus vite qu'il pouvait.

LES ROSES DE PAPIER

Je me retrouvais dans cette ville pour un hiver, Franz parut dans son avenue Portage, une pâleur juvénile piquée de gerçures, Franz associé à un autre hiver, récent encore, et à l'onguent qu'il se laissait appliquer, il avait le dos étoilé de boutons, les plus têtus juste en bas de la nuque, autrement trop parfaite, je lui demandai s'il en subsistait, non, si quelques-uns avaient «survécu», je m'alignais sur son langage, il me retournait un sourire gamin, il était en chemise de flanelle et sans veste en novembre avancé, je lui demande s'il ne gèle pas, il écarte l'encolure, c'est la saillie au-dessus que je regarde, la même proue, la même lame qui m'avait blessé, à quoi répond le creux de la gorge, fort de racines et de symétrie, là où s'offrent une chaleur et un nid pour une main future, à quoi l'on pensera, il montre donc le revers de la chemise à carreaux et me découvre un maillot de corps, je suis rassuré, il ne gèlera pas, et si je l'interroge sur un autre sujet, le tarif d'autobus, car il marchait trop lorsque je l'ai connu, il fait sonner des sous dans une poche arrière, comment dire cette tape sur la fesse droite, un petit carillon..., le pantalon de velours qu'on lui a prêté, trop grand pour sa taille, permet cette façon de répondre, à une autre question il dresse son pouce, celle-ci concerne son retour de Vancouver, puis il compte avec les autres doigts les jours qu'il a passé en autostop, à jeun, et me fait retrouver maints gestes, qui me portent à croire que ce sont eux, finalement, qui m'ont rejoint...

Le retour a été dur, pas encore de pied-à-terre, et la question qui se posait évidemment passa dans mon propos, où coucheras-tu ce

soir, où dors-tu, les dortoirs de l'Armée du Salut sentent fort, et la réponse se laissait attendre jusqu'à perdre toute importance, je me la reprochais, mais moi je vis, semblait-t-il dire devant moi et devant sa bière, «mon premier verre depuis Vancouver», trente sous d'amitié et d'yeux clairs, il avait trop d'égard pour l'instant présent, le fortuit, et trop peu pour le lendemain, je tâchais d'entrer dans cette mentalité, ces largeurs de vue, et nous laissions l'entretien rouler sur des riens, l'heure passait, il ne fallait pas la forcer, j'allais trop vite, j'étais trop plein de raisonnement, laisse-moi respirer, disait encore sa mine vulnérable, il avait été assez rabroué, il avait mangé les coups qui rendent la chair telle, on dirait friable, de maintes façons il avait été lacéré, j'avais appris quelque peu de sa jeunesse rebelle et bafouée, toute récente, et non achevée, le sera-t-elle jamais, me demandais-je...

C'est bien le pouvoir des songes qu'avec lui je trouvais, lui qui n'était pas encore émergé d'eux, il me prenait comme une histoire, toujours les questions qu'il me posait attendaient du récit, un conseil ou un principe ne captait pas son attention, un dicton à peine, il n'avait que faire de ces choses, il était en vie, j'aurais pu inventer n'importe quoi, il l'aurait écouté, il avait le goût de l'événement, et en ce sens le goût de l'autre, et le goût de choses passées, davantage que celui d'aventures à venir ou le concernant lui seul, il se rappelait notre première accointance dans le moindre détail, et la froideur paresseuse qu'il affichait encore le long des vitrines illuminées n'était qu'un semblant, car ma présence le modifiait dorénavant, je m'en flatte, il effaçait immédiatement, en l'espace d'un regard, le faciès fragile de dureté qu'il avait dû acquérir dès l'éveil de la conscience, il jetait bas l'aspect adulte, la moue de la décision et de la morgue, la marque du sérieux, du buté, le non à la disponibilité, la vraie marque du dollar, du profit et du rendement, dont lui était d'avance exempt, qui n'avait pas demandé à naître, qui était né d'un caprice de militaire porté sur les maîtresses d'école, histoire qu'il m'apprit par la suite, et qui explique plus d'un précoce châtiment subi.

Je passais un hiver de pure routine, Franz, lui, ouvrait des dimensions avec ses allures et ses dires, ses façons raccourcies et ses trouvailles, c'est un Franz renouvelé qu'il fallait aimer, au-delà des petites copineries de fin de semaine, au-delà des dégustations près des feux de bûche en plein air, on gelait raide lorsque Franz m'avait

rencontré la première fois, dans le parc enneigé affecté au carnaval, on distribuait des *beignes*, des épis de maïs fumants, il m'avait paru espiègle, il n'était que farouche, le baluchon à l'épaule et le fait d'être nu-tête, sans gants par un temps pareil l'excluaient des autres badauds, ce n'était pas un mangeur de soupe aux pois comme les autres, je lui ai tendu un gobelet de soupe qu'il refusa, il me demanda quelque chose en anglais à ce moment, il avait besoin de parler, et comme les jeux de la marmaille sur les surfaces de glace et les démonstrations de confection de mocassins ne l'intéressaient que modérément, nous nous éloignâmes des tentes folkloriques et des patinoires, le son amplifié des giges de violoneux frisait dans l'air, recouvrait un entretien à demi-mots qui me fit comprendre principalement qu'il était sans feu ni lieu, ce Franz Williams, je lui fis répéter le nom de *Sally Ann* que je n'associais pas alors à un refuge de nuit ni à rien, le rideau d'arbres dénudés longeant le coude de la rivière paraissait, sous la lumière artificielle, appartenir à un décor provisoire comme elle, j'y avais vu un hibou blanc peu de temps auparavant, cela intéressait vivement Franz, je parlai des poules de prairie qui venaient aussi en été, jusqu'ici dans les graminées, cet oiseau avait disparu de sa région à lui, il s'était «effacé», dit-il dans sa langue — plumages mouchetés dissimulés dans l'herbe, ailes claquant soudain devant le pas du promeneur, vous serviez de support à un entretien qui n'en était pas un, et vous aussi, pigeons sauvages qui nichiez sous le pont ferroviaire, comment survivent-ils en hiver, demandai-je à Franz qui avait la réponse toute prête, des grains s'échappaient des wagons de céréales, le son des giges nous frottait encore les oreilles et je devais répéter mes questions dans mon anglais d'emprunt, nous étions encore sous la lumière des réflecteurs aussi crue que ces raclages de violon, je m'informai des boutons qui se voyaient sur son menton imberbe, non ce n'était pas de l'acné, oui il avait consulté un médecin, c'était dans son sang «rebelle», concluait-il en en palpant un, et parce que nous étions à chercher quelque oiseau d'hiver et que je pensais à un bout de comptine, «estomac de plomb — falle de pigeon...», j'eus une envie brusque de toucher, non les papules que j'aurais pu appeler des fleurs, mais le cartilage de la pomme d'Adam.

Lui aussi avait erré et revenait à son pré, j'étais jaloux de son insoumission et de sa rude liberté, il n'avait pas plus de sérieux, pas

plus de maturité qu'avant, il jetait bas le masque de l'homme, de l'homme fait et formé, il me poussait à me défaire des miens qui sont au pluriel, le masque qu'on porte pour aller chercher sa pitance, celui du devoir à répétition, celui de la bonne compagnie, celui qui nous rallie à des palabres, débats, applaudissements, faire acte de présence, se justifier indéfiniment, avec Franz à mes côtés je voyais les masques courir sur le sol, nous laissions un peuple creux se partager nos masques, ce dernier y prenait plaisir, se rengorgeait sur notre passage, nous étions désaffiliés, détachés des rapports citadins, de la glu des réussites.

Il avait maintenant une grosse paire de lunettes qui ne le déparait pas, ne lui ôtait pas sa fraîcheur ni sa frugalité, je lui demandai s'il la portait tout le temps, myope à cet âge, il la posa sur la table, me laissa souffler sur les verres pour les humecter, les essuyer avec un linge de poche, il ne dit rien pendant cette opération, et je pensai: quand j'aurai fait le ménage de mon âme, et que l'univers répondra par un haussement d'épaules, il me restera cette paire d'yeux de gavroche sous les boucles, qu'il a trop négligées, elles étaient embroussaillées et retombaient en nattes sauvages, je regrettais la chevelure moutonneuse, devenue méconnaissable, mais il avait la même face d'enfant humide de naître... — Où trouver mieux que sur ce visage l'image de la confiance, c'est la prairie, c'est Neepawa qui envoyait cet enfant homme et d'autres vers la ville, et sitôt rencontré, ce visage irrésolu, temporairement refermé, devenait disponible.

Mais il ne fallait rien précipiter, le laisser plutôt rouler ses cigarettes, il les roulait mal et m'en offrait quand même, et si on parlait d'apparences ou de comportements, il me fallait préciser que lui, Franz, n'entrait pas dans l'opinion défavorable, il me questionna sur l'expression «visage fermé», je cherchais une définition, il était rassuré, j'ajoutais qu'un visage pouvait aussi être fermé sans être hostile, avec Franz il fallait être explicite, à mon tour je contestais des jugements osés, tranchés, qu'il portait sur Vancouver ou sur le village natal, ou même sur cette ville de Winnipeg qu'il estimait pillée par les juifs et contrôlée par la main militaire, il voyait de cela un peu partout, et comme je m'étonnais de ces appréhensions, de ces aversions, il dit qu'il pouvait le «sentir», puis il se reprit, le «détecter»..., puis il compara ma main avec la sienne, qu'il trouvait pâle et potelée, et parce que les

vaisseaux sanguins étaient peu visibles à travers le derme, il dit que ses veines s'étaient «écroulées», c'est le terme que je lui fis répéter, il usa d'un autre pour compléter sa pensée, elles s'étaient «évanouies», et comme son toucher demeurait soyeux et que l'enveloppe de cette main et celle de tout son corps dénotaient une forte ossature, je risquai en guise d'explication qu'il manquait d'exercice, tout en me demandant par quel biais il était arrivé à ces mots auxquels il tenait, et j'en vins à remarquer, retenir dans chacun de nos entretiens une expression neuve, une remarque inusitée qui était loin de déplaire, et qui me rapprochait un peu plus de Franz, ou me montrait du moins la distance de lui à moi... Et ce pouvait être la réflexion la plus bénigne, comme celle appliquée au vieux fumeur qui salissait la place, «il fait bien», dit-il, il l'avait vu aussi bien que moi glisser le cendrier sous la table et le retourner prestement, et j'étais du côté sanitaire, j'ai dû émettre quelque blâme contre le geste sournois, l'ordure à ramasser, la cendre imprégnant le tapis, et voilà que je surprends Franz de son côté, il va jusqu'à le défendre, replaçant le geste dans une situation plus vaste, le bougre qui répand la cendre de cigarettes à terre a trouvé grâce immédiate à ses yeux, c'est une espèce de revanche pour lui, «on a dû lui interdire, dit Franz, à la maison, autrefois, ou peut-être aujourd'hui, chez lui...»

Les neiges s'entassaient avec une sorte de fureur, à présent, dans la plaine au sud et à l'est et à l'ouest de la ville, des excès de neige arrachaient des bêtes sauvages de leur habitat, on mentionnait le frétilant chevreuil, de vilaines histoires atteignaient la presse, on chassait à vitesse motorisée, des chasseurs réussissaient à épuiser leur proie dans une course inégale, Franz s'insérait dans la scène, il se plaçait d'instinct dans la peau de la victime, il la devançait même, il l'avait reçue, la balle dans la gorge, il semait des caillots cramoisés dans la neige avant de s'effondrer, il avait tout transposé, pendant un court moment il s'était vu cerf, daim poursuivi et affaibli, bientôt enlisé, visé par le motoneigiste, spolié de sa vie et bramant pour lui seul, car il a dit: «Je voudrais pas être un animal...»

J'aurais pu trouver Franz l'après-midi, dans un des lieux publics chers aux sans-travail, je veux dire ceux de classe pacifique, comme la section des revues à la bibliothèque, où des vieux s'endormaient, une table de café était bien préférable au déclin de la

journée, il arrivait un peu plus pâle ou un peu plus jaseur, plus songeur un peu ou plus rieur, jamais rabougri, toujours plein de promesses, de curiosité, il m'interrogeait sur les Celtes et les Germains, sur les origines de la France et sur l'Empire romain, bien qu'il eût peu d'estime pour les rois et les empereurs, la pire crasse pour lui, il manifestait beaucoup d'intérêt pour les puissances passées, les armes, les luttes et les fusions des peuples, les survies également, il revenait sur les Celtes jusqu'à m'embêter, il prononçait «kelts», il riait de moi avec mon c, nous voilà dans un autre débat sémantique, puis il me montrait des livres illustrés sur les Celtes et leurs monuments, ces sujets m'intéressaient beaucoup moins que son histoire à lui, qui se disait Gallois, et les péripéties de sa vie orpheline, celle de Vancouver ou celle d'aujourd'hui qui en était la suite rigoureuse, austère par moments, quoiqu'il eût une chambre maintenant, un matelas pour lui seul, tant de choses pouvaient contrevenir à ce qu'il recherchait, un état de grâce, un songe en éveil, et souvent le simple sommeil, Franz lisait tard le soir et me parlait de ses courses à deux heures du matin, lorsque fatigué il ne pouvait dormir, «je vais courir une demi-heure», dit-il, je vois Franz sortir à trois heures en catimini, en fourrant ses deux clés dans sa poche, commencer à trotter devant un îlot de maisons louées, sans se douter des soupçons qu'il éveille, sans penser à une commère au moins qui se demande ce qu'il fuit à cette heure, il se concentre sur son souffle et sa foulée, sur la neige qu'il remue, allez vous recoucher, pantoufles, c'est un chasseur de lubies, il boucle un tour du pâté de maisons, en fait son circuit pour un second, la veilleuse se demande s'il est fou quand il repasse, il dévie au quatrième tour pour varier le parcours, elle peut finir sa tisane, «après on peut dormir», dit Franz, car la mémoire aussi veut un temps d'oubli.

Franz se montrait le soir au coin de rue convenu, à huit heures et demie si j'avais dit huit heures et demie, il ne portait pas de gants ni de casque, pas plus qu'à la fête d'hiver lorsqu'il m'avait dit son nom, et que des fleurs de plastique frémissaient dans l'air du parc, et si je signalais le froid autour de sa tête ébouriffée il me désignait son capuchon, qu'il laissait pendre, cependant de telles remarques de ma part tombaient dans le vide, je lui demandais ce qu'il lisait, je me rappelle le titre d'un livre qu'il avait tiré de son parka, *Quelques cas de cruauté à l'époque victorienne*, avait-il commencé à s'intéresser aux

Celtes alors, ainsi qu'aux Aztèques, le soi-disant Gallois venu de la plaine, les mains nues en février, je m'intéressais dorénavant à ses petites misères de locataire, et si la joue se présentait moins veloutée, l'œil lâche, je pouvais l'interroger sur ses dernières nuits blanches, j'appris qu'il avait des moyens plus radicaux que la course quand il ne se sentait pas bien, et qu'il avait été effectivement malade, depuis son retour une fois ou deux, de grippe ordinaire ou de migraine, ou d'avoir consommé de la mangeaille rance, il y avait un remède sûr, et je ne sus jamais ce qui lui avait suggéré ce recours, quelque livre ésotérique ou des forces découvertes dès l'enfance, il m'avait déjà parlé des «pouvoirs» de la terre, de la terre commune et terrestre, il se débarassait d'un mal en l'y résorbant, en le chassant par en bas, en le faisant descendre dans une plante, un arbre, il l'extirpait par un contact brusque, et il fallait bien le croire, il avait pratiqué cette magie dernièrement, «je me suis senti mieux», ajouta-t-il, c'était non loin de l'Assiniboine, je lui objectais la saison, la neige, affaires frivoles, «on peut toujours communiquer, dit-il, tu vas dans le parc, ou le long du chemin de fer, tu es toujours proche des puissances, peu importe la neige, je le voyais descendre vers la rivière, choisir son arbrisseau, et gonflé de vilaines fièvres, en conjurer le trop-plein d'un coup de pied, «après on peut dormir».

Obligé à mon tour de répondre à ses questions, je devais avouer que j'avais eu mes misères, oui, qu'il m'arrivait d'en frôler encore, mais j'étais loin de pareilles solutions, même si je reconnaissais les sourdes «puissances» de la terre, puisque je ne pouvais habiter plus haut qu'à un troisième étage, précisai-je, et que je n'avais jamais mieux dormi que sous la tente, observations qui concordaient avec ses vues, qu'il accueillait d'emblée mais je restais loin de mes cures, je demeurais en fait sur un autre plan, Franz avait percé d'autres sphères ce qui me laissait perplexe, dans le domaine des lectures mes goûts étaient fades auprès des siens, il côtoyait druides et Vikings, lisant des nuits entières quelques fois, et se définissant Gallois, il me demandait de quel bout du pays je venais, et si j'avais pratiqué la chasse, l'équitation, et parce qu'évoqués par lui, ces simples divertissements devenaient fabuleux, nous parlions fort sans nous demander si l'on nous écoutait, une anecdote de Franz me confondit encore, moi qui avais senti la plaine pourtant, qui m'étais exalté lors de quelques excursions loin de

Winnipeg, croyant vivre des moments singuliers, l'horizon si vastement nu, si intense l'azur, Franz me dit qu'il a été « emporté », lui, c'est son mot, il a été terrassé par l'espace, il y eut un jour si clair au pays de Neepawa, en rase campagne, un jour si identique à lui même, qu'un chasseur de dix-sept ans fut saisi, forcé de s'arrêter, de s'étendre sur le sol, et je ne pouvais appeler faiblesse un pareil coup, que je chercherais en vain dans mes noirs albums de vacances, nous avions l'air de nous passer des histoires d'école buissonnières et Franz parlait d'illuminations.

Etant amené à scruter sa vie, je devais admettre cependant que ces faits ne constituaient que des fragments, des sommets, tout au plus une facette, une projection songeuse, car le côté morose et plat de beaucoup de ses journées était réel, et m'était connu à présent, et pourtant que savais-je de la trame de sa jeunesse, de ce qui avait précédé sa venue à la ville, excepté quelques points de repère dont je m'étais satisfait, la mère qui enseignait, l'autre qui avait disparu tôt, et l'école que Franz avait prise en grippe, il me fallait revenir là-dessus, et d'abord cette femme, je me souvins qu'elle enseignait, et fort loin de Neepawa maintenant, dans le Nord chez les Indiens, elle avait pris un autre homme, oui, et Franz n'avait rien à ajouter, il n'aimait pas remonter ces pistes, on eût dit qu'il n'y avait pas d'intérêt chez lui pour ces sujets, refus d'aveu devant les autres, une haie hérissée d'épines, il était préférable de ne pas s'en approcher en temps ordinaire... Il lui arrivait de la voir, oui, depuis la fugue de Neepawa, il l'avait rencontrée lors d'une de ses brèves visites à Winnipeg, au temps de notre première liaison, la dernière fois elle l'avait manqué, le concierge était absent et elle n'avait pas pu entrer, c'est du moins ce qui apparaissait irréductiblement, et Franz n'en était pas plus surpris, il ne faisait pas de sentiment, il écrasait ces petits riens comme des aigrettes de pissenlit, plus attiré par les abîmes d'en haut et d'en bas, suspendu fragilement entre les deux.

Si Franz ne se montrait pas au lieu convenu, à l'heure entendue, c'est alors qu'il m'atteignait, m'attrapait, accusait ma hauteur et mon égoïsme, mes propres dérobades, et j'apprenais ensuite la raison, l'une ou l'autre des petites contrariétés que la déveine invite, il avait perdu ses lunettes, par exemple, ou les avait brisées, pendant une semaine il fut sans lunettes, il s'était assis dessus, elles étaient en réparation, il dit

cela comme une plaisanterie, j'avais des doutes sur cet incident, en finir avec ses verres..., j'allais trop vite avec lui, c'est arrivé un jour d'embauche, il avait décroché un peu de travail de peine, et avec ses kopeks il avait oublié de se restaurer, ayant préféré le produit de la vigne, et qu'importe le lendemain, que demain aille se coucher..., je bénissais cet accident permettant de voir ses yeux nus, l'iris brun piqué de gris, alliage félin, des yeux rassis, un peu trop retirés pour son âge, comme s'ils avaient subi un surplus d'âge effectivement, par rapport au reste.

Il était volubile, je ne l'avais jamais vu tel, c'est lui qui amenait Neepawa sur le tapis, village maudit, spolié, selon le sens du mot qu'il employait dans son parler, comme si on l'eût lui-même détrossé, cela avait commencé par l'école, l'école qui l'avait forcé et écrasé, annulé, il l'avait quittée prématurément, et les traits convulsés il disait qu'il n'avait jamais pris meilleure décision, il me demandait si j'étais d'accord, si je l'approuvais, oui, et j'aimais cette rancœur, il mordait dans un bout de sa vie qui lui puait au nez, et c'était le pain de sa mère, le gagne-pain de la maisonnée quand il est parti de Neepawa, il écumait, il échappait des postillons sur le Formica de la table au fond du café, les gestes abondants, lui plutôt avare de gestes ordinairement, la tape sur mon épaule, la tête inclinée sceptiquement de côté, et non plus plantée droit sur le fil de la rêverie, il appuyait sur les mots en prononçant des jugements soulignés de rictus, le changement était notoire jusque dans la démarche, quelque chose de décousu, non de chancelant cependant, car il a le pied fermier, le talon fantassin, et au cours de l'accalmie qui suivit je m'essayai à démêler ces deux haines, l'école et le village auquel il avait tourné le dos en secouant la poussière de ses bottines, l'école abhorrée «depuis le jour numéro un», précisait-il en levant l'index, on l'avais mis dans un groupe à part, il avait mal dans le dos, il a mal encore, tous les jours à neuf heures il avait mal, assis à sa place, à dix heures il commençait à voir, puis les matières se succédaient, se bouscuaient, s'embrumaient, il perdait tout intérêt, il était pris, il était broyé, on l'avait placé sans explication dans le clan des arriérés, il était décrié, il était le fils d'un invalide, d'un revenant, il était voué à l'exclusion et à l'ennui, et cette répugnance n'était rien encore, ai-je appris plus tard, auprès de celle qui avait entouré sa prime jeunesse à la maison, un homme couché en travers de

ses pas..., tant d'effroi et d'aversion passés étaient donc à relier à une certaine légèreté, à sa paix de citadin, nourrie de lectures et de fantasmes, un bien-être ordinaire apprécié de moi, comme du voyageur ayant senti un gouffre au moment d'y échapper.

Un être de tranquillité comme il en est peu, tel il m'avait d'abord paru, et j'avais craint qu'il ne s'assoupît sur les fauteuils publics avec les désœuvrés, mais il y avait eu violence sous l'épiderme blanc dont la veinure s'était effacée, «évanouie», et qu'il eût commis des frasques à Vancouver, quelques larcins, et même échangé des coups, avant de revenir dans cette ville jugée par lui plus sûre, moins houleuse, Winnipeg, moins bousculante, tout cela n'aurait pas suffi à me laisser soupçonner les conflits de Neepawa, et la rancœur qu'il couvait, une rage qu'il n'était pas facile d'élucider, à part le fait patent qu'il avait rejeté l'école, ou que l'école l'avait rejeté, et ce ne pouvait être pour la seule raison, sans doute, d'une petite faculté qui lui manquait.

C'est un trait qu'il faut consigner, car il devait être pour quelque chose dans l'acuité de son œil que le jour avait distendu, de son oreille aussi, qui s'enchantait de Tchaïkovsky autant que de certains refrains populaires, cela concerne l'odorat, dont il se dit privé depuis toujours, je ne l'ai pas cru de suite, il ne m'était pas venu à l'esprit, je l'avoue, que ce sens primordial pût faire défaut, parce que, probablement, on n'en parle pas, ou que les sujets gardent une telle anonymité, «depuis que je suis né», dit Franz, «depuis le jour numéro un», et à preuve, il en connaissait un autre cas dans ce damné village..., «c'est un monde qui te manque», lui dis-je, moi toujours proche de ma soupe, puis je m'efforçai de nuancer, ... les plantes, les saisons, les fleurs..., il sait, on a tout essayé pour lui «réveiller le nez», on posait des bouquets partout chez lui, au temps des lilas, au temps de sa mère veuve, on faisait exprès, il ne les sentait pas, j'insiste encore, je le blesse à mon tour, il est le plus fort, il me renvoie aux animaux sauvages, «quand ils s'arrêtent de sentir, dit-il, ils doivent mourir», on lui a donc appris cela, pour lui donner un exemple peut-être, ou il l'a lu dans les livres, «ils ne peuvent plus se nourrir, se guider, se protéger», c'est l'évidence, c'est leur sens premier, et voilà que je m'acharne, «à ton âge, la plupart des jeunes gens...», j'ai bien dit cela, il enchaîne, «s'appliquent des parfums», j'ai perdu, «pas exactement mais des... pour l'hygiène», je suis futile à côté de cet être qui se passe de sentir, plus fort que les plus

fortes bêtes dans leurs forêts, et qu'on plaçait, enfant, au milieu des lilas, il y a aussi des fleurs qui n'embaument pas, et qui fleurissent en toute saison...

En revenant sur cette infirmité, si on peut ainsi l'appeler, nous admettions qu'elle avait des avantages, multiples en réalité, nous n'avions qu'à nous en référer aux nausées, aux sueurs de la jeunesse, aux labeurs entourant les granges, les fromageries et les boucheries de village, que dire des vacances adolescentes qu'ils avaient englouties, initiation aux travaux de l'homme dont le plus dur était, en définitive, d'avoir à «sentir», et non pas tant les fermentations, la putréfaction des éléments, que l'autre à côté..., c'est ce terme qu'avait employé un moine de grande ascèse, dans un couvent de la région, à propos des exigences de son régime, «sentir les mêmes...», et comme Franz lui-même, étrangement, s'était plaint à moi de voisins de palier, rue Balmoral, dont les habitudes intimes n'étaient pas sans reproche, nous étions d'accord pour dire qu'en dépit de toutes les plantes du monde, de toutes les cuisines, et des fragrances du paradis, bien des hommes se passeraient volontiers de... Et quant à moi, je traduisais son manque en un surcroît, je croyais mieux comprendre ce contentement éprouvé au tabac ou au vin le plus chiche, le culte entretenu à diverses musiques offertes par la radio ou le plus minable électrophone.

Sur ses cheveux fous ou sa privation de l'odorat on pouvait le taquiner, mais non sur l'identité qu'il se donnait, s'obstinant toujours à se dire Gallois non pas Anglais surtout, avec une goutte de sang indien, je finis par l'admettre, j'avais presque cédé pour le *kelt*, il y avait un Celte dans l'Ouest des assimilations, aux cheveux longs de deux saisons, qui descendait vers la rivière au milieu de l'hiver, pour aller planter ses maux dans les souches..., «alors, ton père était Gallois», énonçai-je, «c'est ça», et sa carrière militaire était révolue quand il est venu à Neepawa, il avait de l'âge, «ma mère avait du goût pour ceux-là», dit-il, ce mot en parut un d'excuse résignée, je pensai malgré moi à un manque d'enfance, à une distance trop grande entre l'autre et lui, à une privation originelle, cette fatalité étant peut-être à l'origine de ce qui lui manquait, l'olfaction, je pensai à l'institutrice amoureuse des lilas, qui avait aussi du goût pour les fleurs moins éphémères, les fleurs d'hiver, celles du seul jardin que son enfant ait arpenté.

Lorsque je m'apitoyais sur lui, cela ne lui plaisait guère, mais comment en eût-il été autrement s'il avait mal à un œil, s'il souffrait d'insomnie, ou devant ses bribes de souvenirs, du Vancouver d'avant-hier à la rébellion contre l'école et tout ce qui l'entourait, les coups encaissés et l'accablement, lui qui disait se souvenir de tout, depuis l'âge de trois ans, car il m'assurait que c'était ainsi, sauf des interludes d'écolier, alors que la somnolence le gagnait, et un autre, prolongé, d'une durée de trois jours, lors du décès de son père..., et l'adoption par une grand-mère, sa mère étant forcée de travailler, même avant ce deuil..., chaque fois que nous parlions de Neepawa l'accent triste revenait, qui me ramenait à un air populaire qu'il avait aimé, lors de sa venue à Winnipeg justement, «Roses de papier», c'était son disque préféré du juke-box, ce fut son premier aveu personnel d'ailleurs, je lui demandai quelle était sa chanson favorite désormais, je ne la connaissais pas mais la première me disait quelque chose, mélancolique et jolie, reflétant subtilement l'ennui, ce mot que je prononçai, eut un effet de commotion chez lui, «tu dis vrai, trancha-t-il, l'ennui a toujours été en moi, tu as raison», j'étais interdit, «toujours...», demandai-je, il me regarda, la bouche amère, «depuis le jour que je suis né, dit-il, depuis le jour numéro un».

Il lisait depuis peu Walt Whitman et Thoreau, d'autres dont j'avais par hasard mentionné les noms, il mettait un livre dans chacune des deux poches de son parka esquimau, avec une pomme verte dans l'une, des piments secs dans l'autre, il croyait que Thoreau était Français, il lui substitua une fois ou deux le nom de *Walden*, chez de tels vagabonds la sensibilité ne lui échappait pas, ni le sublime sans doute, mais ils ne présentaient pas assez de faits, d'événements, de substance, car il cherchait obscurément un airain sur quoi frapper, où s'appuyer, dans les espaces redoutables du passé des hommes et du sien, peut-être aussi dans le temps que je lui réservais avec frivolité, un interlocuteur véritable, intouché par l'âge, et sur le contour d'un visage semblable au sien il aurait posé sa main, comme un Don Juan sur la statue du Commandeur, pendant tout l'hiver où j'eus Franz sous les yeux il vivait cette attente, c'était pour lui une affaire personnelle, auprès de laquelle la séduction du héros n'était qu'un amusement d'écolier.

Une remarque à ce sujet m'est pourtant restée obscure. «Bernstein a perdu de son élan», dit Franz, je lui fis répéter le mot, c'était le même Franz, le même gueux qui étonnait, «il faut un support», ajouta-t-il, je dus me contenter de cette explication, c'était ainsi pour Leonard Bernstein et ainsi pour Andy Desjarlais, le populaire violoneux qui venait de trépasser, à ce moment la radio était branchée sur Portage-la-Prairie, et c'est moi qui avait dit le nom, Desjarlais, mais Franz savait que ce n'était pas de ses enregistrements qui tournaient, c'était ceux d'un imitateur, il n'avait pas le «support», je dus le reconnaître, il n'avait pas le nerf de Desjarlais, le joueur le plus envié, qui eut des funérailles à la cathédrale, avec un violon géant au-dessus du cercueil, sur un catafalque de mousse et de fleurs, c'était de la mousse artificielle, c'étaient des fleurs de papillote, celles dont les gisants se satisfont... J'avais sauté sur ces détails des obsèques pour dissimuler ma défaite en quelque sorte, pour évacuer mon ineptie, de n'avoir pas reconnu un faux Desjarlais, et même si l'observation sur le chef d'orchestre me demeurait énigmatique, je donnais raison à Franz, j'étais plus près qu'auparavant de croire qu'il allait plus loin et plus profond, qu'il visait plus juste, comme dans la transposition du sens de certains mots, et que dire du foudroiement qu'il avait eu à la chasse, dans la clarté de la prairie, ou encore des courants invisibles qu'il atteignait par contact, par choc, qu'il déterrait pour se purifier, lui dont la peau résistante au froid était douce comme un duvet...

Il se remettait à *jongler* au sujet de l'Europe et des continents, des Gaulois et des Romains, cherchant à démêler les races, tout en croyant foncièrement à leurs fusionnements, il ne croyait pas aux frontières fixes, aux nations, il me l'avait dit, il chérissait les Celtes et condamnait les Saxons, il étudiait maintenant la vie d'Alexandre le Grand, ses perspectives étaient démesurées, il crevait le rang des assistés sociaux, faisait exploser les dimensions de sa chambrette sous les combles, laissant loin en arrière les esprits villageois, leurs *barbiers* et leurs bureaux de placement, il rêvait d'entreprises fantastiques, comme un tunnel reliant New York et Los Angeles, «cela donnerait du travail à beaucoup», ou mieux encore, comme les cathédrales gothiques inachevées, dont les photographies lui étaient familières à la bibliothèque, lui qui n'avait vu, dans son village, que des temples à peine plus gros que les stations d'essence, il aurait aidé à édifier les cathédrales, oui, «cela donnait de *l'ouvrage*», dit-il.

Sans projet personnel, sans ambition discernable, je l'avais d'abord trouvé un peu amorphe, et j'avais craint qu'il ne ressemblât à la fin aux chômeurs professionnels, empruntant leur ambiance, une vue du monde ingrate, et un autre Franz se laissait découvrir, écouter, avec ses émerveillements, son automonie, j'étais inopportun dans mes remarques sur sa chevelure, allant jusqu'à lui offrir de mes dollars pour qu'il passe chez le coiffeur, j'étais mesquin, il préférait en demander au fonctionnaire qui lui versait l'allocation, et sans feindre quoi que ce fût, il portait haut sa toison, il était fier et entier, je tenais encore du pleutre, il n'avait rien à renier vraiment de ce qui était de lui, de ce qui poussait de lui, et il mettait en question d'ailleurs la répartition des biens, ne se sentait le parasite de personne, la prestation de la quinzaine lui était due d'une façon ou d'une autre, il l'avait gagnée en naissant dans telle localité, telle province, tel jour voulu par un ancien combattant emmené par la maîtresse d'école.

Je ne le taquinais plus sur sa tignasse quand il la fit couper, j'omis de le féliciter, à peine avais-je remarqué la différence, je me trouvais indigne, un *barbier* de Main Street lui avait pris trois dollars et demi sur les quatre qu'il avait reçus à cette fin, avec le reste il put entrer pour la première fois, d'un même élan, dans l'édifice municipal en face, non pas seulement pour se regarder à son aise dans le miroir des toilettes, car il était enthousiasmé, il n'aurait pas cru qu'il y avait tant à voir, il avait rapporté un plan de ce musée qu'il déployait devant moi, le *Musée de l'Homme et de la Nature*, il en vantait les salles, je savais que les cultures mortes l'intéressaient mais pas à ce point, il était fasciné, je me trouvais tiède à côté, j'avais près de moi un ethnologue, un anthropologue disposé à disserter, un chômeur de vingt-trois ans retraçait son parcours du jour à travers le musée nouveau, je restais distrait, savais-je encore écouter..., j'étais évidemment pris dans un autre discours, un autre parcours, un trajet de vingt ans, une ligne tourmentée, entrecoupée de blancs, dont l'un plus long se détachait, car en parlant de l'école qui lui obnubilait l'esprit, l'engourdisait pour des heures, il avait évoqué un sommeil plus grave, qu'un homme lui avait infligé, celui-là même que sa mère avait emmené...

D'être né d'un homme d'âge, Franz croyait-il à une malédiction, il l'a pensé assurément, il ne l'a pas nié quand la question lui a été

posée, «c'est ceux-là que ma mère...», mais d'avoir eu pour père un vieillard n'était rien encore, il aurait aimé ce père si ce dernier avait accompagné ses premiers pas, il s'était mis lentement à dépérir, et il rétrécit sous ses yeux, à mesure que l'enfant croissait l'autre diminuait, une telle équation était invivable pour ses douze ans, et tout le temps qu'il muait du premier âge au second, le vieil homme s'éteignait, l'homme avec qui il aurait joué, serait allé à la chasse dans la prairie, n'osait plus l'appeler à son chevet, le légionnaire qui avait marché dans les guerres restait couché, s'amenuisait, inerte, Franz chercha à se rabattre sur l'école, piètre compensation, et rendu à bout il s'en est retiré, il se trouvait à la maison lorsque l'homme expira enfin, une double chute, car la mémoire de Franz s'interrompt là, ce qui s'est passé dans les jours qui ont suivi ne lui est jamais revenu, lui qui retient tout, qui revoit si crûment l'ancien combattant délirer, «il pesait moins de cent livres à la fin», puis il voit le véhicule de la morgue s'arrêter en face, l'homme l'a assommé, emportant des morceaux du fils dans son caveau, et lorsque Franz a repris ses sens il lui en manquait un, il s'en est aperçu alors, il n'a pas reniflé la senteur des roses que la Légion canadienne avait expédiées, des fleurs naturelles, seul détail que tu te rappelles du service funèbre, et même de ce dernier tu n'es pas sûr, et tu ne veux chercher à te rappeler rien d'autre, car tu m'as dit que si par hasard, tu pouvais revoir *cela*, en souvenir seulement, le déclic se produirait, une limite serait atteinte, tu rechuterai en manière de protection, et l'éclipse durerait le même temps, quelque chose comme trois jours, à ce que tu supposes.

L'hiver de Franz s'étirait, le jour retombait à l'ouest chaque fois un peu plus grand, introduisait plus avant ses pattes poussiéreuses sous les lucarnes de la rue Balmoral, dans les seconds étages à la hauteur des feuillées d'ormes, j'évoquais leur exhalaison de la saison prochaine, je me prenais une fois de plus en flagrant délit, devant Franz qui m'avait invité, tandis que les rais du couchant, à peu près horizontaux maintenant, jouaient dans les barreaux de sa chaise, dans les bords ouverts sur la table de bois nu, les pots de miel de sarrasin, l'immanquable beurre d'arachides qu'il m'offrait, les sachets de graines de tournesol grillées, le cellophane qui faisait chatoyer les couvertures de livres empruntés, la table aussi chargée de rêves que la couche à côté, que j'espérais moins pouilleuse que celle de Vancouver, la vie

orpheline continuait, un peu moins stricte pour le moment, oui, il avait cette fois un matelas passable, il alluma l'ampoule pour me montrer le lit de camp lorsque le soleil fut sur le point de «s'écraser», selon le mot qu'il employa, un tel contentement plaisait, comme les allures à la fois douces et rudes, comme ses dires, le mot *rude* qu'il apposait à Vancouver, dans son rude parler, et qui me reportait au sens qu'il avait chez nous, où pendant longtemps je l'avais épilé en deux mots, mentalement, d'après le prononcé, «c'est un ru... d'souper, c'est un ru...d'bois pour chauffer, c'est un ru... d'coupeur de bois», dans le sens de primitif et d'aimable à la fois, d'inachevé dans la finition même, de roboratif, de gaillard, ayant quelque chose à voir avec le rut, et Franz exerçait un rude pouvoir, qui me laissait déconcerté, moi et mon penchant tragique, au creux d'une vie douillette comparativement à la sienne.

Il devait me rendre cette visite, et me montrer encore mon indignité, m'obliger à être une petite fois sur le même plancher que lui, «tu manges pas avec moi», j'étais resté sur le bord du lit lorsque j'étais monté chez lui, comment trouver une excuse, un prétexte évidemment, l'unique chaise, il m'avait offert une fête, un banquet, et je ne l'avais pas partagé, je tâchai de me racheter, il mangeait sans pause, comme à la dérobée, je reconnaissais la façon des enfants mal aimés, les repas qui étaient occasion de châtiments, l'aliment en boule dans la gorge, je m'assurais qu'il savourait tout, les herbages qui avaient mijoté pour lui, les abats que j'avais tranchés, «les herbes ont du fumet», j'allais le dire et je me suis retenu cette fois, «le rognon fait du bon jus», dis-je plutôt à Franz qui trempait son pain dans le bouillon, une tranche entière à la fois, puis l'engouffrait avec un morceau maraîcher, le piment vert le rendait curieux, je voulus lui en donner une provision, il demanda plutôt l'adresse de l'importateur, qu'il nota soigneusement, comme il avait fait de *Walden*, Thoreau, Whitman, et d'un livre ancien sur l'immigration dans l'Ouest, j'approchais des verres et des cigarettes, des piles de cartes postales du vieux continent, des revues et des livres, «et que dire de Margaret Laurence», demandai-je tout à coup, «je crois qu'elle vient de Neepawa», «du bavardage», répliqua-t-il, je m'attendais à un tel avis, que je partageais en partie, «que peut-il sortir de bon de ce village-là», ajouta-t-il avec un rien de hargne, on lisait surtout la Bible à Neepawa, il en

connaissait des bouts, oui, sa mère l'avait poussé aux classes du dimanche, et si on lui demandait ce qu'il pensait du tout, «beaucoup de blablabla», il avait le sens de la nuance, il avait commencé par dire, à cause sans doute de l'association avec Neepawa, «rien que du *baloney*, il voulait dire maintenant qu'on pouvait y trouver des choses valables, je préférerais encore sa réplique initiale, ses énoncés sommaires et définitifs, ne supportant pas la contradiction, comme ceux qui touchaient sa personne ou une autre, le village ou la ville, «Winnipeg est exploité..., Vancouver est corrompu..., mes veines se sont évaporées...»

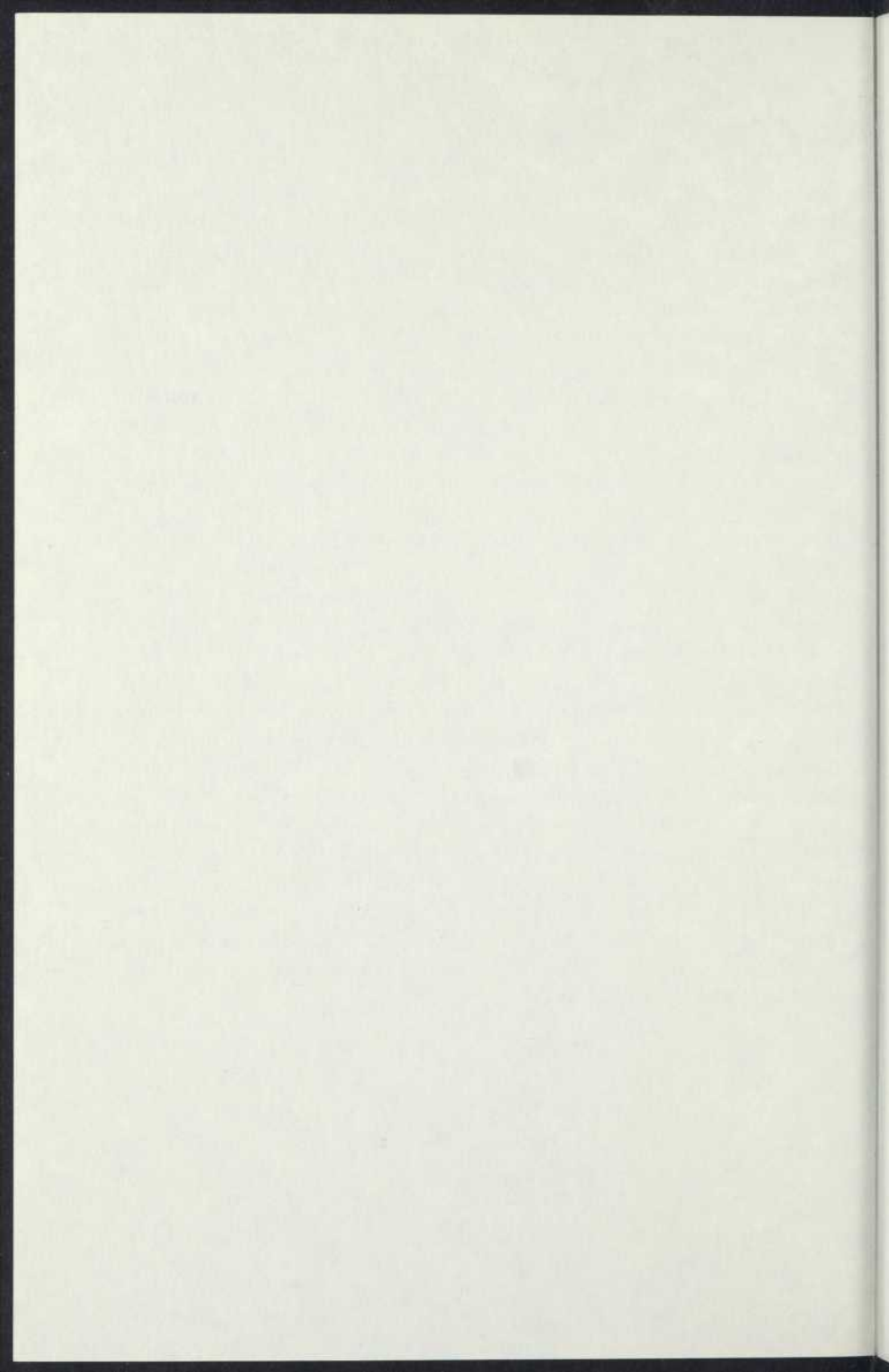
Il lui arrivait d'aller plus loin avec moi, il suggéra un voyage vers le sud, il ne s'était jamais avancé jusque-là, je nous voyais dans l'autocar sur la route bleue à perte de vue, un film bien connu, la proposition me touchait, même si elle restait une pure éventualité, même si elle resterait sans suite, et elle donnait une nouvelle valeur à ses façons, comme celle de tourner sa chaise pour être bien en face de moi, à notre table usuelle, ou celle de tirer de la pochette de sa chemise un pli, son certificat de philosophe, «laveur de vaisselle», inscrit en lettres moulées, son billet pour les voyages de nuit comme on les imagine, il était le campeur éternel, il s'imaginait qu'il dormirait mieux à la belle étoile, au pied des monts, dans le Wyoming, quel bain au lever du soleil, Franz dressait d'un mot, d'une idée, d'un geste devant moi la tente des santés primordiales, et parce qu'il y aurait demain des roses sauvages au-dessus des massifs d'épines, il fallait croire de nouveau au torrent, invisible sur le flanc du ravin.

L'hiver finit par perdre haleine, des eaux frileuses se formaient ici et là pendant le jour, les jardins assoupis fumaient à midi, l'air s'humectait, on accueillait la première bruine, toute la rue radoucie soudainement, pour rien, pour lui, pour nous, «c'est l'hiver de Vancouver», dit Franz, cette moiteur d'avant-saison était alors à l'image de mon ami, en ce qu'il gardait d'hésitant et de prometteur, des mares tremblaient à quatre heures dans les parterres conventuels, prenant en glaces vers le soir, que nous allions fouler, car Franz tenait à voir tous les musées et tous les temples, attiré qu'il était par les monuments, par les églises québécoises autant que par les ouvrages d'antiquité admirés en photos, et de celles-là on trouvait des exemplaires ici, il me demandait le nom et le pourquoi de ces styles, il déplorait qu'on en démolît,

Franz l'anarchique, entrait dans les constructions restaurées, m'interrogeait sur les coutumes des priants, pour peu il m'eût demandé de le conduire à un office, car les voitures viendraient bientôt stationner en files le long des parvis, déverser les bonnes et leurs gérants, c'était de nouveau le temps de l'année où un grand homme déchiré, dressé sur deux piques de bois, se mettait à saigner sous leurs yeux, il fallait laisser la chose se reproduire, tout le voisinage se calmait ainsi, trouvant le salut dans un cri de mort, sorti d'un coin obscur de l'empire romain... — Franz était étranger à ces pratiques, il avait employé un mot général, «lamentations», englobant maintes dévotions, il l'avait prononcé au sujet des juifs et à propos d'un Oriental, un voisin de palier de la rue Balmoral qui avait la patenôtre ostentatoire, allant marmonner aux lavabos cinq fois par jour, au grand dam des usagers, à son aise derrière une porte verrouillée, faute de robinet dans sa chambre, nous avons ri, sans être frondeur Franz flairait la bigoterie, autant il était sensible aux rites et aux coutumes transmises, autant le dégoutaient le jaculatoire, les simagrées, et il devait me montrer que j'avais donné dans ces litanies, ces baumes, ces «lamentations», car je l'avais étonné en lui montrant une sorte de chaînette, de ceinture de cérémonie, un souvenir accroché sur un gros clou de locataire, un chapelet long comme un rosaire, il me demanda le nombre de grains, le sens des dizaines, toutes choses à peine moins insolites que les ablutions de son immigré dans la salle de bain, ou que tant de fidélités endimanchées qui se profilaient sous les arches, si visiblement jalouses d'un paradis toujours entrouvert, cette urgence à se tasser devant un établi pour supplier en chœur, ou celle de son Hindou islamisé qui imposait à tout l'étage, à heure fixe dans les cabinets, le glou-glou de ses ruminations supérieures.

Je pourrais consigner d'autres mots de mon ami, j'aurais pu chercher d'autres faits et d'autres gestes au cours du congé que j'allais prendre, puisque la saison nouvelle approchait, l'autre s'effondrait en plaques, je m'arrêterai entre les deux, le temps dépouillé de l'année, rien que la vue de la terre avait de quoi satisfaire Franz, la profusion de l'été ne lui convenait pas, je trouve, la sueur comme une suppuration à éponger, les gerbes gorgées de sucs, les tournesols qui éclatent au bord des villages, la soif abrasive, les gras pique-niques de tout un peuple, tandis qu'en cette période transie, vierge et encore ensommeil-

lée, alors que les anneaux de glace pressaient les troncs, Franz était libre et réceptif, et l'on pouvait toujours cueillir la fleur gratuite, les fleurs de crêpe échappées le long des trottoirs par le dernier cortège, sans se demander si elles étaient portées pour une naissance ou un ensevelissement, événements de toute lunaison... Pour tout dire, en ce qui me concerne, je craignais qu'une trop forte intimité ne détruisit son charme, qui de manière renouvelée tenait à la tige du cou toujours découverte, idoine à une prise de main, autant qu'à un visage nordique, au menton ferme et fin, à une joue imberbe et grenue, à des yeux timides enfin, sous les frisons puérils qui en soulignaient l'insondable fond, une aura précaire faite de rigueur et d'attente, et que je ne voulais pas flétrir... Je craignais aussi qu'un travail servile, occasionné par le tourisme, ne vînt couper le courant de sa rêverie, et un événement de ce temps précis de la semaine pascale semble confirmer mon intuition, puisqu'au milieu d'un songe laborieux, une nuit de malaise, alors qu'il avait depuis trois jours un point au côté gauche, il se trouva confronté avec l'homme de la chute, il l'avait invité à se mesurer à lui, le vieux soldat, il avait repris toutes ses chairs et avait presque la fermeté d'une statue, en même temps il venait de plus loin que la province galloise, il avait l'âge des Celtes et des chefs conquérants dont Franz lisait les vies, à cette heure de nuit, lorsque le vin pisseux était hors de portée, Franz avait dépassé la dose cette fois, cela lui arrivait quand il touchait l'allocation, il avait les traits tirés mais était loquace en parlant de ce rêve, dont je ne saurai jamais pourtant lequel des deux était sorti vainqueur, ou s'ils s'étaient mutuellement pardonnés, sauf que Franz respirait la délivrance, et pâli de jeûnes et d'effort, il avait à la base du cou une marque violacée indiquant que le combat avait été serré.



LA VIE
ET LES MIRACLES
DE JOSAPHAT

*RÉCITS RECUEILLIS PAR
MONIQUE LAYTON*

MONIQUE LAYTON — Née en France en 1930. Etudes de lettres et d'anthropologie (Ph.D., Université de la Colombie Britannique). A publié plusieurs articles de critique littéraire (*Revue d'esthétique, Littérature, Revue canadienne de littérature comparée*), de sémiotique (*Journal canadien de recherches sémiotiques*), de folklore (*Journal of American Folklore, Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie, B.C. Studies*, et dans *Soviet Structural Folkloristics*, P. Maranda, ed.) Traductrice (de Lévi-Strauss, entre autres), recherchiste en criminologie, travaille depuis deux ans pour le Conseil des Universités de la Colombie Britannique.

INTRODUCTION

En 1973, je recueillais des remèdes de médecine traditionnelle parmi les vieux Québécois de Colombie Britannique. «Allez donc voir Madame G.», me dit-on. «Quand elle était fillette, elle ramassait des simples pour un guérisseur. Elle connaît toutes les plantes».

Une toute petite personne aux joues roses et aux mains très fines, Madame G. me reçut timidement. Accoudée à la table de cuisine, assise entre Mme G. et son mari, je passai cette première après-midi à prendre des notes, tandis qu'ils me donnaient tous les deux quelques remèdes médicaux, naturels et magiques, quelques recettes de cuisine, et autres vestiges d'une culture traditionnelle à laquelle ils appartenaient encore.

Je dus bientôt m'avouer cependant que, malgré leur bonne volonté, la collecte était assez pauvre. «Vous souvenez-vous des histoires, des légendes, des contes de fées, que l'on vous racontait dans votre enfance?» demandai-je finalement. Avec un peu d'hésitation, Josaphat G. répondit qu'il connaissait des histoires, mais qu'elles étaient vraies. Il commença alors à me raconter quelques «miracles» qui avaient eu lieu près de son village natal. Enfin, encouragé par mon intérêt, mais un peu réticent, il entama le récit suivant:

«Ma grand'mère était grande amie avec la voisine, Madame Carbonneau. Madame Carbonneau était bien malade et se mourait. Ma grand'mère a été la voir et a dit: «Madame Carbonneau, si vous... Vous allez mourir, vous savez. Ça vous coûte pas... Si vous avez besoin de prières, là, laissez-moi le à savoir. Faites-moi pas peur, quand même, mais laissez-moi le à savoir». Ça fait que elle est morte. Ils l'ont enterrée.

Et puis, comme on était un peu petitement à la maison... On avait une grosse boutique et pis en haut de la boutique, y avait un grand grenier. Y avait un lit, là; pis mon oncle, pis mon père couchaient là. Toujours que, un bon matin, mon père se réveille, pis y pousse mon oncle et y dit: «Qu'est-ce que t'as fait des couvertes?» Y avait pas de couvertes sur le lit... Ça fait que ils cherchent les couvertes à l'entour; elles étaient pas là. Y z'ont descendu dans la boutique, pis les trois couvertes de laine étaient pliées sur l'établi. Pis, y z'ont remonté les couvertes, et y se sont mis à prier. Au déjeuner, y z'ont conté ça à famille. Mon grand'père, y dit: «Vous avez eu un beau rêve, vous autres? Plier les couvertes, et les descendre, là...»

Ça s'est faite huit jours de temps: tous les matins, mon père devait descendre chercher les couvertes. Le vendredi matin, c'est le vendredi, je pense... mon père, y dit, à table, à déjeuner, y dit: «Ecoutez, là, y a quèque chose qui va pas. Ça se peut pas, ça. Mettons, vous nous dites qu'on rêve. Pensez-vous qu'on va rêver huit jours de temps, et descendre ses couvertes? Ça se peut pas, ça. C'est impossible. Y a quèque chose qui va pas».

Ça fait que ma grand'mère, elle commence à boulanger. Pis, tout un coup, elle pense à ça. Pis elle dit: «Ben, moi qui ai promis à Madame Carboneau si elle avait besoin de prières de me laisser à savoir...» Elle part vivement et va à boutique. Elle dit à mon grand'père: «Sais-tu que j'avais promis à Madame Carboneau de prier pour elle? Ben, c'est elle qui vient plier les couvertes, là». Mon grand'père, tout de suite, le soir, il est parti, pis il a été payer des messes pour elle. Pis, ça a été fini».

Il conclut: «Si vous aimez ces histoire-là, j'en connais beaucoup. Elles sont toutes vraies et c'est à moi qu'elles sont arrivées». Et il me raconta alors ses «belles histoires».

Les 25 février, 5 mars et 2 avril 1974, je retournai pour enregistrer ces récits au magnétophone.

Josaphat est un conteur accompli, ce qui ne ressort pas toujours de la transcription des bandes. Bien que, selon sa femme et lui-même, on ne l'ait pas toujours cru, il a visiblement raconté ces histoires à maintes reprises aux cours des vingt dernières années (tous les miracles

ont eu lieu entre 1951 et 1959), et celles que j'ai entendues plus d'une fois m'ont été contées dans les mêmes termes. Il ne se laisse pas facilement interrompre ni troubler, et s'il répond aux questions, il reprend le fil de son récit exactement où il l'avait laissé. Ses seuls gestes consistent à cogner du poing sur la table, pour démontrer comment la Vierge communique avec lui: «Toc... toc... toc... toc... Son signal, c'est 4, parce que la Sainte Vierge, c'est la quatrième Personne», ou encore: «La Sainte Trinité: 3... 3... 3...».

Il dit souvent qu'il a pleuré à tel ou tel moment et, en fait, pleure au même moment lorsqu'il raconte ses histoires. Ces larmes marquent en général une intervention surnaturelle dont il a tiré grand plaisir, qui l'a profondément ému, et qui l'émeut encore.

Il me raconte:

«Tous les dimanches, je vais vous dire, c'est un grand secret, mais... Tous les dimanches, à la messe de 10 heures, je sors trois âmes du purgatoire.»

— A cause de vos prières?

— Ma messe. J'offre ma messe soit à un cardinal, soit à un évêque, soit à un archevêque, ou bien à un Monseigneur; pis, toujours un prêtre, toujours un religieux, toujours un frère. Pour savoir si c'est un cardinal ou un archevêque, ou un prêtre, je demande à Sainte Vierge. Je dis: «Je peux-t-y vous offrir cette messe-là pour un cardinal?» Pis, si j'ai pas de réponse: c'est pas un cardinal. Et je dis: «Un évêque?» Y a pas de réponse: c'est pas un évêque. Si je dis: «C'est un archevêque?» Pas de réponse: c'est pas un archevêque. «Un Monseigneur?» Tout de suite, j'ai une réponse.

— La Sainte Vierge vous parle?

— L'histoire est tellement longue qu'il faudrait tout vous raconter...

Quand j'étais jeune, à l'âge de 10 ans, mon frère m'a emmené à la station. Et j'ai vu l'homme du télégraphe. Tic..tic..tic... Quand j'ai sorti de d'là, moi, j'ai dit à mon frère: «Quand je serai plus vieux, moi, je serai un télégraphiste» Et en 1915, que j'étais pour abandonner l'école, j'étais pour aller un an au collège pour aller apprendre mon télégraphe, mon frère est mort au mois de mai. Le plus vieux de la

famille, vingt et un ans, qui travaillait à boutique avec mon père. Mon père m'a dit: «Si tu veux continuer avec tes études, pis aller...» J'ai dit à mon père: «J'vous laisserai pas seul avec des engagés. J'vais travailler avec vous pour un deux-trois ans, dès que mon autre frère prenne ma place». Et puis, j'ai pensé que j'avais perdu ma vocation. Toujours que... ça a resté là... J'ai dû faire plaisir à mon père. Mais ça, c'est oublié, hein... Toujours que j'ai vieilli... j'ai vieilli. Et pis, en 1951, quand j'ai eu le miracle de la Sainte Vierge, de mon sinus, j'ai commencé à écrire dans mon livre tout ce qui se passait chaque jour. Pis en 1953, j'mettais la date dans mon livre, pis je mettais le saint. Pis en 1954, le 14 de novembre, c'était la fête de Saint Josaphat. Pis, je me suis dit en moi-même: «J'ai cinquante-trois ans, pis je savais pas qu'y avait un Saint Josaphat au Ciel». Ce samedi là je travaillais à l'hôpital, le matin. Pis, j'ai invoqué à Saint Josaphat, pis j'ai invoqué à l'église avant de partir. Et pis, à trois heures de l'après-midi, j'ai invoqué Saint Joseph. Y m'a signalé (cognant trois fois sur la table) dans mon cœur. Mon cœur a fait ça... j'en revenais pas... J'ai pleuré... j'étais assis sur un banc. J'ai pleuré. J'ai invoqué Saint Paul, j'ai invoqué Sainte Thérèse, j'ai invoqué des autres, pis y m'ont tous répondu comme ça. Ça a duré deux semaines, ça. Au bout de deux semaines, j'ai dit: «Si les saints me répondent comme ça, mon père, ma mère, ça doit être au Ciel. Si y sont au Ciel, c'est des saintetés». J'ai invoqué mon père, pis y m'a répondu en télégraphe. J'ai invoqué ma mère, elle m'a répondu en télégraphe. Pis, j'ai invoqué mes frères et mes sœurs, pis tous ceux qui étaient morts, pis... quand j'ai invoqué deux de mes oncles, y m'ont pas répondu, donc ils étaient pas au Ciel! C'est comme ça que j'ai commencé à prier pour les autres. C'est comme ça que j'ai trouvé qui était au Purgatoire... j'ai fait ça depuis ce temps-là... Ça a faitte... le 26 février, ça a fait 24 ans que j'ai rentré à l'église avec le Père M. C'est un de mes vieux amis. Je lui ai donné la main, au Père M. et j'ai dit: «Père M., vous savez, ça fait 24 ans aujourd'hui qu'on se rencontre tous les matins, icitte, à cinq heures et demie. On ouvre l'église ensemble».

En mai 1974, je présentai à Paris une communication basée sur les récits de Josaphat au Colloque Franco-Canadien d'Informatique et d'Ethnologie. Une chose curieuse se produisit: tout le monde se mit à raconter, d'une manière d'ailleurs fort peu académique, des histoires

qui ressemblaient un peu à celles de Josaphat. Un anthropologue distingué s'exclama même: «Mais, Josaphat, c'est ma mère!»

En mai 1975, je présentai une nouvelle version de cette communication lors d'une conférence de sémiotique à Edmonton. Le même phénomène se reproduisit et chacun contribua son histoire «miraculeuse».

De retour à Vancouver, je fis part à Josaphat de l'intérêt avec lequel ses récits avaient été reçus. Quelques mois plus tard, il me remit un manuscrit intitulé *UN PETI OVRIER* (sic) *INCONNU*.

Le texte qui suit est composé de ce manuscrit autobiographique à la troisième personne, et de la transcription des enregistrements qui vient entrecouper et illustrer le récit principal et apparaît en italiques dans le texte.

L'orthographe et la ponctuation du manuscrit ont dû être rectifiées, mais la transcription des bandes, elle, respecte le plus possible le style oral de Josaphat, ses hésitations, ses recouplements, ses anglicismes, ses variations mêmes.

• • •

Je laisse au lecteur le soin d'interpréter comme il l'entend ce récit naïf, au style souvent touchant et toujours poétique.

• • •

Qu'il me soit permis de remercier MM. Albert Chesneau, de l'Université de Toronto; Jacques Allard, de l'Université du Québec à Montréal; et Dominique Beaudouin, de l'Université de la Colombie Britannique, pour les encouragements et les conseils qu'ils m'ont prodigués.

MONIQUE LAYTON
Département d'Anthropologie et de Sociologie
Université de la Colombie Britannique

UN PETIT OUVRIER INCONNU

Voici ce que je connais de ce petit ouvrier né à Sainte-Marguerite de Dorchester le 20 mars 1900 à minuit et cinq du matin. Sa mère lui disait plus tard : « Si tu t'étais pressé un peu, tu serais né le 19, en la fête de Saint Joseph. »

A l'âge de trois ans, ce jeune garçon eut un abcès sur le front et perdit la vue pour huit jours. Une autre fois, sa mère lui disait quelle joie il avait eu de revoir ce qui se passait autour de lui.

En 1906, sa petite sœur partait pour le ciel à l'âge de huit ans. Comme le petit corps était exposé dans le salon de la maison, les gens venaient faire visite à la famille, entre autres M. et Mme P. qui étaient venus avec leur petite fille de sept ans, une bien belle petite blonde. Après leur départ, le jeune garçon dit à sa mère : « Cette petite blonde sera ma fiancée dans quelques années. »

En 1908, ce jeune garçon devenait enfant de chœur et comme les parents de la jeune blonde avaient leur banc en avant, ce jeune garçon avait souvent les yeux tournés dans cette direction le dimanche et durant les retraites qui se faisaient à l'église.

Un jour, en servant la messe dans son église, en grand, le petit servant avait posé son chandelier sur une marche plus haute, et comme celui-ci transférait le livre de l'Évangile de droite à gauche, le feu prit dans son surplis. Tout le monde était dans l'émotion. Celui-ci se rendit en arrière de l'autel, et éteint le feu, et mit un autre surplis et est revenu finir la messe.

En 1910, c'était la confirmation, et comme elle était voisine de banc à l'église, la jeune blonde demandait l'heure au jeune garçon. Sans doute, il y avait une petite joie dans les deux cœurs.

En 1910, le père du jeune garçon était manufacturier de roues et l'on avait beaucoup de livraisons à la station de chemin de fer. Un vendredi soir, le père dit à son grand garçon: «Tu vas emmener ton jeune frère à la station pour lui montrer à faire les copies de livraison et les maller à la poste; plus tard, il pourra faire la livraison à ta place.» Chose faite. Samedi matin, les deux partent avec leur voyage à la station. Arrivés à la station, quelle surprise pour le jeune frère de voir les agents se parler l'un à l'autre de Québec à Montréal au moyen de la télégraphie. Le jeune garçon se dit en lui-même: «Ceci sera ma vocation», et fit part de son secret à son grand frère: «Mon école finie, je viendrai apprendre cette télégraphie». De retour à la maison, le grand frère dit à la famille: «Rencontrez votre futur agent de station télégraphique». Son père dit au jeune garçon: «Finis ton école et l'on te paiera un an de collège et après tu pourrais faire ton apprentissage». De 1910 à 1915, on agaçait souvent le jeune garçon en l'appelant «Monsieur le télégraphiste». Le jeune garçon continuait à faire du progrès à l'école quand une grande épreuve arriva à la famille. Le grand frère part pour le ciel après neuf jours de maladie, au mois de mai 1915. Quelle peine pour toute la famille, surtout aux repas. A la table, les larmes coulent. Ce grand frère n'avait que 21 ans.

Rendu à la fin de mai, le jeune frère finit son école et met le tablier pour travailler avec son père à la boutique. Tout va bien, on se console un peu. Sur la fin du mois d'août, au souper de la famille, son père de lui dire: «Ta mère va te préparer ton linge pour le collège et après ton année, tu pourras aller faire ton apprentissage pour ton télégraphe». Le jeune garçon dit à son père: «Je ne veux pas vous laisser seul avec des engagés. Je décide de rester à travailler avec vous jusqu'au temps que mon frère finit son école et à ce temps-là, je ferai un choix». (*Il s'agit ici, évidemment d'un deuxième frère, plus jeune que lui.*) Le jeune garçon travaille pour son père, tout va bien.

Et de 1915 à 1917, il courtise sa petite blonde. On se rencontre après la messe et aux concerts à l'école assez souvent. Elle part pour un certain temps pour les Etats-Unis où elle travaille à Manchester, dans une *factory* de coton et reste avec ses cousines. Revenue en promenade, ses parents ne voulaient pas la laisser retourner; le curé s'en mêle et même dit aux parents: «Elle a un bon parti, faites-la marier». Un jour que le jeune homme lui avait fait visite à la maison, elle lui raconte que

ses parents et le curé voulaient qu'elle se marie. Ils se font un petit complot de partir en deux jours pour les Etats-Unis. Tel soir, ils sont prêts à aller prendre le train, mais le jeune homme, après avoir bien pensé, a peur de faire une grosse peine à ses parents et comme il n'avait que dix-sept ans, il décide de laisser faire, et la jeune blonde n'avait que dix-huit ans.

Après quelques semaines, cette bonne amie se mariait. Quelle peine pour le jeune homme, et pendant plusieurs semaines il a souvent pleuré. Un peu plus tard, il se fait une autre amie, servante de son oncle du village. Un jour, son père et sa mère de lui dire: «Si tu maries cette jeune fille, nous ferons notre possible pour être bons pour elle, mais tu pourrais faire mieux». Donc, cela a refroidi le jeune homme.

Donc, son jeune frère finit son école au mois de mai et les deux travaillent pour leur père jusqu'au mois d'août. Puis le jeune homme dit à son père: «A présent, je vais aller chercher fortune pour moi-même». Il fait une décision, il se trouve un peu vieux à dix-neuf ans pour aller au collège et quelques années d'apprentissage et il a même l'intention de se marier. Donc, le 19 août, il se rend à Québec chez un cousin pour quelque temps. Quelques jours plus tard, il se trouve du bon travail dans une manufacture de portes et de châssis. Son salaire est tant du morceau et il fait très bien; il est très content. Après quelques semaines de travail, il s'habille à son goût et se laisse pousser une petite moustache. Il va faire visite à sa famille. Son petit frère, qui n'a que quatre ans et qui s'est beaucoup ennuyé de lui, après l'avoir vu arriver, court à la boutique et dit à son père: «Joe est arrivé, et il ressemble à un docteur!» Il retourne à son travail à Québec après cette belle courte visite.

Un soir, au mois d'octobre, revenu de son travail, sa cousine lui dit qu'il y a une lettre pour lui. Il ouvre la lettre et le voilà en sanglots. Sa cousine lui demande ce qui se passe. «Je suis en amour depuis l'âge de sept ans avec une jeune amie de Sainte-Marguerite. Elle s'est mariée et vient de perdre son mari. Elle a une petite fille du nom de Yvonne et elle est en famille pour un autre...» Quelques mois plus tard, un petit garçon est né et est baptisé du nom de Joseph Arthur. Quelques mois plus tard, ce petit garçon partait pour le ciel trouver les autres petits anges.

Donc, au printemps de 1920, le jeune homme décide d'aller lui faire visite et il est très bien reçu. On se trouve encore en amour, et ce même soir, on décide de se marier le 3 novembre. Plus tard, celui-ci visite son autre amie et lui explique: «J'ai une autre amie que j'ai bien aimée dans mon jeune âge; elle est devenue veuve et je vais la marier».

De retour à Québec, il se trouve une autre maison de pension chez une Dame Caron. Il y a dix-huit pensionnaires et il se fait de bons amis. Il fait part à quelques uns parmi eux qu'il se mariera en novembre avec une veuve. Souvent, on l'agace: «Pourquoi une veuve?» La dame de la maison le défend: «S'il vous plait, laissez-le libre, c'est son affaire!»

Au mois d'août, comme c'était l'exposition, Joe invite la jeune veuve à venir passer l'après-midi afin de la visiter avec lui. La jeune veuve arriva à la maison de pension et la dame la fit entrer au salon. Les pensionnaires qui venaient pour dîner jetaient un coup d'œil vers «la jeune veuve à Joe». Comme celui-ci arrive pour dîner, on le félicite de son choix.

Les deux sont allés visiter l'exposition et le soir elle est allée rester chez une bonne amie d'école qui était aussi une petite cousine du jeune homme.

Les mois ont passé assez vite et le mariage eut lieu le 3 novembre. A partir du 2 au matin il pleuvait à verse mais le beau temps est revenu pour la noce. Un oncle du village, qui faisait la transportation avec un carosse et deux beaux chevaux noirs avec *nets* et pompons alla chercher la jeune mariée et conduit ensuite le couple au déjeuner chez les parents. Au déjeuner, quelques voisins faisaient la remarque qu'elle paraissait heureuse ce matin-là. Sa sœur avait dit au jeune homme qu'elle avait pleuré au déjeuner du premier mariage. Après le repas, le jeune couple partait pour Montréal et était conduit à la station avec la belle voiture et les beaux chevaux.

Rendu à Montréal, belle réunion avec cousins et cousines. Le jeune couple y passe quelques jours et se rend chez le frère de la mariée, à Sherbrooke. Un soir, on organise une réception chez un cousin pour le jeune couple et un autre cousin marié le matin même. De retour à Sainte-Marguerite, une autre belle soirée chez les parents

du marié. Il y a grande joie pour toute la famille car on était tout heureux de ce beau choix du jeune mari.

Le jeune couple allait demeurer à Québec et prenait logis sur la rue St-Vallier. Quelques semaines plus tard, un agent les visite pour leur vendre une machine à coudre. On arrange le prix: \$75: \$25 après l'avoir essayée, et \$25 par mois pour deux mois.

«En 1921, on restait à Québec; on venait de se marier. Y a un agent qui est venu chez nous vendre une machine à coudre. Il nous a vendu une machine à coudre. Quand ils l'ont délivrée, la machine à coudre, c'était une machine de seconde main. Ça fait que je lui ai téléphoné qu'on avait acheté une machine neuve et qu'il m'avait envoyé une machine de seconde main. De plus, elle cousait pas bien. La compagnie répond qu'un homme ira l'ajuster. Cet homme est venu, mais la machine cousait pas mieux. Je téléphone une deuxième fois pour dire que je la garderai pas et que je veux une machine neuve. Quelques semaines passent et je reçois une petite lettre d'avocat pour dire qu'il faut faire le paiement de \$25 pour le loyer. Donc, un bon jour, en m'en venant de l'ouvrage, j'ai entré voir un avocat pour ce que je pourrais faire avec ça. L'avocat m'a dit: «T'as pas besoin de t'inquiéter: t'as pas donné une cenne dessus. Tu la garderas pas parce que t'as pas payé encore. Téléphone à la compagnie que tu leur donnes vingt-quatre heures pour venir la chercher. T'es chanceux d'pas avoir payé».

Quand je suis sorti de chez l'avocat, j'ai pensé à mon père, qui était bien dévôt aux âmes du Purgatoire. J'ai dit aux âmes du Purgatoire: «Si ça s'arrange, ça, et pis qu'on n'a pas de trouble... Qu'ils viennent chercher la machine... j'ferai dire une messe aux âmes du Purgatoire, à celle qui en a le plus besoin». Ils sont venus chercher la machine deux jours après.»

Quelques jours plus tard, le jeune couple déménageait dans un logis plus grand qui était sur la rue Chateauguay. Il était au deuxième étage, avec un escalier au dehors. Après que le ménage a été fait et tous les meubles placés, un soir on se retire vers dix heures. La petite maman, un peu fatiguée, s'endort, mais le jeune mari ne dormait pas. Il entend monter quelqu'un dans l'escalier, quelqu'un qui ouvre la

porte et rentre, à la grande surprise du jeune homme.

« Dans l'intervalle, on a mové d'une place à l'autre. Pis, avec le «mouvage» et ainsi de suite... Toujours que j'ai pas payé ma messe. Un soir, on s'est couché vers dix heures, et pis... elle, elle dormait déjà... elle dormait... on restait au deuxième étage... j'ai entendu monter dans l'escalier, j'ai entendu ouvrir la porte... pis on avait une front room... un salon, et pis on avait une chambre à coucher avec une arche... et pis, tout un coup, y a eu une lumière qui est apparu dans l'arche, et pis y avait une dame avec un voile noir à peu près au genou... et pis, elle a levé son voile trois fois; elle a souri... Pis, là, j'ai gelé. J'ai eu assez froid... J'ai ouvert la bouche pour lui demander pourquoi... ce qu'elle voulait... Et pis, elle est repartie, elle a descendu l'escalier et pis elle est ressortie. Tout était tranquille. Je me suis levé pour voir si la porte était barrée: la porte était ben barrée... J'ai pas redormi de la nuit. Le lendemain, j'ai été à mon travail, et pis j'ai gelé toute la journée; j'avais rien qu'à penser à ça, et pis le dos me gelait. Et pis, le soir... J'avais un oncle qui était prêtre à Québec. Ça fait que j'ai été trouver mon oncle et je lui ai raconté ça. Mon oncle m'a dit... Je lui ai dit que j'avais vu une âme du Purgatoire, que c'était une âme du Purgatoire qui était venue me demander sa messe; et y dit: «Oh, j'pense pas... C'est un bien beau rêve» Je suis choqué un petit peu. Je dis: «Mon oncle, j'rêvais pas! J'venais de me coucher, et pis j'ai pas rêvé. Certain!» Et pis, quand il a vu que j'étais bien décidé que je rêvais pas, y dit: «Le Bon Dieu, il peut avoir permis ça... »

Joe paya sa messe à son oncle, et le 8 août 1921, dans ce logis, la petite maman mettait au monde une petite fille baptisée Marie Thérèse.

Le jeune mari travaillait aux usines Saint-Malo comme forgeron et ce travail était bien trop dût. Le jeune couple décide de se bâtir une maison dans la paroisse Saint-Sacrement, chemin Sainte-Foy sur la rue Garnier. On bâtit un premier plancher pour deux magasins; au deuxième, cinq chambres; et au troisième, cinq chambres. Tout se loue assez bien. Dans cette maison, la jeune maman met au monde un jeune garçon né le septième mois, le 12 août 1922 et baptisé du nom de Jean

Benoît. Un peu plus tard, ils vont faire une petite visite à Sainte-Marguerite et une petite épreuve leur arrive. Un petit accident dans la voiture d'un oncle et le lendemain, la jeune maman met au monde un autre bébé garçon. Il est baptisé à la maison du nom de Joseph Alfred.

Sur la fin de 1922 à 1923, le jeune homme travaille au Château Frontenac, mais une grande épreuve arrive. C'est la dépression. Perte de loyer, et tout ensemble, il faut vendre à perte. Le jeune homme envoie sa petite maman et les trois enfants chez leurs grands-parents pour quelques semaines, et le jeune mari part pour Montréal. C'était un samedi. Il se réfugie chez un oncle, et le lundi matin, il se rend à l'union chercher du travail. Chanceux, à dix heures, il est placé dans un élévateur, comme ouvrier. Dans l'après-midi, le contremaître de nuit lui demande s'il aimerait travailler le soir. Celui-ci accepte. Content, le soir, il avait téléphoné à son oncle de ne pas s'inquiéter de lui car il était arrivé à Montréal avec sept ou huit piastres. Il travaille jusqu'à samedi midi avec un peu de repos chaque nuit, permission de son contremaître.

Après quelques semaines, il se trouve un logis, achète un peu de fournitures et fait venir sa petite famille. Tout va bien pour quelques mois, mais il arrive une autre grande épreuve: la petite Thérèse se brûle et passe quarante-deux jours à l'hôpital Sainte-Justine. Pendant ce temps, la jeune maman met au monde une autre petite fille. Baptisée du nom de Jacqueline, elle meurt à l'âge de neuf mois. Elle va trouver les autres petits anges frères.

Le jeune homme prend une agence de Wear-Ever Aluminium mais comme ce n'est pas un succès, il décide d'aller chercher fortune aux Etats-Unis. Donc, la jeune maman fait encore visite chez les grands-parents. Le mari part pour Lewiston, Maine. Comme il entre à la station, il rencontre un ami de Sainte-Marguerite. Après un peu de jasette, il se rend chez des amis Grenier pour pensionner. A sa grande surprise, on le réveille le lendemain matin: un contracteur lui offre du travail. Ce contracteur était le beau-frère de l'ami qu'il avait rencontré à la station. Ceci était au printemps de 1925.

A l'automne, il n'y avait plus d'ouvrage au dehors, alors il trouve du travail dans une manufacture de bus. Il n'aime pas trop ce travail et le salaire est très bas; seulement treize piastres par semaine.

Il demande une augmentation à son patron et cela lui est refusé. Revenu au logis, Joe dit à sa petite femme: «Je partirai demain pour Hartford, Connecticut, où j'ai aussi des amis de Sainte-Marguerite.»

Rendu à Hartford, il se réfugie chez un ami et on mange au restaurant. C'est chose étrange pour l'ami de voir Joe manger du *stew* matin, midi et soir. Il lui dit: «Tu dois aimer cela, jeune homme, du *stew*?» Celui-ci de répondre: «J'ai peu d'argent, et à trente-cinq sous du repas, ça peut durer un peu plus de temps en attendant que je trouve du travail.» Et ce bon ami de lui prêter vingt piastres en disant: «Tu me le remettras quand tu auras trouvé du travail.»

Quelques jours plus tard, grâce à son bon ami qui parle anglais, Joe trouve un bon travail dans un garage à peindre des voitures. Le samedi, on lui paie trente-cinq piastres. C'est une grande joie pour le jeune mari. Quelques semaines passent. Il fait venir sa petite famille et prend logis sur la rue Capital.

Après quelques mois, une autre épreuve: Benoît tombe malade des fièvres scarlatines et on le transporte à l'hôpital où il reste cinq semaines. Comme le logis n'est pas confortable, on déménage sur la Babcock. Benoît, lorsqu'il revient à ce nouveau logis, ne parle que l'anglais.

En 1926, on offre à Joe du travail dans une *bakery*. Il peinture les voitures à pain et les *trucks*. Il reçoit une lettre de Sainte-Marguerite de sa mère lui disant que sa petite sœur était un peu malade et que le docteur avait dit à la famille que ce n'était pas sérieux. Mais le 7 juillet 1926, à trois heures de l'après-midi, comme le jeune homme était à peindre des roues, il entend sonner les cloches de Sainte-Marguerite et se trouve comme s'il marchait sur le trottoir du village. Revenu au logis, il raconte cela à sa petite femme. Quelques jours plus tard, il reçoit une lettre de sa mère lui annonçant que sa petite sœur était morte à midi et que son père était monté au village arranger les funérailles et que les cloches avaient sonné à trois heures. Quelle coïncidence!

Et la petite maman mettait au monde, à l'hôpital, un petit garçon qui ne vécut qu'une heure. Le petit, baptisé du nom de Joseph, alla trouver les autres petits anges. La famille *move* sur la rue Ross et, de là sur la rue Broad. Le 24 décembre 1928, la petite maman donne

naissance à une petite fille qui est baptisée du nom de Marie Noella.

Au printemps de 1929, le mari décide de laisser son travail et d'aller acheter un terrain dans la Saskatchewan. Cette fois-ci, toute la famille part ensemble, se rend à Montréal et, de là, à Saskatoon, avec réduction sur le chemin de fer CPR. Rendu à Saskatoon, le jeune mari trouve du travail dans un garage le même jour. La petite famille est à l'hôtel, et on a peu d'argent. Il faut trouver un logis. Joe s'adresse à un pensionnaire de l'hôtel et lui confie qu'il a bien peu d'argent et qu'il voudrait sortir de l'hôtel. Cet homme offre de lui payer vingt piastres, ce qui fait bien l'affaire de la petite famille.

Joe cherche un petit logis. C'est très difficile à avoir: personne ne veut des enfants. Il avait visité plusieurs endroits. Une dame a un petit logis de trois *rooms*, mais ça lui coûte de louer avec des enfants. Joe la supplie, et elle consent. Après quelques mois, on décide d'avoir un logement plus grand. On en parle à la dame. Elle veut nous garder. Elle pleure de nous voir partir, car elle avait fait amour avec la petite Noella. Presque tous les jours, elle montait en haut la chercher pour quelques heures. On *move* dans un logis et on reste deux *rooms* en bas et deux *rooms* en haut. Les vieux qui louaient restaient en avant, et passaient sous la porte des petits morceaux de *cake* pour la petite Noella. Souvent, elle passait sa petite main sous la porte, et on voyait apparaître le petit morceau de *cake*.

Au printemps de 1930, on achète une terre du CPR à Naseby, Saskatchewan, et la famille *move* sur la terre. Le mari travaille à Saskatoon et voyage du lundi matin au samedi midi afin de pouvoir s'acheter de la machinerie et des chevaux. A l'automne, son voisin lui offre du travail pour faire les battages de blé et il se fait assez d'argent pour se rendre à 1931. Cette même année, il fait la semence, et à l'automne il y a une bonne récolte, mais le prix est à terre. Il envoie sept cents minots de blé à Winnipeg et reçoit cent quatre vingt piastres. Il doit payer soixante piastres pour le battage. L'inspecteur du CPR lui demande comment il va faire avec cent vingt piastres pour vivre, lui et ses quatre enfants. L'agent du CPR lui dit: «Pas de paiement cette année et nous allons payer les taxes.»

L'hiver passe bien et en 1932, on fait la semence, mais il n'y a pas de pluie et par conséquent pas de récolte à l'automne. On vit avec un

peu de *relief* de la municipalité et un peu de travail: lui, et sa petite femme s'occupent de l'école. Joe fait le feu le matin et le soir, et Anna lave les planchers.

En 1933, on fait la semence et un beau jardin. Comme il y avait une baisseur dans un champ d'avoine, Joe avait semé de la graine de citrouille qui avait donné des centaines de citrouilles. Le 4 juillet, tout gèle et il y a grande perte. Une autre épreuve s'ajoute: un beau cheval de quatre ans, en se frottant, soit sur une clôture, soit ailleurs, s'empoisonne le cou et meurt. Le jeune cultivateur pleure comme un enfant, bien que le voisin lui dise qu'on ne pleure pas pour un cheval.

La petite famille décide d'engraisser une vache pour se faire de la viande pour l'hiver. Mais la vache mange du *sting weed* et il faut tout jeter la viande car elle n'est pas mangeable. Encore une grande perte!

En 1934, on fait la semence et, pendant le travail, un cheval rouge s'étouffe avec de l'avoine. Toujours des pertes! Un voisin offre une jument aveugle, mais bonne de travail, pour quelques voyages de bois que l'on va chercher à trente milles.

Il n'y a pas de pluie de l'été. Tout sèche. Mais, avec du travail de peinture d'école, des réparations chez les fermiers et du battage à l'automne, ça marche.

1935 arrive. Joe fait la semence encore une fois, travaille un peu durant l'été, et espère une bonne récolte. Mais tout gèle! On fait le coupage du bon fourrage et c'est alors que le jeune mari décide de s'acheter cinq vaches en plus des deux qu'il a déjà. Elles sont bien nourries tout l'hiver et elles sortent au pacage toutes bien grasses. La famille est très contente; on enverra de la crème à Saskatoon et on aura de l'argent. Pas de pluie de l'été!... Ces animaux crèvent de faim. Joe les offre à un voisin pour cinquante piastres, et ce voisin lui offre cinq animaux gras qu'il peut tuer à l'automne pour la viande. La belle jument aveugle se casse une patte et on est obligé de la finir. Une jument blanche se couche sur un tas de paille et ne peut plus s'en sortir. Elle se débat tellement qu'elle paralyse, et il faut la finir elle aussi. De plus, une belle jument noire, très intelligente, qui allait chercher les enfants à l'école le soir à un petit poulin et en meurt. Toutes ces épreuves, ça décourage le meilleur des hommes!

En 1936, on fait la semence mais pas de pluie et là c'est la grande sécheresse. On décide de partir. On tue des animaux pour la viande. Anna *canne* trente cinq quarts de viande. Joe vend ensuite toutes les voitures, la machinerie, et paie ses dettes. Il lui reste soixante piastres. Les voisins font une *party* à l'école, et on passe le chapeau. On ramasse sept piastres. La famille part donc avec soixante sept piastres, une voiture Ford 1929, une petite roulotte, un peu de ménage, trente cinq quarts de viande, des fruits que l'on appelle Saskatoons. Le premier soir, on se rend à Cadillac et on couche là. Le lendemain matin, on se dirige vers Malta, Montana. La famille passe une bonne nuit et au matin, la petite maman propose un bon déjeuner et demande à son mari d'aller chercher un *jar* de viande dans la roulotte. Quelle amère surprise pour le jeune mari de trouver trente cinq *jars* de viande gaspillées par la vibration et la chaleur de la roulotte. Et dire que l'on avait refusé trente cinq piastres du voisin pour cette viande avant de partir...

Joe doit faire une grande décision: partir pour Québec, ou partir pour Vancouver. Il garroche son chapeau en l'air et le chapeau s'en va à l'ouest, alors on part pour l'ouest. Tout va bien jusqu'aux montagnes. La petite Ford fatigue à traîner la roulotte. On entre acheter de la *gasoline* et l'intendant dit qu'on aura une montée de quatorze milles. Il faut se trouver des cruches pour ramasser de l'eau pour refroidir la petite Ford. On se rend sur le *top* et tout va bien le reste du chemin.

Arrivé à Vancouver, Joe loue une cabine au Cariboo Auto Court pour un soir, puis avec la famille va visiter une cousine, Sœur Charles, à l'hôpital St-Paul. Elle paraît un peu inquiète pour le travail, car il est rare.

Le lendemain, la petite famille *move* dans un motel au Central Park. Le loyer pour une cabine de deux chambres est de dix piastres par mois. Le petit garçon, Benoît, couche sur la table de la cuisine. L'argent se fait rare puisqu'il n'y a pas de travail. Il faut faire application pour du *relief* à Burnaby. On vend la roulotte douze piastres. On entend dire qu'il se vend du poisson à 25 sous à New Westminster, sur le bord de l'eau. Bien des fois, Joe marche cinq milles pour aller et cinq milles pour revenir, et la famille mange beaucoup de poisson.

Le deuxième mois arrive, et il faut dire au propriétaire que l'on ne peut pas payer le loyer. Ce bon vieux dit: «Reste tranquille, tu me paieras quand tu auras du travail.» L'hôpital St-Paul envoie des boîtes de manger de temps à autre, et le bon Père de l'église Ste-Marie donne des légumes. Pendant l'hiver, une bordée de neige tombe et Joe en pellette une journée et fait huit piastres. Il se propose de retourner le lendemain, mais le beau soleil fait tout fondre.

C'est au mois de février qu'une amie de New Westminster fait avoir du travail de nuit à Joe dans un moulin à bardeaux. Un soir, à minuit, étant dans une petite salle à prendre le repas avec les autres travailleurs, une chose très étrange se passe. On parle à mi-voix, et Joe à un moment se trouve comme s'il était à veiller un corps comme cela se faisait dans la province Québec. Cette pensée ne lui partait pas du cœur. C'était le 15 février 1937, à minuit et quelques minutes. Quelques jours plus tard, il recevait une lettre de sa famille lui disant que son père était mort le 15 février à trois heures et quelques minutes a.m. Ceci correspondait avec l'heure de Vancouver.

Après avoir travaillé quelques jours, Joe se fait très mal à une épaule et en souffre plusieurs semaines. Joe et sa femme rencontrent une famille dont le père possède un garage. La plus vieille des filles à Joe travaille quelques semaines pour eux, puis elle se trouve un emploi à l'hôpital.

La famille de Joe *move* sur la 2ième avenue et l'autre famille amie sur la 8ième avenue. Plus tard, la famille *move* sur le Kingsway. Ce monsieur G., qui a le garage, propose à Joe de partir une boutique de peinture, ce qui fut fait, mais ce n'est pas un succès. On la revend.

Quelques mois plus tard, Joe s'adresse au Caribou Motel et on lui donne du travail comme ouvrier. La famille déménage de nouveau dans une cabine de trois chambres pour y rester.

Tout va bien. Joe bâtit des cabines pendant les vacances de 1937, 1938 et 1939. Il travaille au dehors, car c'est la grande saison des touristes.

Pendant les vacances de 1939, la petite famille se rend à Québec avec une petite Ford 1930, afin d'arranger les héritages de la plus vieille des filles d'Anna et du premier mari: elle venait en âge à 21 ans.

Tout s'arrange pour le mieux. De retour, en décembre, la fille se marie. Benoît se trouve un travail à l'hôpital pour la Sœur Charles dans le département des *X-rays*. La deuxième des filles travaille aussi à l'hôpital, à la *Post Office*.

Pendant les vacances de 1940, Joe se rend travailler à Calgary, et comme les vacances de 1941 arrivaient, celui-ci fait une proposition à son patron. La voici: il va acheter un terrain et bâtir une maison. S'il veut le financer, il n'aura qu'à lui payer le même salaire et quand la petite maison sera vendue, il en aura les profits. Joe bâtit la maison et donne la clef au propriétaire. Mais celui-ci lui a dit: «Tu l'as bâtie, vends-la.» C'est fait, et on la vend à bon profit avec un *mortgage* de quinze cents piastres de l'acheteur. Celui-ci, quelques mois plus tard, revend la maison à une dame qui veut remettre le *mortgage* au patron. Le patron dit cela au jeune ouvrier. Joe s'adresse au patron: «Bien des fois, tu m'as louangé d'être un bon travailleur, et tu m'as dit que tu m'aiderais. J'ai l'intention d'acheter un terrain tout près d'ici, sur le Kingsway. Serais-tu assez bon de me prêter ce quinze cents piastres aux mêmes conditions?» Mais cela lui est refusé, à la grande déception de Joe. Il dit au patron: «Je vais bâtir sans toi, avec l'aide d'un autre ami.»

Joe bâtit un deuxième logis et y demeure quelques mois puis le revend avec un bon profit. Il en bâtit un autre tout près et le vend de nouveau. Il achète, sur la rue Alberta, une maison de revenu et aussi achète avec un partenaire un magasin de seconde main. On a beaucoup de trouble avec cette maison et on décide de vendre en 1946. Tout de même, on fait un bon profit. La famille achète une autre maison sur la 22ème avenue et décide d'aller à Québec. C'est un voyage très dispendieux à cause de troubles, surtout la voiture qui verse. Mais aucun n'est blessé. «Sans doute, nous avons été protégés,» dit Joe. De retour, on apprend que le magasin n'a rien rapporté et que le partenaire est découragé. Il paie sa part et, un peu plus tard, un autre rentre comme partenaire, mais cela ne va pas mieux. Il faut fermer le magasin car le propriétaire veut la bâtisse car la *lease* est finie. Il faut faire une vente à l'encan et il y a peu d'acheteurs. C'est une grosse perte pour Joe et il se décourage et vend la maison sur la 22ème avenue et achète une plus petite maison à 4418 rue Québec. Anna, qui travaille à l'hôpital, se fait casser une jambe en traversant la rue. Elle

passé plusieurs semaines avec des béquilles. Pendant ce temps, le jeune fils, Benoît, se marie au mois de septembre 1948.

Joe se dit: «Je vais travailler à mon compte dans ma cave», mais il n'aime pas cela et se décourage de nouveau. Un ami contracteur lui offre du travail et il est très heureux de son ouvrage.

En 1949, au mois de mai, la plus jeune des filles, Noella se marie et comme le couple se trouve seul, Joe et Anna viennent à la prière de l'église de Saint-Sacrement et y prennent goût. On décide de s'approcher de l'église. On vend la maison sur la Québec et l'on *move* au coin de la 16ème et de Heather. L'autre fille, Thérèse, se marie et part pour New York. C'est un choc pour la maman et elle en fait une maladie pour plusieurs mois. Quand le contracteur employeur meurt subitement, c'est encore une grande peine pour l'ouvrier. Il travaille un peu à différentes places et la maman travaille à l'hôpital.

Le couple vieillit et les voilà grand-maman et grand-papa. A l'automne de 1950, Anna arrive de son ouvrage et dit à son mari: «Pourquoi tu viendrais pas travailler avec moi à l'hôpital? Un ouvrier va partir, fais application.» Après y avoir bien pensé, il décide de faire application et quelques jours plus tard, il est engagé. La première journée, la maman va lui demander, le midi, comment il s'arrange. Il répond: «Très, très bien!»

Au mois de février 1951, un curé de Québec visite Vancouver avec la statue de Notre-Dame-du-Cap.

«Y z'ont installé la statue dans le milieu de l'allée. Il est monté en chaire, pis il a fait un beau sermon. Pis, il a dit que ceux qui voulaient un miracle, qui avaient la foi de demander quelque chose, de marcher à genoux dans le milieu de l'église, marcher à la statue, et de mettre leurs réquisitions dans le chose... là... Pis, j'en ai vu qui ont marché... J'avais un sinus... Il y avait des années que j'avais un sinus. Ça m'maganait!... Epouvantable!

Après, elle est partie à la Cathédrale. Le Père M. nous a dit en chaire que si on voulait aller voir la Sainte Vierge, la statue de Notre-Dame-du-Cap, avant qu'elle parte, il fallait aller à la Cathédrale. J'y ai été, à la Cathédrale. Et pis, j'ai vu des chaises roulantes, des stretchers, des malades... Mais, j'ai pas pu... J'y

avais pensé, mais j'ai dit qu'elle m'écouterà pas. Pis, là, j'ai reparti; j'ai sauté dans mon char quand ça a été fini. Pis, quand j'ai monté la côte, j'ai eu une crise de mon sinus. Pis, j'me suis choqué... J'étais choqué; pis j'étais prêt à arrêter mon char, parce que j'avais un mal de tête... J'ai parti mon char en arrivant icitte. Et puis, j'ai dit: «On a une Sainte Vierge, icitte, au Saint-Sacrement. J'vais lui parler, moi.» Et je lui ai fait une offre. J'y ai dit: «Si vous me guérissez mon sinus, pour un an je vais me lever à quatre heures et demie tous les matins, pis j'me rendrai à l'église à cinq heures et demie, et pis j'prierai toute la journée, tout mon travail, toute mon ouvrage sera pour les âmes.» Pis, j'ai sorti de l'église. La porte a fermé... Vous avez déjà été en montagne, en voiture, pis tout un coup, les oreilles vous bouchent et vous débouchent? C'était un peu comme ça...»

Il sort de l'église, et quand la porte se ferme, il se fait un bruit miraculeux dans sa tête. Le sinus est parti. Quelle belle grâce! Le lendemain, il est réveillé très tôt par un voisin, mort depuis plusieurs années, qui était né et avait été élevé au même endroit que Joe. Tous les matins, il est réveillé par une âme différente.

Au mois de septembre, une jeune fille meurt de la polio et elle vient lui demander pendant quarante-deux jours de prier, puis elle passe au Ciel. Chaque jour, une âme différente lui demande quelque chose, et comme il travaille à l'hôpital, il est très heureux de ces belles choses.

Dans l'atelier, il y avait une image du Sacré-Cœur amenée par une bonne religieuse pour être réparée. Cela faisait déjà plusieurs jours qu'elle était sur le banc. Un midi, Joe était assis par terre, mangeant son petit repas. Tout à coup, regardant dans le châssis au dehors où il faisait très beau, Joe vit se former trois lueurs: une violette, une rouge, et une jaune. C'était tellement beau autour du cadre du châssis que, tout émotionné, il regarda l'image du Sacré-Cœur et, à sa surprise, l'image était couverte de violet. Tout à coup, comme si cela avait été du papier, l'image paraît se déchirer et la figure du Sacré-Cœur apparaît de nouveau recouverte d'un reflet rouge, puis la même chose se produit et la figure apparaît recouverte d'un reflet jaune. Quel plaisir pour celui-ci!

Aux vacances, le patron s'en va en voyage et donne sa charge à Joe. Tout va bien pour quelques jours. Mais, un jour, il y a du trouble au *lab* à propos d'une serrure de porte. Joe monte et la répare. Une semaine se passe. On téléphone à la boutique que les gens du *lab*, docteurs et *nurses* rentrent par le chassis. Joe monte au *lab*. On lui donne le paquet de clefs. Il essaie au dehors, rien ne fonctionne. A son tour, il passe par le chassis, essaie au dedans, rien ne bouge. Il ne sait trop quoi faire. Le contremaître des peintres arrive et lui conseille de couper le tenon qui rentre dans la *frame*. Son associé va chercher la scie à fer et comme il y a un espace où la scie peut passer, Joe la voit du dedans où il est. Aussitôt qu'il voit la scie, il semble que son cœur se fait scier aussi. Il pense à la Sainte Vierge et comme le guichet est tout près, il prend le paquet de clefs et commande au peintre: «Va m'ouvrir cette porte!» A la surprise de tous ceux qui sont là, le peintre ouvre la porte. Le jeune associé dit: «Vous faites ça pour me faire accroire...» Celui-ci répond: «Essaie-toi pour voir si elle va». Il essaie et rien ne fonctionne. On démanche la serrure car c'est une serrure dispendieuse. On l'envoie au serrurier et elle est vraiment bloquée. On se demande ce qui s'est passé. Il y a seulement l'ouvrier qui sait ce qui s'est passé, merci à la Sainte Vierge.

1951 est une année extraordinaire pour cet ouvrier. Un jour, pendant qu'il travaille sur la machine, un petit ciseau se détache de la machine, arrache le crayon de plomb, et passe entre sa lunette, et fait une grande coupure sur son tablier. Il s'assit sur le banc et pleure comme un enfant. Quelques jours plus tard, un plombier veut quelqu'un pour faire un trou dans le plancher à la maison des employés. Joe va avec la *drill* pour lui faire ce trou. Il prend un choc électrique, perd connaissance et quand il revient à lui, il est étendu sur le plancher et de nouveau il pleure. Il se demande qui l'a protégé de cette affaire.

Au mois d'octobre, la maman part pour l'hôpital pour sa gorge: elle doit être opérée.

«La même année, à l'automne 1951, Maman est allée à l'hôpital pour être opérée de la grosse gorge. J'ai été trouver la Sainte Vierge, pis j'ai dit à la Sainte Vierge: «Si Maman est pas opérée demain, là, moi j'vais vous donner tout mon tabac.» J'fumais;

les cigares, la pipe, les cigarettes, tout ce qui peut se fumer. J'ai dit: «Moi, j'vais vous donner ça pour un an. J'fumerai pas pour un an; j'mettrai ça dans le poêle.» Le matin, je suis parti; je suis allé voir Maman à l'hôpital, et pis, j'ai dit à Maman: «Tu seras pas opérée demain matin.» Elle dit: «T'es pas fou, toi? C'est marqué: «Pas de déjeuner demain matin; va être opérée à neuf heures.» Je dis: «Tu seras pas opérée demain matin. C'est tout ce que je peux te dire.» Toujours que le lendemain matin, à huit heures et demie, son docteur de famille et pis un autre docteur, y z'ont rentré et pis y z'ont dit: «Madame G., on vient de prendre une consultation.» Ils l'ont consultée, et pis y sont sortis dans le passage, et pis le docteur est rentré et il a dit: «Madame, vous allez vous en retourner à maison, Madame G.» Pis, y dit: «Vous allez vous gargariser à la teinture d'iode avec un peu d'eau, trois ou quatre fois par jour. Pis, dans un mois d'icitte, si c'est pas changé, vous reviendrez et on fera l'opération.» Elle est jamais retournée... Moi, le Jour de l'An à matin, j'ai pris trois cigares dans le poêle, ma pipe, et tout.»

Aux vacances, on décide d'aller faire une promenade à Québec. Joe a une bonne voiture de 1949. Tout va bien. On se rend à New York, mais à Cleveland, Ohio, celui-ci a un rêve qu'il ne retournera pas à Vancouver avec cette voiture. A New York, celui-ci va à la messe le dimanche et regarde la statue de la Sainte Vierge; il ne la trouve pas trop belle. Lundi matin, il retourne à la même église. Après la messe, il se rend à l'autel de la Sainte Vierge et le dos à l'autel, c'est comme un tapis de couleur très épais et les plis sont très gros. Tout à coup, la statue devient d'une grande beauté, et dans ces plis de tapis, il y a des centaines de lumières qui paraissent des milles et des milles de loin. C'est comme une partie du Ciel. Quelle beauté!

Le lendemain, Joe et Maman partent pour Québec avec leur fille Thérèse et son bébé. Rendus à Sainte-Marguerite, le frère de celui-ci, qui est prêtre, les invite pour dîner. Nous partons. Celui-ci reste à St-Nazaire. A St-Malachie, une grande épreuve nous attend: un gros accident de voiture arrive. Celui-ci est trois heures sans connaissance. A un moment, on le pense mort car il était dans la voiture. C'est une *nurse* qui demeure tout près qui lui sauve la vie. Revenu à Vancouver, il a la main cassée à une place et il travaille un mois sans le savoir. Un

samedi, comme il travaillait, Sœur Charles va lui demander comment ça va. Il lui dit qu'il a beaucoup mal à la main, mais il est inquiet de la tête car il perd l'équilibre. Elle lui dit de se rendre au *X-rays* à 4 heures 30. Ce qu'il fait. Elle prend deux photographies. Il semble pour elle qu'il y a quelque chose dans la tête. Le lundi, il y a un téléphone du *X-rays* qui veut le voir. Il prend deux autres portraits. Cela est négatif. Joe avait été voir la Sainte Vierge. Donc on lui a mis la main dans le plâtre pour trois semaines et cela a bien guéri.

«Cet accident... J'ai offert ça à la Vierge. J'ai dit: «Si tout ça se settle...» J'avais eu un accident à Québec. Mon frère était avec moi, pis sa femme, ma fille de New York, qui avait un petit bébé avec elle... On était à six dans le char. J'ai dit à la Sainte Vierge: «Si tout ça s'arrange... que mon frère n'a pas de blessure, sa femme pareil... J'aurai plus de char.» Au bout de deux mois, tout ça était settlé: l'assurance a payé le char, même que c'était ma faute, pis tout. On a pas fait arranger le char, il était trop brisé. Y z'ont payé pour. Tout était settlé. C'est pour ça... Ça a été le plus grand sacrifice au monde. Le tabac, c'était rien. J'ai souffert un peu avec le tabac, mais ça...»

Arrive l'année 1953. Grand-papa et grand-maman ont une petite fille qui a l'eczéma. On conseille aux jeunes parents de la laisser chez ses grands-parents et de l'envoyer à l'école Saint-Sacrement, ce qui fut fait. Comme cette petite fille avait de grosses attaques cela faisait de la peine au grand-papa.

«J'avais une petite fille, une de nos petites filles, qui avait de l'eczéma. Et puis j'ai été trouver la Sainte Vierge et j'ai dit à la Sainte Vierge: «Si vous guérissez ma petite fille, si ça s'en va, là, tranquillement, j'vas vous donner mon dessert pour un an. J'toucherai pas à rien, pis je mangerai pas une bouchée entre les repas. Pis, si on va veiller à quèque part et pis qui donnent du lunch, j'en prendrai pas... Pas de café, pas de thé, pis pas de dessert.» On a réveillé partout chez nos amis, pis des gros réveillons, le soir. Et Monsieur est assis, lui, et pis y mangeait pas. «Comment ça, tu manges pas, toi?» Pis: «J'ai promis de pas manger...» C'était dur! La petite a été guérie, et aujourd'hui, elle est mariée et a deux petits garçons et deux petites jumelles.»

Un bon matin, au mois de septembre 1953, celui-ci voulait une autre faveur à l'autel de la Sainte Vierge. Il lui dit: «Je vous ai tout donné en sacrifice et, ce matin, je n'ai rien à vous offrir.» Comme il faisait son chemin de la croix, à la première station, il sent une grande douleur à son pied droit, comme si un clou lui rentrait dans le pied. Il a boité toute l'année. Un lundi de septembre 1954, un autre lui entre dans le pied gauche. En 1955, il boitait trois jours, et ceci s'est fait pendant sept ans. En 1960, il marchait croche et boitait sept jours, ceci en l'honneur des Sept Douleurs de la Sainte Vierge.

Le 14 novembre 1953, c'est la fête de Saint Josaphat. Il est tout surpris de voir cette fête indiquée sur le calendrier. Il se dit: «J'ai cinquante trois ans et je ne savais pas qu'il y avait au ciel un Saint Josaphat.» Comme il travaillait seul à l'hôpital ce samedi-là, il invoqua Saint Josaphat à trois heures de l'après-midi. Comme il disait: «Saint Josaphat, prie pour moi,» celui-ci lui télégraphia dans son cœur XXX. Il s'assit sur le banc et pleura. Il lui vint à la pensée qu'il avait changé sa vocation pour aider son père en 1915 et que maintenant Saint Josaphat lui accordait la grâce de ce télégraphe. Il invoqua Saint Paul, Sainte Thérèse et bien d'autres saints, et chacun lui répond en télégraphie. Quelle joie! Cela se fait pour deux semaines.

Un soir, après s'être retiré, il invoque son père. Belle réponse: 222-222-222. Il invoque sa mère: 222-222-222; ses frères; et chacun lui télégraphie. Il invoque des vieux amis de Sainte-Marguerite, et voici qu'il trouve qu'il y a au Ciel Sept Demeures, car ceux qui sont au Ciel à la Première Demeure lui télégraphient 2; ceux au Deuxième Ciel 222; au Troisième 222-222, et au quatrième 222-222-222; ceux au Cinquième 222-222-222-222, et les grands Maîtres 30, et le Bon Dieu au grand trône au Septième Ciel, la Sainte Trinité répond 333-333-333. La Sainte Vierge, comme étant la quatrième personne en Dieu répond 4, et Saint Joseph répond 5.

Après avoir tout mis ces signaux ensemble, il trouve que deux de ses oncles, un prêtre et un autre, sont au Purgatoire. Il prie pour le prêtre, et il passe au Ciel. Un soir, il dit à l'autre oncle: «Je vous ai bien aimé quand j'étais jeune. Si je peux faire plus pour vous, laissez-moi le savoir.» Un mercredi matin, à 3 heures 30, il le réveille et dit: «Neveu, prie pour moi.» Celui-ci prend son chapelet, et à ce moment il y a des centaines de petits oiseaux dans les arbres au dehors.

Il se demande comment cela se fait qu'il y a tant de petits oiseaux qui chantent, et part pour l'église à 5 heures 30. Au coin de la 16ème avenue et Heather, six petits oiseaux se placent sur le trottoir, deux par deux à environ deux pieds de distance entre eux, et dansent, et le conduisent à l'église. Rendu à l'église, les deux premiers dansent sur les cinq marches, et un s'envole à droite, et un s'envole à gauche. Les deux suivants font la même chose, et les troisièmes font aussi de même, comme s'ils avaient été organisés comme des soldats. Celui-ci rentre à l'église en pleurant.

Il se rend au travail, et le patron l'envoie refaire les tuiles à la maison des *nurses*.

«Rendu à boutique (j'travaillais à l'hôpital Saint-Paul), mon boss, y dit: «Jo, y a des tuiles à arranger dans une chambre des nurses,» y dit, «va donc arranger ça» Je suis parti pour aller arranger ça, et pis j'ai mis la tar sur le plancher pour les tuiles qui étaient loose. Fallait que je les laisse quinze, vingt minutes pour que ça sèche, pour pouvoir mettre ma tuile. Toujours que... Y avait des bureaux; tout était sorti de la chambre, les bureaux... tout ça était sorti. Et puis, je me suis mis à fouiller dans les bureaux pour voir si y avait pas quèque chose. Y avait une boîte de chocolats, à peu près de cette longueur là, tout avec des petits papiers noirs qui avaient resté dans la boîte de chocolats. Ben, l'idée, j pense, c'était de trouver si y en avait pas un, de chocolat, dans le fond. Pis, dans le fond, il y avait deux piastres. J'ai pensé à mon affaire. J'ai dit: «... Les nurses, là, étaient parties à Calgary... si j'vais donner ça en bas, y vont p'têt' ben, les autres, les voler. Si je les donne au janiteur, lui, y va p'têt' ben le mettre dans sa poche...» J'ai pensé à mon oncle. J'ai dit: «C'est mon oncle qui a p'têt' ben arrangé ça pour moi.» J'ai venu au presbytère, icitte, et j'ai été payer pour une messe basse pour mon oncle.

Et puis, la semaine d'ensuite, mon oncle m'a réveillé encore à quatre heures et demie... à quatre heures et quart, et je me suis levé, et pis j'ai été à bathroom pour me laver, et quand j'ai été lavé, j'ai commencé à arranger mes cheveux. Et pis, tout un coup, j'arrangeais les cheveux de mon oncle: c'était mon oncle qui était dans le miroir! Et pis, là, j'ai parti à pleurer... J'suis allé

à l'église, et pis j'en encore prié toute la journée pour lui. Et pis, à sept heures le soir, il est passé au Quatrième Ciel. En 1954.

Une bonne sœur de l'hôpital était morte; elle était bien dévoteuse aux âmes. Un matin, elle demande à Joe de prier pour elle. Un autre oncle lui demande aussi de prier pour lui. Il s'assit dans son escalier et dit à ses âmes: «Je ne peux pas prier pour deux», et l'oncle lui la laisse. A trois heures de l'après-midi, comme il était à son banc de l'église et priait, à un moment il regarde la statue et à sa grande surprise, c'était la religieuse qui avait pris la place de la statue et était habillée en beau bleu, et elle passait au Quatrième Ciel.

Quelques jours plus tard, étant en congé, un matin, il est réveillé par une âme, et il est très surpris car depuis des années que les âmes lui demandent des prières, il sait qui elles sont, mais celui-ci, il ne le connaît pas. Joe lui dit: «Je veux savoir qui tu es, et je prierai.» Il lui répond: «Je suis le frère de Mère Supérieure où tu travailles à l'hôpital.»

« — Ils vous réveillent simplement en vous parlant?

— Ben, ça vient tout d'un coup, dans l'oreille, pis ça vient comme si y z'usaient ma voix. Y dit: «Monsieur G...». Y en a qui m'appellent «Monsieur G...», d'autres qui m'appellent «Joe», d'autres qui m'appellent différent. Mais lui, y m'avait appelé «Monsieur G...», et y dit: «Voudras-tu prier pour moi?» J'étais tellement surpris, parce que je savais tout un que c'est qui me demandait. Comme j'les connaissais pas, j'veux dire, comme j'les avais pas vus, j'pouvais quand même savoir qui c'était. Je lui dis: «Ecoute, j'aime bien ça, prier pour les âmes, j'ferai mon possible pour travailler pour les âmes, mais je veux savoir qui est-ce que c'est pour qui je prie.» «Ben,» y dit, «je suis le frère de la Mère Supérieure où que tu travailles, à l'hôpital Saint-Paul.» Toujours que je dis: «All right!» J'ai prié pour lui toute la journée, pis le lendemain.

Le mercredi matin, un autre me demande encore. Pis, j'y ai dit: «J'ai été demandé la semaine passée, comme ça. Mais quelqu'un qui me demande encore, je veux savoir qu'est-ce que c'est.» Y dit: «Je suis l'autre frère de Mère Supérieure, de l'hôpital St Paul.» J'ai prié pour lui.

Le lundi, j'étais en congé. J'm'en vais à l'église. J'étais à genoux à l'autel de la Sainte Vierge. Tout un coup, la porte s'ouvre. Y a quelqu'un qui est entré, pis... comme des pieds de soldat, pesants, pesants... Ça m'a surpris un peu. Y s'est amené en avant, pis y s'est mis à genoux, drette en face de l'autel, au milieu, pis il a prié cinq minutes (J'ai regardé l'heure: il a pris cinq minutes). Pis, y s'en revient se mettre drette à côté de moi, que j'étais à genoux devant la Sainte Vierge. Pis, il a prié un autre cinq minutes, pis y s'est enretourné, pis il a prié un autre cinq minutes à l'autel (le grand autel). Pis il a fait son chemin de la Croix. Il s'est mis à genoux quatre, cinq rangs derrière moi. Moi, j'étais à l'autel, j'étais à la balustrade, à prier. Pis, quand quatre heures a sonné (j'faisais mon heure, de trois à quatre), quand quatre heures a sonné, j'ai parti. Pis, quand j'ai arrivé en arrière, lui a fait sa génuflexion. Mais... mais il était pas en avant de moi. Il a ouvert la porte. Entré dans le vestibule, il y était plus! «Ben», j'me dis, «c'est pas mal drôle! Il a pas eu le temps de descendre dans le basement, certain!» Enfin, je me suis dépêché de descendre pour ouvrir la porte, pour voir si y avait pas quelqu'un dehors. Y avait personne! «Ben», j'me dis, »je peux pas comprendre.» J'm'en reviens ici, pis j'regarde au presbytère, voir si quelqu'un a pas rentré dans la cour... Personne! Je m'en suis allé à la maison.

Rendu au logis, Joe raconte cela à sa petite femme. Chose difficile à croire!

Le lendemain matin, j'avais promis à Sainte Vierge que j'irai, après mon lunch à l'hôpital, que j'irai à chapelle, prier. Toujours que je monte à la chapelle, et comme les Soeurs étaient pas sorties, comme elles étaient pas encore sorties, pour pas les déranger j'ai resté en arrière, dans le passage. Pis, quand j'ai vu sortir les Soeurs, qui s'en allaient à la Community Room, j'ai rentré dans la chapelle. Pis, c't'homme-là était là, en avant. Là, ça m'a émotionné, c'est effrayant. J'me suis mis à genoux à la Sainte Vierge, et j'lui ai dit: «J'pourrai pas prier, j'suis trop émotionné, j'pourrai pas prier...» J'lui dis: «Y faut que j'parle à c't'homme-là, moi. Ça a pas de bon sens: que j'lai vu chez nous, et que j'le revois icitte!» Ça fait que quand je l'ai entendu

se lever, je me suis levé, moi aussi. J'ai parti en arrière de lui... Pis, dans le vestibule, là, entre les deux portes, il a disparu... Il était plus là!

J'ai rencontré la Soeur, un peu plus tard, et j'ai demandé à Soeur: «Ma soeur», j'lui ai dit, «y avait pas un monsieur qui était à genoux en avant, quand vous avez fait vos prières?» «Non, y avait pas d'étranger là.» Un peu plus tard, j'ai rencontré la soeur St Joseph, pis j'y ai demandé la même chose. «Non», qu'elle dit, «y avait pas d'étranger quand j'étais là.»

Ben, j'ai resté deux semaines à penser à ça. «J'suis fou? Ben non, j'ai quèque chose qui va pas...» Ça fait que je suis parti, et pis j'ai été trouver la petite secrétaire de la Mère Supérieure et j'lui ai dit: «J'veux voir la Mère Supérieure, si c'est possible.» Elle dit: «Ça, c'est pas possible drette là, parce qu'elle est engagée.» Mais elle dit: «Retourne-toi z'en à shop, quand elle pourra te recevoir... si c'est sérieux...» «Sûr, c'est sérieux!» Elle dit: «J'te téléphonerai.» Une heure après, le téléphone a sonné, Mon boss a été au téléphone, pis il a dit: «t'es demandé, Joe, à l'office de la Mère Supérieure.» Enfin, j'ai monté, pis je me suis assis là. J'ai dit: «Mère Supérieure, j'vais vous conter quèque chose, et je veux savoir le long ou le court.» J'lui dis: «Depuis '51, l'année 1951, que je prie pour les âmes: les âmes viennent me demander, je sais qu'est-ce que c'est, et ainsi de suite.» J'lui dis: «Là, depuis deux semaines, deux hommes qui ont venu me demander, pis y disent que c'est vot' frère... Ils disent que vous êtes leur soeur.» J'lui dis: «N'en a un qui m'a demandé à telle date; l'autre m'a demandé à telle date.» Pis, j'ai dit... Elle s'est mise à pleurer. La Mère Supérieure s'est mise à pleurer... Elle dit: «Monsieur G..., c'est quand même coïncidant d'une manière!» Elle dit: «Mercredi passé, j'ai rêvé à mes deux frères. Ils étaient tous souriants, et ils paraissaient tellement heureux. J'ai fait un beau rêve...» Elle dit: «J'en ai un qui est mort en 1937, pis j'en ai un qui est mort en 1948.» «Soyez assurée que les deux sont au beau Ciel. Quand je raconterai cette histoire-là, Mère Supérieure, j'raconterai la vérité.» Pis, on a pleuré...»

Un beau jour, à la messe, voici qu'une pensée de Sainte Thérèse lui vient à l'idée. Il lui dit: «Je voudrais savoir si tu pries pour moi, car tu as dit quand tu serais rendue au Ciel tu ferais tomber des roses du Ciel.»

A trois heures de l'après-midi, celui-ci se rend à l'église. Quelle grande surprise! Il y a une belle rose sur la sainte table où il prie la Sainte Vierge depuis des années. Il en pleure et revient au logis. Sa femme lui demande où il a pris cette belle rose. Il lui explique ce qu'il avait demandé à Ste Thérèse et comment la belle affaire est arrivée.

En arrivant à l'église, il y avait une étrangère avec deux petits enfants, un bien jeune et un de peut-être quatre ans. A son entrée, il avait vu le petit bonhomme revenir de l'avant. Sainte Thérèse avait usé cette étrangère et ce petit bonhomme pour arranger cela.

«En 1954, j'étais à la messe, un matin. Pis, j'étais assis là... J'pensais... J'méditais un peu... J'ai dit à la petite Thérèse: «Si tu voudras... Si tu pries pour moi...» J'ai dit: «J'veux que tu pries pour moi. Si tu pries pour moi, j'voudrais le savoir.» J'lui dis: «T'as dit, avant de mourir, 'Quand je serai morte, j'envverrai des roses sur la terre'. Ben, O.K.»

Le lundi, j'étais en congé. J'pars pour aller à l'église, pour faire une heure d'adoration. J'm'en allais dans l'allée, pis j'voyais quelque chose de rouge sur la balustrade où ce que je prie. Pis, arrivé là... «Dis-moi donc, qui c'est qui a amené cette rose icitte?» J'ai pris la rose, pis j'lai mise dans mon chose, là... dans mon coat. J'suis revenu icitte. Ma petite fille, qui restait avec nous autres, pis Maman, y z'ont dit: «Où ce que t'as pris c'te belle rose-là?» Ben, j'ai dit: «J'ai demandé à p'tite Thérèse de me prouver qu'elle priera pour moi... Elle m'a envoyé une rose, là.»

Pis, savez-vous comment ça s'est faite? Y avait une dame en arrière d'église, avec un p'tit bébé, pis un p'tit bonhomme de trois ans qui juste marchait comme y faut. Ste Thérèse de l'Enfant Jésus s'est servie du p'tit bonhomme pour faire ça. Y z'ont trouvé une rose

probablement quèque part. Quand j'ai entré dans l'église, le p'tit bonhomme s'en venait dans l'allée du milieu. La mère a dit probablement... elle a ramassé c'te rose-là, pis a dit au p'tit bonhomme: «Va donc porter ça à Sainte Vierge.» Pis, il a été mettre ça juste à la place que j'prie tout le temps. C'est comme ça que ça s'est passé. C'est pas tombé du Ciel, hein, mais ça s'est fait...

Quelque temps plus tard, Joe faisait son chemin de la croix et, à la dixième station, il raconte à Saint Pie X (c'était sa fête) ce qu'il avait demandé à Sainte Thérèse, et il demande la même chose à ce pape.

Il se rend au travail. Une carte lui arrive à la poste. La jeune fille la descend à l'horloge où sont tous les numéros des employés. Son associé voit cette carte, la ramasse et l'amène à la boutique. Comme il rentre à la boutique, il est 10 heures sonnant. Joe, après l'avoir lue, fond en sanglots. Cette carte venait de Rome! Deux jeunes filles du *staff* de l'hôpital étaient à Rome et elles avaient prié pour lui au tombeau de Saint Pie X, et cette carte était le tombeau de Pie X.

J'étais encore enchanté de ça, j'en revenais pas! J'étais à passer mon chemin de la croix, pis c'était la fête à St Pie X. J'ai dit à St Pie X: «Ben, la p'tite Thérèse, elle m'a fait tellement plaisir l'autre jour... J'voudrais savoir si vous priez pour moi, vous aussi?» A la dixième station, c'est là que je lui ai demandé ça. Pis, j'ai fini mon chemin de la croix.

J'm'en vais à mon travail. Y a une lettre... y a une carte qui vient de Rome, qui vient de la post office. La p'tite fille de la post office a mis ça dans ma boîte où ce que je punch à l'horloge. Mon partenaire qui travaille avec moi, y passait par là, y voit la carte, pis y rentre dans la shop. Il était 10 heures juste, là... Il était 10 heures juste! Cette carte-là venait de Rome. Deux filles de l'hôpital, qui avaient été à Rome, qui ont dit: «Monsieur G..., on a été prier à

la tombe de St Pie X. On a pensé à vous. On a prié pour vous.»

«C'est qu'un jour, je me suis levé le matin... j'veux dire dans la nuit. J'ai rêvé à St Pie X. Pis, j'me suis levé dans mon rêve, hein pis je me suis assis ici, pis Pie X était assis là. Y avait ses mains comme ça, avec une belle... toute une outfit blanche, là... et pis, j'ai mis ma main icitte, pis j'ai mis ma main sur la sienne. Pis, elle était tellement chaude que... j'sais pas ce que ça faisait... c'était un rêve, hein... ça faisait... Le lendemain matin, j'reçois la malle, et pis y avait la note de Notre-Dame-du-Cap, y avait le portrait... oui, le portrait de Pie X, pis la même couleur blanche, exactly la manière que je l'ai vu en rêve...»

— C'était avant...

— *Oui, c'était avant. C'est pour ça, quand j'ai fait mon chemin de la croix, j'lui ai demandé ça.*

Un bon matin, faisant son chemin de la croix, il a entendu quelqu'un se mettre à genoux. Il regarde et à sa surprise, il n'y avait personne. Mais une Dame Grégoire était morte, et c'était elle qui voulait des prières. Comme il n'avait pas pris cela trop au sérieux, elle jetait sa sacoche par terre. Celui-ci fait le saut et voici ce qu'il lui dit : «Laisse-moi finir mon chemin de la croix, et je vais te réciter un chapelet.» Le soir, elle lui télégraphiait qu'elle passait au Quatrième Ciel.

Un jour, celui-ci dit à la Sainte Vierge : «Je vais faire un pèlerinage. Je vais visiter toutes les églises de Vancouver, et je prierai une heure à chaque église.» Il a fait vingt-trois visites et a pris des photos de la statue de la Sainte Vierge à chaque place. A St Mary's, sur la Joyce Road, il a trouvé qu'il y avait une très belle statue du Sacré-Cœur. Un bon jour, il décide de faire une seconde visite au Sacré-Cœur. Il était à genoux en face du Sacré-Cœur, et comme le mur était en briques de couleur un peu rouge et les joints de mortier comme noirs, tout à coup, la statue qui paraissait comme vivante a reculé avec la brique, et les joints sont restés à leur place. Il a reculé comme deux pieds, et cela paraissait comme s'il était en prison. Celui-ci a fait d'autres visites, et cela s'est répété de la même manière. Quelle belle chose!

Joe a eu à plusieurs reprises une vision de la belle statue de Notre-Dame du-Saint-Sacrement pendant que celui-ci était en prière à genoux, depuis près de trois heures qui lui avaient paru que trente minutes. Le manteau de la statue est devenu tellement bleu, il en avait de trop; et ce bleu montait vers le plafond et faisait de beaux nuages.

Un jour, le 2 janvier 1956, il pria devant la statue qui avait deux beaux bouquets de chaque côté. A un moment, un bouquet à droite de la statue s'est défait et a formé toutes les bâtisses où il était né: maison, cuisine, boutique à peinture, moulin, etc., etc. Celui-ci a aussi eu de très belles visions de Notre-Dame de Consolation, à Ladner, B.C., où il organisait des retraites fermées.

Un bon jour, il y avait à Saint-Sacrement une retraite prêchée par un bon Père de Québec. Il disait aux gens: «Si vous connaissez quelqu'un qui se néglige, allez l'inviter.» Il y avait, pas loin d'ici, quelqu'un que Joe avait connu depuis 1938 et qu'il admirait beaucoup, un grand homme aux beaux cheveux blancs, marié à une Juive. Un jour, cet ouvrier avait fait du travail de clôture pour lui et il avait été très raisonnable pour le prix. Donc, il décide, un soir, avant l'heure de la prière et du sermon d'aller trouver ce bon monsieur. Il lui dit: «Nous avons une retraite à l'église; vous n'aimeriez pas venir écouter le sermon, ce soir?» Lui répond: «Si tu t'es donné la peine de venir m'inviter, je vais y aller.» Revenu au logis, Joe dit cela à Anna. La petite femme ne le croyait pas. Le soir venu, les deux partent pour l'église, entrent et se placent dans un banc. Quelques minutes plus tard, M.D. entre et va se placer deux bancs en avant d'eux. Ce soir, c'était un sermon sur la Sainte Vierge, et Joe pleure, et M.D. pleure, lui aussi. Une bonne poignée de main au sortir de l'église, et ce M.D. venait à la messe tous les dimanches après cela. Un samedi, lisant sur le papier les mortalités, Joe voit le nom de M.D., mort à l'hôpital St Paul. Quelle surprise! Lui qui travaillait à l'hôpital n'en savait rien. Aussitôt, il contacte les esprits et trouve qu'il est sauvé et, son Purgatoire fait, il ira au Premier Ciel. Joe en pleure. Une semaine se passe, et il décide d'aller trouver le chapelain de l'hôpital à son bureau. Il lui demande s'il était au courant de la mort de M.D. Le chapelain de lui répondre: «Je l'ai administré une heure avant qu'il meure.» Celui-ci fond en sanglots. Le chapelain lui demande s'il était son parent. Joe répond que non, mais il raconte cette belle affaire et dit qu'il avait

beaucoup prié pour lui et que sa bonne Maman du Ciel l'avait exaucé.

Vers le milieu de 1955, il y avait un prêtre de la Saskatchewan qui était réfugié à l'hôpital et celui-ci le visitait assez souvent. Pendant quelques jours, il ne le voyait pas et, pensant qu'il était malade à sa chambre, il s'y rend vers midi. Ce jour-là, il boitait et marchait un peu croche. Ce prêtre lui fait la remarque: «Vos rhumatismes vous font souffrir aujourd'hui.» Joe répond: «Mon père, si je vous disais oui, mes rhumatismes me font souffrir bien gros, je ferais à un prêtre la plus grosse menterie de ma vie. Sans doute vous me croirez si je vous disais que la Vierge m'a accordé des souffrances-là?» Et le prêtre lui répond: «Si c'est chose surnaturelle, la Sainte Vierge t'aime.»

Le 9 décembre 1955, l'hôpital a la visite d'un prêtre de Québec avec la statue de Notre-Dame-de-Fatima. On l'installe dans la chapelle avec tous les honneurs de fleurs et de chandelles. A midi, Joe monte faire sa prière et devant la statue, il est soulevé de terre. Dans la chapelle, il y avait une demoiselle de l'office qui a vu ce qui se passait. Elle retourne à l'office, la figure blanche comme de la neige et toute émotionnée. On lui demande ce qui est arrivé. Elle répond: «J'ai vu l'ouvrier de la boutique venir faire sa prière et il a été soulevé. Je n'y comprends rien.» Les autres lui disent: «Cela est arrivé dans le passé à quelqu'un qui était dévotieux à la Sainte Vierge. Cela prouve que cet ouvrier est vraiment ami de la Sainte Vierge.»

A deux heures de l'après-midi, il y avait un sermon sur la Dame de Fatima. Joe monte à la chapelle avec son contre-maître.

«Ils ont donné la permission à ceux qui voulaient laisser la shop, la Supérieure nous a donné permission d'aller écouter le discours... le sermon. Alors moi et mon boss on a monté à la chapelle, et pendant une heure le prêtre nous a expliqué le grand miracle du soleil de Fatima: devant soixante et dix mille personnes, qu'il avait mouillé, que tout le monde était séché et que le soleil avait tourné et déposé les sept couleurs... le monde est devenu de sept couleurs: bleu... et ainsi de suite, hein. Et puis moi, j'avais lu tout ça deux, trois fois... l'Annale... pas l'Annale, mais un livre de Fatima. Pis, j'étais tout au courant, pareil comme le prêtre a expliqué ça.

Enfin, on est parti après le sermon, on a descendu à la shop. Mon boss, y dit: «Joe, penses-tu que tous les Catholiques croient ça, ce miracle?» J'me suis choqué. J'y ai dit: «Quelle sorte de Catholique que t'es, toi? Tu crois pas aux miracles?» Y dit: «Non. Je crois pas aux miracles moi, parce que c'est toutes des affaires arrangées.» Ben, j'ai dit: «Comment ce que tu peux faire pour aller à l'église? T'es Catholique, tu vas à l'église... Comment ce que tu peux faire pour aller communier si tu crois pas aux miracles? Que la communion, c'est un miracle... Qu'on va manger un p'tit morceau de pain, pis que c'est Notre-Seigneur: c'est un miracle! Pis, tu crois pas à ça?... Pis, y avait soixante et dix mille personnes qui ont vu tout ce qui s'était passé... Tu crois que soixante et dix mille personnes peuvent mentir?» J'ai été tellement froissé... J'ai dit: «Ben, moi, j'crois à la Sainte Vierge, pis elle m'a fait des miracles. Pis, j'vais travailler tant que je peux pour elle pour qu'elle m'accorde encore d'autres choses.» Pis, on a laissé ça. Pis, je suis parti de la shop à quatre heures et demie, puis on s'est pas dit bonsoir, parce que j'avais tellement le cœur malade que je pouvais pas dire bonsoir!

C'était vendredi soir, le 9 décembre. Le samedi, c'était le tour au contre-maître de travailler. Lundi matin, Joe arrive à la boutique et sur son établi, il y a une petite note: «Joe, va Room 241, il y a une vitre de cassée.» Joe s'y rend, mesure la vitre: 44" x 42". Il téléphone à la compagnie de lui envoyer une vitre de cette grandeur. La livraison se fait à quatre heures. Mardi matin, le contre-maître lui demande s'il avait vu la note. Joe répond: «Oui, mais elle n'est arrivée qu'à quatre heures.» «Donc, ce matin, va chercher le châssis et pose la vitre.»

«C'était le 13 décembre, le lendemain matin. Tous les miracles de la Vierge, c'est le 13, hein... Ben, ça, c'était le 13 de décembre. Toujours est-il que le boss y dit: «Joe, as-tu fait venir la vitre?» J'ai dit: «Certainement, j'ai la vitre! Mais ils me l'ont amenée à quatre heures. J'ai pas pu la poser, mais j'vais la chercher...» Enfin, j'ai monté avec la p'tite voiture en haut; j'ai démonté le châssis, pis, j'ai descendu le châssis à la boutique. J'lai mis sur not' table; pis, j'ai ôté les morceaux de vitre... Pis, il est resté ce morceau de vitre-là. j'ai pris mon petit ciseau à bois, et pis j'ai oté le mastic à l'entour. Pis, quand j'ai eu fini ça, j'ai parti avec le

morceau pour aller le porter dans un petit baril qu'on avait là pour les déchets. C'est un morceau de vitre assez long, qui dépassait le baril, hein. Enfin, j'ai dit: «Un moment! Quelqu'un va peut-être s'estropier avec ça.» J'voulais pas que quelqu'un me blâme, hein? Alors, j'ai pris mon petit ciseau à bois que j'avais dans ma main, pis j'ai donné un coup pour la casser, hein. Pis, ça a fait un trou... poli... fini... pareil comme si ça avait été fait à la factory! Pis moi, je suis parti à pleurer, hein. Moi, j'savais que c'était la Sainte Vierge qui me faisait plaisir parce que j'avais chicané pour elle, hein... Toujours que mon petit partner, qui travaillait avec moi, y dit: «Quel mystère, Joe! Quel beau mystère!» Y dit au boss: «Viens icitte! Tu crois pas aux miracles? Ben, ça, c'en est un, de miracle!» Le boss, y dit: «Oh, ça s'fait, ces affaires-là... ça arrive, ces affaires-là!» Pis, j'ai mis ce morceau de vitre-là sur une espèce de desk qu'on avait là dans la shop. Pis, ça s'est parlé, hein?... ça a commencé à s'parler... Plusieurs demoiselles de l'office ont descendu. Pis, ce qui me touchait tellement quand je les voyais, c'est que y passait la main sur le rond, là... Pis, y en avait qui avaient de grosses larmes, d'autres qui avaient l'air toutes surpris. Pis, y z'ont dit ça à Mère Supérieure. Mère Supérieure, elle est venue... D'autres sœurs sont venues... Y a quatre, cinq sœurs qui sont venues voir ça... J'lai gardée toute la semaine. Et puis, le vendredi, j'lai amenée icitte.»

Joe amena cette belle vitre au logis et sa petite femme lui aida à faire un soleil en or et mit la date, le 13 de décembre 1955. Plusieurs mois plus tard, Joe en prit un portrait, et prit deux poses, et porta ce film à la pharmacie pour le faire finir. Quelle surprise quand il reçut ce film: une photo, le soleil avait éclairé!

«J'ai été au presbytère, et pis, y a un Père, là... y a un Père... j'me rappelle plus son nom... qui m'a dit: «Joe, si tu veux aller à communion demain matin, vas-tu à confesse!» Ça voulait dire: «J'te crois pas!» Pis, le bon Père Bellanger, mon grand ami, là, y dit: «Si Joe vient nous dire ça, y fait pas des menteries. Moi, j'le crois!»

Quelques mois se passent. La petite fille qui avait soin de la sacristie, elle a dit au curé qui était chapelain en ce temps-là:

«Avez-vous entendu parler... avez-vous vu la vitre, le miracle de la vitre de Monsieur G...?» Le curé a dit: «Faut pas prendre ça trop vite, ma petite fille! Ça peut être diabolique...» Ça m'a fait beaucoup de peine. Pendant deux semaines, ça me travaillait à l'cœur. Un bon jour, j'ai monté à chapelle. J'ai monté à l'office du curé, et j'ai dit à Monsieur le Curé: «J'vais à vous parler.» Y dit: «O.K. Assis-toi.» Et puis, au moment où que j'm'étais assis pour commencer à lui parler, le téléphone a sonné: c'était un docteur qui voulait l'emmenner à Westminster. Y dit: «Joe, on pourra pas jaser, parce que docteur s'en vient et y va m'emmenner.» J'y dis: «Écoutez, mon Père, quand vous serez de retour, soit après-midi, soit demain, téléphonez-moi à boutique, pis j monterai. J'ai quèque chose que je veux vous parler qui me fait de la peine.» Pis, je suis redescendu à boutique. Pis, il est revenu, et y m'a pas téléphoné. Deux jours après, il est parti pour le Mexique. Il avait donné sa résignation, et il était parti pour le Mexique.

Deux ans après, un bon jour, je rencontre la Soeur à l'hôpital. La Soeur me dit: «Avez-vous entendu parler que le Père Bergeron était mort?» J'dis: «Non. Le Père Bergeron est mort?» Elle dit: «oui, monsieur», elle dit, «il est mort hier dans l'Ontario. On vient d'avoir la nouvelle.» Une autre Soeur, pas longtemps après, elle me rencontre, elle me dit encore la même chose. J'ai parti m'en aller à boutique; j'ai dit: «Ben, tu peux rester au Purgatoire, toi... Parce que tu m'as fait de la peine.» Pis, dans la boutique, le matin, j'étais prêt à travailler sur la drill, pis j'ai pensé un peu, pis j'ai dit à moi-même: «J'aurais pas dû avoir une pensée de mal.» Pis, j'ai dit à Sainte Vierge: «Si le Père Bergeron est au Purgatoire par ma faute», j'lui dis, «sortez-le. J'veux pas qui reste au Purgatoire un jour de plus à cause de moi.» Le soir même, il a passé au Ciel.

Non... pas le soir même... Un peu plus tard j'étais à l'église... à la messe de neuf heures. A neuf heures, y a un monsieur qui avait entré, habillé en noir, avec une cravate noire, ben habillé, proprement. Pis, il m'a donné une tape sur l'épaule, pis y m'a dit: «Joe, te rappelles-tu de moi?» Je dis: «Non. Je peux pas te placer.» Y dit: «C'est Bergeron.» Alors, j'ai resté un peu froid.

J'ai dit: «Ce serait-y le frère du Père Bergeron?» Y s'en est allé se mettre à peu près à la moitié dans l'église, la moitié dans l'allée. Moi, j'men allais en avant, à côté de la Sainte Vierge, pis j'ai pensé à ça. J'ai dit: «Ça peut pas être son frère. Pis, j'en connais pas d'autre. C'est lui, c'est le Père Bergeron qui vient nous dire qu'il a passé au Ciel».

M.L. — Mais vous ne l'avez pas reconnu?

— J'ai pas reconnu tout de suite. Quand j'étais sorti de l'église, j'ai essayé à le trouver... Mais il est pas sorti de l'église, il a disparu... Il aurait dû dire, d'après moi: «Ma petite fille, Monsieur G..., il a pas mal de dévotion à la Sainte Vierge... ça... ça peut se faire comme ça.» Mais, y s'en va dire ça... C'est ça qui m'a fait de la peine.»

Depuis sa promesse faite le 26 février 1951, Joe continuait à se rendre à l'église tous les matins et là, il rencontrait le bon Père M. qu'il admirait bien gros. Il demande à la Sainte Vierge de le bénir et demande cela chaque matin. Un bon matin, la bonne Sainte Vierge l'écoute et lui télégraphie sa bénédiction. Plus tard, il reçoit une bénédiction pour sa petite femme, et tous les prêtres de l'église, et toute les sœurs du couvent, et beaucoup d'amis et toute la parenté, frères et sœurs.

En 1950, il y avait eu une retraite à Saint-Sacrement et un soir le bon prêtre invitait les gens à descendre à la salle au sous-sol écouter un *record* d'une dame du Wisconsin qui avait des apparitions de la Sainte Vierge. Joe n'avait jamais oublié cela. Il correspondait avec une cousine du Massachusetts qui faisait des visites à Necedah et lui racontait bien des belles choses. Un jour, il demanda à sa cousine de faire des arrangements pour qu'il puisse voir cette dame. On lui fait tous les arrangements et le 13 décembre 1959, il s'embarque pour ce voyage. Il a trois semaines de vacances et la bonne entente avec sa petite femme. Il débarque à Lisbon, qui est à douze milles de Necedah et se fait transporter. Celui qui faisait du taxi lui demande s'il aimerait voir où est le *spot* où on dit qu'une dame voit la Sainte Vierge. Celui-ci dit oui, car il se rendait pour cela. Il avait une réservation dans un motel et la dame lui demande s'il aimerait à visiter la place de Dame Van Hoof. On visite la place, il prend des informations mais on lui dit

que ce n'est pas possible de la voir dans ses souffrances. Il retourne au motel et prend un peu de repos. Il était comme dix heures d'un très beau soir, alors il se rend au *spot* sacré et prie sur le prie-Dieu de cette dame. Il en jouit bien gros. Un monsieur se présente et lui demande s'il veut réciter le chapelet. Un le récite en anglais et l'autre répond en français. Joe lui demande où est l'église et l'homme lui offre de venir le chercher le lendemain à 6 heures 30 pour aller à la messe avec lui. Rendu à l'église, Joe se rend dans le premier banc. Il reçoit la Sainte Communion et, revenu à sa place, il médite et se rend bien loin. Il sort et le monsieur qui mettait une chaise roulante dans la valise lui dit: «M.J., venez ici.» Et de lui dire: «Voulez-vous rencontrer madame Van Hoof?» Il lui donne la main et il est tout émotionné. Elle lui dit: «On me dit que vous ne pourrez pas rester à l'apparition à midi. J'en suis bien peinée pour vous, mais bon voyage!». (*Le récit est maintenant à la première personne*) Mon taxi me dit: «Allons manger au restaurant.» Comme nous étions à manger, ce taxi me dit: «Tu m'as dit hier soir que ton autobus avait une heure d'arrêt à Mouston. Si tu reste à l'apparition, j'irai te transporter là.» Je reste, et à onze heures, je me rends au *spot* sacré et je récite mon chapelet. Un autobus arrive et une parade. Je crois qu'ils sont à peu près cent personnes. La Dame arrive, on lui aide à s'agenouiller sur le prie-Dieu. Tout un coup, un gros vent s'amène et les petits arbres se penchent vers la Dame. C'est une joie pour moi. Le reste du monde n'ont pas l'air d'avoir entendu, mais mon cœur monte vers le ciel. Un deuxième coup de vent, et les mêmes petits arbres plient devant la Dame. J'en viens tout émotionné de joie. La Dame devient en extase, elle est blanche comme de la neige. Il faut bien croire que la Sainte Vierge lui dit de bénir les pèlerins car elle a un beau crucifix accroché sur le prie-Dieu.

«Elle a pris le crucifix et s'est mise à bénir le monde. Pis, quand elle a passé devant moi, y a une dame qui m'a poussé et qui a dit: «Look at your rosary! It's turning gold...» J'ai dit: «What?» Elle dit: «Look! Look!» J'ai passé à pleurer. J'ai regardé mon rosaire, pis y avait des sparks... ça faisait comme ça, comme de l'électricité... Pis, y a une autre dame qui s'en vient et qui dit: »J'le vois moi aussi! J'le vois moi aussi! Vous êtes donc chargé...» Au bout de cinq minutes, tout le monde était autour de moi!

— Vous étiez le seul à qui quelque chose comme ça était arrivé?

— *Oui. Y m'entouraient, pis y voulaient embrasser mon chapelet...*

Une dame me prend par le bras et m'approche de la secrétaire de la voyante. La secrétaire leur dit: «On sait d'où il est. Il vient du Canada, on a son adresse. Ne vous inquiétez pas.» Et le taxi qui m'attend! Il est aussi propriétaire d'un petit magasin de souvenirs, celui qui a fait cette belle chose. En route, il me demande de voir mon chapelet et me fait remarquer que la Sainte Vierge a laissé quelques mailles de la chaîne argentées comme elles étaient auparavant. Ce chapelet m'avait été donné par le bon Père B. Cette dame voyante, par sa secrétaire, me fit donner une lettre avec l'adresse d'une dame à Montréal. Je suis allé la visiter et on a bien jaser des affaires de la bonne Sainte Vierge et des âmes du Purgatoire. Ceci était en juin 1959.

«J'avais une cousine aux Etats-Unis, celle qui m'avait donné dans l'idée d'aller voir c'te dame-là. Un bon jour, y a une dame qui était là, qui avait vu faire ça. Elle écrit à ma cousine (elle était grande amie à ma cousine): «Y a un monsieur du Canada que j'ai eu connaissance que son chapelet a été béni, c'était un chapelet tourné couleur d'or.» J'avais été voir ma cousine au même trip, ce même trip-là, et je lui avais montré mon chapelet. Elle avait été contente pour moi. C'est peut-être trois ou quatre mois après qu'elle a reçu c'te lettre-là. Elle a dit: «J't'ai cru, quand tu as passé, mais, là, j'te crois encore plus!»

Depuis 1959, en prière à la statue de Notre-Dame du Saint-Sacrement, souvent il a la vision du visage de Notre Seigneur qui prend place du visage de la statue. Quelle grâce!

Le 26 février 1974, à la porte de l'église, Joe donne la main au Père M. qui lui demande pourquoi. Joe répond: «Cela fait vingt-trois ans que l'on se rencontre tous les matins.»

Joe continue de tout son cœur d'aider aux belles âmes du Purgatoire. Depuis 1965, il entend trois messes chaque matin et souvent le dimanche, il en entend cinq. A chaque messe de dix heures, le dimanche, il rentre au Ciel quatre belles âmes au Quatrième Ciel. Le premier peut être un cardinal, un archevêque, un évêque ou un monseigneur. Il reçoit en télégraphe ce que la Sainte Vierge veut, mais

le deuxième est toujours un prêtre, une religieuse ou un frère. Ceci après la consécration, et après chaque consécration, il reçoit le signal de la Sainte Trinité 333-333-333. Quelle belle grâce!

En 1965, Joe et Anna qui travaillaient à l'hôpital St Paul se sont retirés, et en 1970, les deux ont fêté leurs Noces d'Or. Deux frères de Québec sont venus, un frère prêtre et l'autre avec sa dame, une sœur et une religieuse, et toute la famille. Le Père M. a fait un très beau sermon pour ces deux pionniers.

M.L. — Mais ça ne vous fait plus peur maintenant? Avez-vous encore eu d'autres miracles depuis 1959?

— *Non, je voudrais bien en avoir d'autres!!*

M.L. — En ce moment, vous n'en avez pas? Il n'y a personne...

— *Non, ils me demandent seulement, à c't'heure.*

M.L. — Ils vous demandent toujours? Mais ça ne vous «gèle» plus, comme la première fois?

— *Si! Je suis à genoux à l'autel de la Sainte Vierge, là, pis tout un coup, une âme va venir me demander. Je demande à la Sainte Vierge si elle est pour passer au Ciel. Pis, la Sainte Vierge me répond «4» (Son signal, c'est 4, parce que la Sainte Vierge, c'est la quatrième Personne). Après, quand la Sainte Vierge m'a répondu, la Sainte Trinité (333-333-333...) Pis, là, je suis certains qu'y z'iront au Ciel...*

M.L. — Mais, c'est quoi? Les battements de votre cœur?

— *Oui, oui, ça se fait dans le cœur. Et pis, là, j'les recommande, pis je commence à dire un chapelet, et pis, à la troisième... à la dernière dizaine, après chaque «Je vous Salue, Marie», y me signalent. Et pis, quand c'est signalé, là, et que j'ai fini tout le chapelet, là, je souffre les deux dernières minutes avec les autres, au Purgatoire. Pis, là, ils me passent au travers du cœur. C'est pareil comme si... Ils sont tellement contents de rentrer...*

M.L. — C'est quand ils passent au Ciel?

— *Quand ils rentrent au Ciel, qu'ils partent du Purgatoire et qu'ils rentrent au Ciel.*

M.L. — Mais vous souffrez...

— *Je souffre les deux dernières minutes, pareil comme les autres!*

M.L. — Vous prenez en charge...?

— *Non. C'est pour me montrer, j'ai pensé que c'était pour me montrer comment est-ce que ça souffrait dans le Purgatoire.*

«Quand Monsieur le Curé monte en chaire, et pis il recommande aux prières Un Tel, j'sais ce qu'y dira, ben souvent. Je sais comment il sera longtemps au Purgatoire.

M.L. — Comment le savez-vous?

— *Ben, aisé! Si vous voulez le comprendre, c'est aisé. Supposons que la religieuse de Montréal m'écrit et elle me dit: «Mes deux frères sont morts. J'voudrais savoir comment ils sont longtemps.» J'demande à la Sainte Vierge: «Y vont-y rentrer au Ciel en '72?» Pas de réponse. «En '73?» Pas de réponse. «En '74?» Toc... toc... toc... «En janvier?» Pas de réponse. «En février?» Pas de réponse. «Mars?» Toc... toc... toc... «Le 1er? le 2? le 3? 4? 5? 6? 7?» Toc... toc... toc... Pis, elle choisit souvent le 7, parce que toutes les affaires du Ciel, les Sept Douleurs, sept couleurs dans le soleil, sept jours que le Bon Dieu a créé le monde... Y a beaucoup, beaucoup d'affaires au Ciel qui emploient le 7.»*

M.L. — Comment expliquez-vous que vous avez, vous spécialement, que vous avez été choisi pour avoir...

— *Ça, je le sais pas. C'est le plus grand mystère. J'en ai déjà parlé au Père.*

M.L. — C'est à cause de vos prières, de vos sacrifices?

— *Moi, c'est pas ce que je pense. Quand j'ai fait le marché avec la Sainte Vierge... j'pense qu'elle avait besoin... y a tellement des âmes au Purgatoire qui sont oubliées. Pis, comme je demandais à la Sainte Vierge pour ces âmes-là... j'ai accepté mon miracle de guérir mon sinus. Pis, après, ben, ainsi de suite... Une affaire après l'autre... J'ai continué parce qu'elle m'a fait tellement plaisir que je pourrai jamais la récompenser pour ce qu'elle a fait pour moi, hein. Après avoir eu ce miracle-là, j'ai trouvé qu'elle*

en avait fait tant pour un petit bonhomme comme moi... J'ai dit: «J'vais continuer, hein.» Pis, j'ai continué, j'ai continué, et ça fait vingt-trois ans!»

Une dernière belle grâce qui arrive le 1er juillet 1974: en prière à l'autel de la Sainte Vierge entre une heure et deux heures, belle vision: la statue devient d'une grande beauté qui dure dix minutes; arrêt, et deuxième vision de trois minutes. Celui-ci dit à la Sainte Vierge: «Je vous envoie un chapelet tout spécial pour un prêtre délaissé au Purgatoire.» Il commence son chapelet. A la dernière dizaine, après chaque «Je vous salue», il reçoit son signal du Quatrième Ciel et souffre la dernière minute avec ce prêtre la souffrance du Purgatoire, et cette belle âme lui passe à travers du cœur qui fait très mal. Le mal reste quelques minutes. Quelle joie de pouvoir aider ces belles âmes et ce prêtre lui signale le beau signal du Ciel au Quatrième Ciel!

Le 22 juillet 1974, Joe est à la cave. Il a reçu il y a quelques jours une lettre de sa sœur lui annonçant la mort de Dame Prévost, cousine du Montana. Ce matin, il reçoit une lettre de sa fille Marguerite, du Montana elle aussi, lui annonçant la mort de sa mère avec une carte mortuaire, son âge et les porteurs. En lisant cette lettre, il entend une voix. Il pense qu'il y a quelqu'un à la porte. Il monte voir. Personne! Il se demande comment cela peut se faire. Après avoir descendu, il demande à la cousine si c'est elle qui lui a parlé, car il avait cru avoir compris: «Prie pour moi». Elle lui télégraphie son signal. Il répond: «Je vais prier pour toi à trois heures.» Il se rend à l'église, allume les cierges et met l'encens. Le bon Père Murphy expose le Saint Sacrement. Celui-ci se rend à l'autel de la Sainte Vierge. Il lui dit: «Je vous envoie un chapelet pour la cousine.» Après chaque «Je vous salue, Marie», il reçoit son signal et, le chapelet fini, elle passe au Quatrième Ciel, et il souffre avec elle une minute. Après, elle lui passe à travers le cœur, qui fait mal pour quelques minutes. Cela prouve que ces belles âmes souffrent au Purgatoire.

19 février 1976

«Il y a un mois, j'ai décidé de résigner, de faire plus l'ouvrage que j'faisais depuis des années, depuis vingt-huit ans que j'faisais la quête, la collection, donner les enveloppes, assister à quatre, cinq messes, pis remplacer un quand il y était pas, remplacer un

autre, pis ainsi de suite. Toujours que, il y a un mois, j'ai donné ma résignation. Pis, à ma plus grande surprise, le 8 février de cette année, y z'ont décidé d'faire une party pour me récompenser! Y z'ont fait des invitations, y avait à peu près soixante quinze personnes dans la salle, pis y m'ont présenté avec une camera pour mon présent.

Toujours qu'y m'ont demandé de leur conter quèques histoires parce qu'y savent que j'conte beaucoup d'histoires, hein? Ça fait que je me suis levé, pis que j'ai remercié Monsieur le Président du Comité Paroissial, pis j'ai remercié Monsieur le Curé à cause des belles paroles qu'il avait dit à mon propos, et pis j'ai dit: «Avant de vous conter des histoires de fun, j'vais vous conter quèques facts.»

J'ai raconté le miracle de mon sinus, et pis, après ça, j'ai conté la Sainte Thérèse avec la rose, pis j'ai dit: «J'suis obligé, en vous contant l'histoire d'la rose, j'suis obligé d'vous conter pour St Pie X et tout!» J'leur ai conté l'histoire de St Pie X, et pis j'en ai vu qui ont pleuré. Ça m'a fait beaucoup de joie! Ça m'a ben émotionné, c'te party-là qu'y faisaient pour moi, hein... Après ça, j'ai été reconsolé. J'avais pas mal le cœur gros... J'suis rassis, pis y en a d'autres qui ont parlé. J'me suis relevé, et j'ai conté une couple d'histoires drôles!

M.L. — Vous voulez me raconter une histoire drôle aussi?

— C'était une dame qui avait une grosse veillée, Pis, y avait du monde. Pis, y avait un p'tit bonhomme de cinq ans. Y dit: «Moi, j'veux faire pipi!» Elle l'amène à bathroom. Toujours que l'endemain matin, elle l'a disputé. Elle a dit: «Tu vas jamais dire ça devant l'monde, quand il y a d'la visite! Dis que tu veux siffler, pis j'vais savoir qu'est-ce que c'est.» Toujours que la semaine d'ensuite, le grand-père il est venu s'promener. Pis, y avait qu'un lit (le p'tit jeune homme avait son lit, pis les parents). Toujours que sa mère a dit: «Tu vas coucher avec grand-pèpère.» Ça fait que, all right, il était content de coucher avec son grand-père. Vers 9 heures, il dit à son grand-père: «J'veux siffler.» Son grand-père, y dit: «Il est trop tard pour siffler, à 9 heures!» A 9 heures et demie, y dit: «Grand-Père,

j'veux siffler!» «Ben, mon p'tit gars, si tu veux siffler, siffle dans mon oreille.»

• • •

M.L. — Monsieur G..., vous avez écrit ce récit, vous avez passé de longues heures à m'en raconter une partie, vous aimeriez le voir publié, en livre. Pourquoi?

— Je voudrais faire aimer la Sainte Vierge. C'est le seul principe. Si quelqu'un lit ça et que ça lui fait aimer la Sainte Vierge, c'est tout ce que je veux.



Fondateur (en 1954)
Jean-Louis Gagnon

Le comité de direction
Gilles Marcotte
Gertrude Le Moynes
Jean Simard
Paul Beaulieu

Editeur - administrateur
Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

Nouvelle adresse:
a / s Claude Hurtubise
950, rue Breton, app. 7
Chambly, Qué. J3L 2T6



Volumes encore disponibles:
nos 21 à 25 (26 épuisé) nos 27 à 42

NOUVEAUX PRIX — à compter de septembre 1980

Chaque volume: \$9.95

Abonnements à 4 volumes: \$35.

POUR LES LIBRAIRIES *S'adresser au distributeur*

ÉDITIONS HURTUBISE-HMH
7360, boul. Newman
Ville La Salle, Qué.
H8N 1X2
Tél. 364-0323

POUR LES ABONNEMENTS *Ecrire à l'administration*
et les achats au numéro

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
a / s Claude Hurtubise
950, rue Breton, app. 7
Chambly, Qué. J3L 2T6

Volume no 21

Textes des lauréats du Concours 1966 des
JEUNES AUTEURS de Radio-Canada

Contes et Nouvelles

- Roger Léger** — L'absente
- Jean Lepage** — Le héros / Le bon William
- Denis Lebrun** — Le timbre-poste
- Louise Gauthier** — Alpha
- Jacques Poirier** — Kosmose
- Françoise Nantel** — Mémorial de sa rencontre
- Marc Riedl** — La légende de Pépé le cow-boy
- Christian Cholette** — Mon lion magique
- Marion Barbeau** — Amour fluide

Poésie

- Louis Geoffroy** — Portrait d'une ville - et autres poèmes
- Ghislaine Legendre** — Invention
- Françoise Nantel** — Poèmes à Pierre
- Louis-Philippe Hébert** — L'amour, mon amour -
La quête des yeux
- Micheline Poisson** — Amour fou
- Violaine Piché** — Huit poèmes
- Gisèle Cyr** — Quatre poèmes
- Danièle Rondeau** — Mon île est partie - et autres poèmes
- Christian Cholette** — Mon beau lac
- Manon Barbeau** — Pour toi
- François de Carussel** — Immortel
- Louise Garnier** — Le temps passe

Théâtre

- Yves Hébert** — Les enfants
 - Paul-Ghislain Villeneuve** — Les heures rouges
 - Yves Hébert** — Le rôle
-

Volume no 22

Scénario

- Alec Pelletier** — Le festin des morts

Théâtre

- Jacques Languirand** — Les cloisons
- Michel Greco** — Les pigeons d'Arlequin

Etude littéraire

- André Brochu** — Thèmes et structures de
«Bonheur d'occasion»

Poésie

Alice Lemieux-Lévesque — Poèmes

Nouvelle

Eloi de Grandmont — Cœur de pierre précieuse

Texte ancien

Rossel Vien — La correspondance de Sara Riel

Volume no 23

Théâtre

Andrée Maillet — La Montréalaise

Nouvelles

Jean-Jacques Simard — Contes

André-Pierre Boucher — Le roman de Xavier Gris -

Un matin de septembre

d'Iberville Fortier — La compote de rhubarbe

Alain Sauvion — Le temps d'une bougie

Hélène Fecteau — La vallée sacrée

Récit

Jean F. Somcynski — Au Vietnam ou ailleurs

Poésie

Gaston de Guise — Araignées

Léonard Forest — Psaumes pour un dieu préalable

Aima de chantal — Poèmes

Michel Forand — Un seul été

Volume no 24

Théâtre

Marcel Dubé — Virginie

Nouvelles

Marcelle McGibbon — Le manège ivre

Christiane Bacave — Des souvenirs usés

Essais

Robert Elie — Borduas à la recherche du présent

Poésie

Gemma Tremblay — Poèmes

Odette Léger — Poèmes

Roger Reny — La moisson forte

Denise Gervais — Ecumes

Texte ancien

Wilfrid Laurier — Trois discours sur Riel
Introduction par Jean-Louis Gagnon

Volume no 25

Théâtre

Jacques Ferron — Le cœur d'un mère
Jacques Brault — La morte-saison

Nouvelles

Madeleine Favreau — La femme-prétexte
Jean-Jacques Hamm — Samadhi
René Carbonneau — La dernière orbite
Roch Carrier — Contes pour mille oreilles
Madeleine Gagnon-Mahony — La laide - Wilfrid le quêteux

Poésie

Madeleine Guimont — Poèmes

Etude littéraire

Robert Elie — Saint-Denys Garneau à dix-huit ans

Essai

Naïm Kattan — L'immigrant de langue française et son intégration à la vie canadienne

Volume no 27

Théâtre

Andrée Maillet — Souvenirs en accords brisés

Poésie

Pierre Nepveu — La force des choses
Céline Cloutier — Cannelles et craies

Nouvelles

Pierre Olivier — Le dernier des roseaux
Albert G. Paquette — Tueurs à gags
Bertrand Letourneur — Caro

Récit

Jean F. Somcynsky — Quarante Canadiens en Afrique

Texte ancien

Histoire de l'eau-de-vie en Canada

Volume no 28

Théâtre

Eugène Cloutier — Hôtel Hilton, Pékin

Poésie

Joyce Yedid — Partances

Nouvelles

Daniel Gagnon — Les aventures de Lurik

Célimène — Les copines de Paul Eluard

Essai

Jean-E. Racine — Notes pour une autre fois

Texte ancien

Echec de l'université d'Etat de 1789.

(Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix)

Volume no 29

Anthologie

Berthelot Brunet tel qu'en lui-même

Extraits de:

Le mariage blanc d'Armandine

Les Hypocrites

Histoire de la littérature canadienne-française

Chacun sa vie

Histoire de la littérature française (*inédit*)

Théâtre

Jacques Brault — Quand nous serons heureux

Poésie

Pierre Trottier — Retours

Madeleine Gagnon-Mahony — L'autre bord de l'hiver

Pierre Olivier — Ebauches

Nouvelle

Jacques Boulerice — Le goût du bonheur

Volume no 30

Théâtre

Gilles Marcotte — Une soirée à la maison

Poésie

Michel Bélair — Sang suite
Suzanne Paradis — Par le fer et par le froid
Claude Drouin — A la recherche du langage

Nouvelles

Gilles Marcotte — Voyage en trois personnes -
Trois histoires en forme de poires

Récit

Gilles Delaunière — Les aveugles de Matamoros

Texte ancien

**Un Français et un Québécois
dénonçant la révolution française**
(Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix)

Volume no 31

Essai

Jean-Paul Audet — Le monde et l'histoire dans la pensée
juive ancienne

Roman

Gilbert David — Presqu'Il (*1ère partie*)

Poésie

Claire France — Poèmes
Jacques Languirand — Drogue et communication

Nouvelles

Louis-Philippe Hébert — Comment Antonio perdit la raison
Jean-Jacques Hamm — Alpha, ou les Morts d'N

Texte ancien

La Confédération
Couronnement de dix années de mauvaise administration
(Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix)

Volume no 32

Anthologie

Jovette Bernier
Poèmes extraits de
Tout n'est pas dit
Les masques déchirés
Mon deuil en rouge

Nouvelles

Carol Dunlop-Hébert — L'ombre - Le survivant - Le vainqueur

Poésie

Luc A. Bégin — La mémoire à l'envers - L'été sauvage

Jean-Pierre Eugène — Poèmes

Roman

Gilbert David — Presqu'Il (*suite et fin*)

Texte ancien

La Confédération — c'est le salut du Bas-Canada

(*Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix*)

Volume no 33

Théâtre

André Laurendeau — Les deux valses

Essai

Grazia Merier — La réalité dans la prose d'Anne Hébert

Poésie

André Ricard — La découverte de l'Amérique

Jean-Guy Lachance — Reliures

Maurice Comtois — Juste un peu de funk

Gaétan Dostie — Les rocs armés

Texte ancien

Appel à la «majorité silencieuse» contre les Patriotes

(*Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix*)

Volume no 34

Anthologie

ALBERT PELLETIER (1895-1971)

Introduction par Lucien Parizeau

Extraits:

De ses ouvrages et de la revue «Les Idées»

Témoignages de ses amis

Poésie

Pierre Laberge — La Fête

Thérèse Renaud-Leduc — Récit d'une errance

Texte ancien

Le rougisme au Canada :

ses idées religieuses, ses principes sociaux et ses
tendances anti-canadiennes

par L.H. Huot

(Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix)

Volume no 35

Récits

JEAN-AUBERT LORANGER (1896-1942)

Introduction de Gilles Marcotte

Le dernier des Ouellette

Une poignée de mains

Le «long trail»

De miraculeuses matines

La savane des Cormier

Le garde-forestier

Mrs Carry Nations

Essai

Discours de réception de M. André Laurendeau
à la Société Royale du Canada

Théâtre

Naïm Kattan — Les protagonistes

Nouvelles

François Hébert — Le guide - Errance

Michel Chevrier — Une mort si douce

Poèmes

Marcel Bélanger — Lieu-Dit

Roger Reny — Sous le masque de la vérité

Texte ancien

Emparons-nous de l'industrie — Par Errol Bouchette
(Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix)

Volume no 36

ANTONINE MAILLET

Entretien avec Antonine Maillet par André Major

C'est la faute à Dieu

(extrait d'un roman inédit)

Nouvelles

Roger Laquerre — Luth et pis Loth

Yves Simard — Prélude en pointillés

Jacques Brossard — Le boulon d'Ernest -
Le mal de terre - Retours

Claudette Charbonneau-Tissot — Les petits trains -
L'énigme du coude

Texte ancien

Le grand voyage du pays des Hurons

(extraits - 1ère partie)

F. Gabriel Sagard Théodat

Volume no 37

Hommage à **ROBERT ELIE**

Inédits (poèmes) - Dialogues

Théâtre

Andrée Maillet — La dépendance

Essai

Charles Lavoie

Mémoire et Imagination dans l'œuvre de Marie-Claire Blais

Nouvelle

Paule Doyon — Un procès

Texte ancien

Le grand voyage du pays des Hurons

(extraits - 2e partie)

F. Gabriel Sagard Théodat

Volume no 38

Jeunes écrivains acadiens

Présentation de Pierre-André Arcand

Raymond Leblanc

Herménégilde Chiasson

Ulysse Arsenault - Guy Letendre

André Arsenault - Guy Arsenault

Calixte Duguay

Raymond Robichaud

Rino Morin - Melvin Gallant

Théâtre

André-Pierre Boucher — Cupidon libéré par l'amour

Micro-théâtre

Roch Carrier — Il y a trop de bruit sur la terre

Raymond Plante — La p'tite gripette

Madeleine Ferron — A fleur de peau

Nouvelles

Réjean Beaudoin — Pages de prose

François Ricard — Mistagance

Volume no 39

Histoire

Un document important sur les rebellions de 1837 et 1838

Lettre du Curé Etienne Chartier

adressée à Louis-Joseph Papineau en novembre 1839,
à St-Albans, Vermont.

(Présenté et annoté par Richard Chabot)

Roman

Carol Dunlop-Hébert — La solitude inachevée

(extrait d'un roman inédit)

Nouvelles

Claude Robitaille — G. à St-Martin

Claude Blouin — Julien

Madeleine Ouellette-Michalska

Pays perdu - Iris et mimosas

Jacques Boulerice — L'évidence même

Poésie

Luc A. Bégin — La soif est de sang

Texte ancien

Jacques Cartier

Journal de voyages en Nouvelle-France (*Extraits*)

*(Texte établi en français moderne, présenté et annoté
par Marie Couturier et Robert Lahaise)*

Volume no 40

Théâtre

Marcel Dubé — C'était le fil de la vie

Poème-ballet

Andrée Maillet — Ski-nocturne dans les Laurentides

Nouvelles

- Hélène P. Holden** — Je ne veux pas aller à la campagne
Naïm Kattan — Le substitut - Les bagages
Normand Rousseau — L'examen médical -
Ma femme, un laideron? - Le miroir
Serge Mercier — La galaxie ouverte - Le beau voyage -
Si... - Toi, le furet

Poèmes

- Odette Léger-Blain** — Pour l'arbre

Texte ancien

- Denis Benjamin Vigier**
Analyse d'un entretien sur la conservation des
établissements du Bas-Canada, des lois, des usages,
(...), de ses habitants
(*Présenté et annoté par Yvon-André Lacroix*)
-

Volume no 41

Récit

- Marie-Claire Blais** — Montréal contemporain

Poèmes

- Robert Mélançon** — Quatre séquences

Essais

- Jean Le Moyne** — Rêveries machiniques
Pierre Trottier — Un pays baroque

Contes

- Jacques Brossard** — L'aller-retour

Etudes littéraires

- Paul Beaulieu** — L'univers secret de Katherine Mansfield
Gilles Marcotte — La deuxième saison en enfer
d'Arthur Rimbaud
-

Volume no 42

Théâtre

- Anne Hébert** — L'île de la demoiselle

Essai

- Jean Simard** — La pure vérité

Poésie

Louise Fournier — Poèmes

Récit

Louise Maheux-Forcier — La Grèce

Texte ancien

Relation de Sœur Cuillerier (1725-1747)

(Edition du texte par Ghislaine Legendre)

*Composé en
Palatino, corps 10 sur 12
aux ateliers
LHR Composition de Candiac
cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de
L'imprimerie Gagné Ltée
de Louiseville
le trentième jour
du mois d'avril
Mil neuf cent quatre-vingt-un*

*Imprimé au Canada
Printed in Canada*





**Les Ecrits
du Canada français
ont publié 42 pièces
de théâtre**

Robert Elie L'Etrangère
Robert Elie Le Silence de la ville
Robert Elie La Place publique
Marcel Dubé Zone
Marcel Dubé Florence
Marcel Dubé Octobre
Marcel Dubé C'était le fil de la vie

Marcel Dubé Virginie
Anne Hébert La Mercière assassinée
Anne Hébert Le temps sauvage
Anne Hébert L'île de la demoiselle
Yves Thériault Le Samaritain
André Laurendeau La vertu des chattes
André Laurendeau Deux femmes terribles

André Laurendeau Les deux valse
André Laurendeau Marie-Emma
Guilbeault-Gauvreau Le Coureur de marathon
François Moreau Les Taupes
Eugène Cloutier Le Dernier Beatnick
Eugène Cloutier Hôtel Hilton, Pékin
Gilles Derome Qui est Dupressin?

Claire Tourigny La Crue
Marc Lescarbot Les Muses de la Nouvelle-France
Andrée Thibault Elisabeth
Andrée Maillet Le Meurtre d'Igouille
Andrée Maillet La Montréalaise
Andrée Maillet Souvenirs en accords brisés
Jacques Ferron La Sortie

Jacques Ferron le coeur d'une mère
Françoise Loranger Georges... oh! Georges
Yves Hébert Les Enfants
Yves Hébert Le Rôle
Paul-Ghislain Villeneuve Les Heures rouges
Alec Pelletier Le Festin des morts
Jacques Languirand Les Cloisons

Michel Greco Les Pigeons d'Arlequin
Jacques Brault La morte-saison
Jacques Brault Quand nous serons heureux
Gilles Marcotte Une soirée à la maison
Naim Kattan Les Protagonistes
Andrée Maillet La Dépendance
André-Pierre Boucher Cupidon libéré par l'amour

